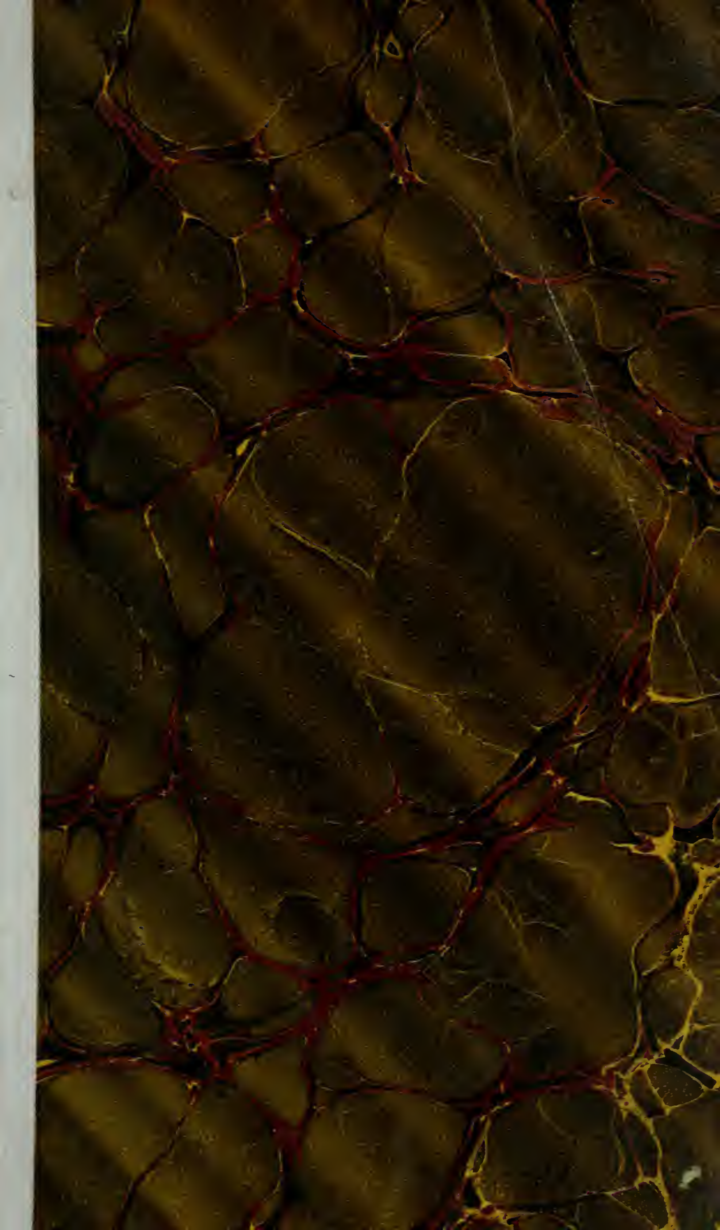

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 4677






ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

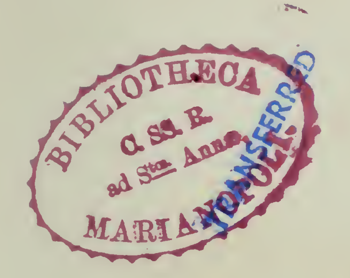


VIE

DE

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE


BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stam Annam
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



STE MARGUERITE DE CORTONE.

STA MARGARITA DA CORTONA — STA MARGARITA DE CORTONA

P. 1

L. T... et fils Editeurs ... R. des E... les Paris

VIE

DE

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE

PAR LE CHANOINE GIOVAGNOLI

RÉÉDITÉE ET AUGMENTÉE

PAR

le P. MARIE, DE BREST

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS OU FRANCISCAINS

QUATRIÈME ÉDITION

AU PROFIT DES MISSIONS FRANCISCAINES

LIRE AVEC ATTENTION LA PRÉFACE

PARIS

Vve MAGNIN ET FILS, ÉDITEURS

3, RUE HONORÉ-CHEVALIER, 3

Permis d'imprimer, si le très révérendissime maître du Palais apostolique le juge à propos.

Signé : D. Jordani,
Patriarche d'Antioche, vice-gérant.

Par ordre du très révérend Père Augustin Orsi, maître du Palais apostolique, j'ai lu avec attention et en même temps avec le plus grand plaisir, le livre intitulé : *Vie de sainte Marguerite de Cortone, rédigée par M. le chanoine Antoine-François Giovagnoli,* et je l'ai jugé digne d'être imprimé à Rome pour offrir aux pécheurs les plus puissants motifs de rentrer en eux-mêmes et de concevoir une vive espérance ; et aux justes un modèle sûr et un guide éclairé qui leur apprendra parfaitement comment ils doivent se conduire et avancer dans l'excellente voie qu'indique le grand Apôtre dans sa première épître aux Corinthiens.

En foi de quoi, etc.

De notre couvent de Notre-Dame de la Victoire, à Rome, le 14 août 1751.

Signé : Fr. Louis-Marie de Jésus,
Carme, Consulteur de la Congrégation des Indulgences et des Reliques, et qualificateur du Saint-Office.

PERMIS DE RÉIMPRIMER

Signé : Fr. Bernardin,

Ministre général de tout l'Ordre
des Frères-Mineurs.

PRÉFACE

Chargé par le R^{me} Père général de l'Ordre de trouver des ressources pour l'achèvement du sanctuaire de sainte Marguerite de Cortone commencé depuis vingt ans, je me suis mis à l'œuvre avec joie, afin d'acquitter une dette de reconnaissance à l'égard de cette illustre pénitente.

Dans mes différents voyages, un grand nombre de personnes, excitées par les détails que je leur donnais sur les vertus et les miracles de la sainte, me demandèrent sa vie; celles déjà existantes ou sont trop longues ou un peu mystiques. Pour obvier à ces inconvénients, j'ai fait des recherches qui m'ont amené à choisir celle du chanoine Giovagnoli, imprimée dans le siècle dernier, qui se ressent encore de cet esprit de simpli-

cité et de foi qui va au cœur et que possédaient nos pères.

L'édition étant épuisée, sur les conseils et avec l'autorisation du Ministre général, je me suis décidé à la faire réimprimer, dans le but de faire connaître sainte Marguerite de Cortone, qui n'est pas assez invoquée parce qu'on ignore sa puissance au ciel; puis aussi afin de pouvoir, par cette même circonstance, obéir aux ordres de Léon XIII, donnés dans l'audience du 18 mai 1878 et conçus en ces termes : « Continuez, mon « Père, à propager le culte de sainte Mar« guerite de Cortone, car il est approprié « aux temps actuels. — Nous avons besoin « de miséricorde, recourons à sainte Mar« guerite avec confiance. Cette grande sainte « nous obtiendra miséricorde, elle qui en a « si bien ressenti les effets. »

Comme preuve perpétuelle de ce bienfait, le Seigneur dans sa bonté a voulu que le corps de cette victime de l'amour et de la pénitence se conservât intact. On le vénère encore tel dans le nouveau sanctuaire, bâti en son honneur à Cortone, grâce aux largesses des pieux bienfaiteurs de France

de Belgique, d'Italie, de Prusse, de Hollande, etc., qui ont répondu aux différents appels de l'Œuvre de sainte Marguerite due à l'initiative du R. P. Antonin Fioresi, religieux des écoles pies.

La lecture de ce livre sera utile à tous. Les pécheurs apprendront de Marguerite que l'aumône et la résignation dans l'adversité peuvent leur obtenir un retour vers Celui dont ils se sont éloignés par leurs iniquités.

Les véritables pénitents y puiseront les consolations nécessaires pour triompher de la nature.

Les plus affermis dans la vertu, soit laïques, soit religieux ou prêtres, pourront profiter des rares exemples que leur donne la sainte de Cortone. Ils tâcheront de l'imiter dans la mesure du possible, surtout dans son amour pour Jésus.

Que les grandes austérités que notre pénitente a pratiquées n'étonnent personne ; au contraire, qu'elles soient pour tous un motif d'espérance, Dieu voulant que les saints qu'il a aimés d'une manière spéciale fissent beaucoup pour que le trop plein de leurs mérites se déverse sur ceux qui recourent à

leur intercession, en vertu du beau dogme de la communion des saints.

Marguerite ayant aimé Jésus sans mesure, pour l'en récompenser Jésus se plaît à lui accorder tout ce qu'elle lui demande pour ses protégés.

Que de pécheurs convertis par son entremise! Que d'âmes prêtes à tomber en enfer au moment de la mort qui doivent leur salut à Marguerite! (J'en ai été moi-même le témoin.) N'en soyez pas surpris, Dieu l'ayant donnée pour servir de miroir et d'espérance aux pécheurs.

Que de personnes appelées à la dignité de mère, qui, sur mon conseil, l'ont invoquée pour obtenir une heureuse délivrance et qui ont été exaucées!

Plusieurs médecins ont avoué que dans certains cas, ils ont reconnu une protection visible de la sainte.

Vous n'en serez point étonné, lorsque vous saurez que, pendant plus de deux ans, Marguerite s'est occupée de cette œuvre de charité!

Que d'âmes délivrées du purgatoire par sa médiation

Impossible de vous énumérer tous les bienfaits qu'elle répand avec abondance sur tous ceux qui l'invoquent avec confiance, Notre-Seigneur lui-même en personne ayant promis à sa servante que tout ce qu'on lui demanderait de juste par son intercession, il l'accorderait.

Qui que vous soyez, aimez, honorez sainte Marguerite, et vous en recevrez du secours.

Paris, le 22 février 1885.

Fr. MARIE, DE BREST,
des Frères Mineurs,
et procureur des missions franciscaines,
à Paris.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Naissance et premières années de Marguerite.

Marguerite naquit à Laviano, village dépendant des seigneurs Oddi, près de Cortone. Ses parents étaient de pauvres mais honnêtes cultivateurs. Quoique le jour et le mois de sa naissance soient demeurés inconnus, il est cependant certain qu'elle vint au monde l'an 1247, et fut baptisée à Pozzuolo dans l'église de Saint-Pierre; heureux présage de la ferveur avec laquelle cette enfant devait un jour imiter le Prince des Apôtres, premier modèle de la pénitence chrétienne! Marguerite était d'un caractère vif; elle était richement pourvue des dons de la nature : aussi sa mère qui l'aimait tendrement, l'élevait avec beaucoup de soin. Malheureusement cette enfant fut privée de la vigilance maternelle au moment où elle lui était le plus nécessaire. A peine avait-

elle atteint sa septième année, que la mort lui enleva sa mère. Peu de temps après, son père contracta un second mariage qui devint fatal à Marguerite. Accoutumée aux tendresses de sa mère, elle ne sut point se plier aux rigueurs de celle qui la remplaçait ; elle n'avait pour celle-ci ni attachement, ni soumission, ni docilité, ni respect. La belle-mère, de son côté, ne pouvait souffrir Marguerite, qui secouait chaque jour davantage le joug de son autorité et ne soupirait qu'après le moment où elle en serait affranchie en se mariant. Mais son père n'était pas riche et ne se pressait pas de l'établir : il était de son intérêt de profiter du travail de sa fille et de reculer l'époque de son établissement et du paiement de sa dot, quelque modique qu'elle fût. Il avait encore l'imprudence de laisser à sa fille la liberté de se parer au-dessus de sa condition et de parler aux jeunes gens qui se présentaient. Un abord facile et gracieux, des formes élégantes, relevées par la délicatesse des ajustements, les attiraient. Mais un riche gentilhomme de Mont-Pulcien l'emporta sur tous les autres. Il venait souvent à sa maison de campagne, près de Laviano, et, soit qu'il eût demandé Marguerite à son père pour la prendre au service de sa maison, soit qu'il l'eût enlevée à l'insu de ses parents, il est certain que Marguerite suivit le

gentilhomme à Mont-Pulcien. Elle y était traitée si splendidement et portait des parures si recherchées que chacun comprit parfaitement qu'elle était dans la maison à tout autre titre que celui de servante : ce qui fut pleinement confirmé par la naissance d'un fils auquel sa mère, une fois convertie, obtint la grâce d'entrer dans l'Ordre de saint François.

Dieu, riche en miséricordes, la préparait à ce retour en lui donnant une tendre compassion pour les pauvres et un vif attrait pour la solitude, où elle pleurait ses péchés ; elle éprouvait souvent des remords si vifs, qu'elle fondait en larmes, et ne craignait pas de dire aux voisins et aux passants qui la saluaient, qu'elle ne méritait pas ces marques de respect. Elle paraissait même prévoir dès lors sa conversion, car lorsqu'on lui reprochait sa vanité et le scandale de sa vie, elle fit souvent cette réponse : *Il viendra, oui, il viendra un temps, où je serai sainte ; et vous verrez des pèlerins venir avec leur bourdon visiter mon tombeau.*

Réflexion. — C'est une illusion de penser qu'on ira jusque-là dans le mal et pas plus loin. Hélas ! on est bien vite entraîné. — « Si vous donnez un cheveu à Satan, dit saint Grégoire, il en fait une corde pour vous attirer. »

CHAPITRE II

La conversion de Marguerite.

Le Seigneur dans sa miséricorde, hâta le moment de la pénitence de Marguerite par un acte de sa redoutable justice, qui procura le salut de cette âme en mettant fin à ses désordres. Ils avaient duré presque neuf ans, et Marguerite avait atteint sa vingt-septième année. Le malheureux objet de sa passion mourut misérablement au moment où il s'y attendait le moins. Un jour, étant sorti pour reconnaître les confins de ses domaines, touchant la terre de Petrogniano, qui appartenait aux seigneurs Passerini de Cortone, ses ennemis le tuèrent et l'enterrèrent sous des chênes parmi des broussailles. Ce gentilhomme ne revenant pas chez lui, le soir, Marguerite en fut vivement troublée, et ne le voyant pas arriver le lendemain, son inquiétude ne fit qu'augmenter; elle envoya un domestique à la découverte, et se tint à la fenêtre pour observer ce qui arriverait. Le lendemain, à l'aube du jour, elle aperçut enfin la petite chienne qui avait suivi le gentilhomme, et qui revenait à la maison avec peine et bien fatiguée. Marguerite crut que le maître n'était

pas loin, et se hâta d'ouvrir la porte au fidèle animal. Mais la chienne, au lieu de sauter et de jouer selon sa coutume, se mit à pousser des hurlements de douleur et vint tomber aux pieds de sa maîtresse. Une arrivée si triste réveilla les craintes de Marguerite, d'autant plus que le gentilhomme ne paraissait pas. Toutefois, elle pensa que la défaillance de l'animal venait peut-être de la faim ; elle lui donna à manger. La chienne prit la nourriture avec une grande avidité ; elle n'avait rien mangé depuis l'assassinat de son malheureux maître, dont elle avait gardé pendant deux jours le corps mal enseveli. Sa faim fut bientôt calmée, mais sa douleur augmenta avec ses forces, ses cris devinrent plus perçants qu'auparavant, et, de temps en temps, elle prenait avec ses dents le bord de la robe de Marguerite comme pour la mener au lieu fatal : Marguerite flottant entre la crainte et l'espérance, s'y prêta et se mit en chemin. A vingt minutes de Mont-Pulcien, l'animal quitta le chemin, conduisit sa maîtresse sous les funestes chênes, et commença à déterrer le corps du gentilhomme. Marguerite acheva avec la main. A la vue du cadavre, elle fut saisie d'horreur, son sang se glaça, et elle tomba évanouie. La violence de sa douleur l'ayant rappelée à elle-même, on conçoit aisément quelles abondantes larmes elle versa sur ces

restes inanimés et défigurés du jeune seigneur de Mont-Pulcien, et à quelles invectives elle se livra contre ses meurtriers qui du même coup lui avaient enlevé son seul appui, et la réduisaient à sa primitive indigence. Mais la Miséricorde divine attendait cette âme à ce moment douloureux pour la désabuser des vanités du monde, et lui faire chérir des beautés immuables et le vrai bonheur.

Le Seigneur lui fit connaître la brièveté de la vie, la laideur du péché, le péril où elle s'était mise de se perdre éternellement avec le complice de ses fautes : il lui en donna une lumière si claire, qu'à la faveur de ce mouvement du Saint-Esprit, cette grande pécheresse devint à l'instant une illustre pénitente. C'est d'elle que la sainte Église chante : *Dès qu'elle fut éclairée, la Magdeleine de l'Ordre Séraphique se convertit ; et beaucoup de péchés lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup.* Elle pleura donc beaucoup plus sur ses fautes passées que sur ses malheurs actuels, et, animée d'une sainte haine de ses iniquités, elle retourna le même jour à Mont-Pulcien bien résolue de vivre tout différemment qu'elle ne l'avait fait jusqu' à ce moment. Elle se dépouilla de ses parures, s'habilla de noir très-pauvrement, et disait à ceux qui l'appelaient *Madame, dites plutôt pé-*

cheresse, c'est le seul nom que je mérite par mes scandales.

Pour effacer le souvenir de ses scandales, Marguerite résolut de s'éloigner de Mont-Pulcien : elle mit ordre sur-le-champ et le mieux qu'elle put, aux affaires de la maison ; rendit tout avec fidélité aux parents du défunt, et revint dans son pays tenant par la main son jeune fils, monument de sa honte et l'un des sujets principaux de ses tristesses. Je puis donc conclure à juste titre avec le vénérable cardinal Bellarmin : Combien de personnes sont redevables de l'intelligence à l'adversité ! combien les grandes tribulations ont ramené de pécheurs, et les ont mis dans la voie de la sainteté !

Réflexion. — Dieu nous a plus d'une fois avertis et nous avons dit : « Plus tard ». Qu'attendons-nous ? déjà la mort approche.

Serez-vous donc toujours rebelle
A la voix du Dieu souverain ?
Depuis longtemps il vous appelle,
Ah ! que ce ne soit pas en vain !

CHAPITRE III

Marguerite retourne dans son pays.

Chaque pas que Marguerite faisait en revenant à Laviano exigeait l'effort d'une vertu héroïque,

tant elle avait d'obstacles à vaincre du côté du démon, du monde et de la chair. Elle voyait la tache que ses désordres avaient imprimée à son nom, la honte de sa famille, l'aversion de sa belle-mère pour elle, et par conséquent, le triste accueil qu'on allait lui faire. La seule idée des justes reproches qu'elle méritait et de son déshonneur l'accablait. Le démon ne manquait pas d'augmenter les appréhensions de cette infortunée, et de lui suggérer de rentrer dans la vie mondaine. Pour une nouvelle convertie, l'épreuve était rigoureuse et le combat violent. Cependant, malgré son inexpérience, elle en triompha, grâce à la crainte de Dieu, à celle de l'enfer et d'une mort subite, et grâce à la lumière intérieure dont la divine Miséricorde favorisait la jeune pénitente. A l'aide de ce secours, elle poursuivit courageusement sa route vers Laviano.

Elle se rendit directement à la maison paternelle, se jeta aux pieds de son père non moins confus qu'indigné, le pria et pleura tant qu'à la fin il s'attendrit; et déjà il la recevait dans la maison, lorsque la belle-mère en fureur survint, repoussa Marguerite avec violence, et blâmant l'indulgence de son mari, protesta que si cette fille infâme mettait le pied dans la maison, elle en sortirait elle-même pour toujours. Père digne de compassion ! fille malheureuse ! ils parvinrent

enfin, l'un par ses raisonnements, l'autre par ses larmes, à calmer cette femme furibonde et lui arrachèrent son consentement à recevoir Marguerite. Mais son ancienne aversion reparut bien vite; Marguerite eut beau supporter en silence ses reproches continuels, lui obéir comme une domestique, la servir comme une esclave, cette femme toujours plus irritée fit changer d'avis son mari, et de concert ils chassèrent ignominieusement Marguerite avec sévère défense de se présenter jamais à la maison.

En vain Marguerite pleura, pria et s'épuisa en promesses, il fallut partir et elle partit, en effet, avec son fils qui pleurait à l'exemple de sa mère désolée. Celle-ci ne sachant où aller, s'arrêta dans un jardin voisin, se mit à l'ombre d'un figuier et elle donna un libre cours à ses larmes et à sa douleur. Le tentateur saisit ce moment pour la porter à retourner à ses désordres, dont le crime et la honte retomberaient sur les auteurs de son état désespéré. Heureusement elle recourut à Dieu de tout son cœur, et le secours ne se fit pas attendre. Elle eut une forte inspiration d'aller sur-le-champ à Cortone, et de se mettre sous la direction des charitables religieux de saint François. Docile à cette lumière divine, quoiqu'il y eût près de trois lieues de distance, malgré l'abattement de ses forces par la violence du chagrin

et le peu de nourriture qu'elle avait prise depuis quelques jours, Marguerite prend son fils languissant sur ses bras, et s'achemine courageusement vers Cortone. Sublime modèle de magnanimité et d'une constance héroïque pour les pécheurs convertis ! *Qu'ils imitent la pénitence de celle dont ils ont imité les vertus.*

Réflexion. — Nous entendons la voix de notre conscience, mais, dominés par le respect humain, nous n'osons changer de vie, devenir meilleurs. Eh quoi ! n'est-ce pas un honneur de revenir à Dieu ? Faisons le premier pas, et les difficultés que nous voyons seront aplanies.

CHAPITRE IV

Arrivée de Marguerite à Cortone.

Assurément l'antique cité de Cortone n'eut jamais de jour plus heureux que celui où notre nouvelle pénitente entra dans ses murs pour n'en plus sortir. Dès ce moment, Marguerite devait, dans les desseins de Dieu, rendre les habitants de ce pays meilleurs par l'efficacité de ses exemples, les préserver des fléaux par ses prières, guérir leurs maux par ses miracles, rendre leur ville à jamais célèbre par sa vie édifiante et sa sainte mort, et leur accorder le bienfait de sa protection toute spéciale auprès de

Dieu. Il est vrai, les habitants méritèrent l'amour et la reconnaissance de Marguerite dès son entrée à Cortone, car les comtesses Raneria et Maneria non moins distinguées par leurs vertus que par leur naissance, ayant rencontré la pénitente et deviné son état déplorable, l'abordèrent avec bonté et lui offrirent généreusement leurs bons offices.

Marguerite vit avec raison dans ce secours inespéré un trait de Providence, qui releva son courage et augmenta sa confiance. Elle exposa à ses bienfaitrices tous ses malheurs avec l'accent du vrai repentir, avec beaucoup de larmes et de soupirs, et conclut en disant que Dieu l'envoyait à Cortone pour se confier au zèle et à la charité des saints enfants de saint François et pour prendre l'habit du Tiers-Ordre. Tant de larmes et une narration si simple excitèrent au suprême degré la compassion de ces charitables dames. Elles proposèrent à Marguerite de s'intéresser pour elle auprès des religieuses, et la prièrent de venir avec son fils loger dans leur maison. Marguerite accepta avec empressement leur bienveillante hospitalité et ne cessait de remercier ses binfaitrices en même temps que son cœur rendait de vives actions de grâces à Dieu, source de tant de consolations.

Dans sa nouvelle demeure, Marguerite se mit

comme une humble servante à rendre les services les plus bas; elle ne prit pas moins de soin de se mortifier en tout, que de bien servir ses maîtresses. Le souvenir de ses péchés l'enflammait d'une haine toujours croissante contre son corps, instrument de tant de fautes; elle le punissait sévèrement par des jeûnes continuels, par de fréquentes disciplines et par d'autres macérations que son zèle lui inspirait pour venger l'honneur de Dieu outragé. Mais son visage conservait encore les couleurs et les grâces qui avaient ravi des cœurs à Dieu; elle exerça sur lui les plus affreuses rigueurs. Elle le déchirait avec ses ongles, le frappait à coups de poings et de pierres, et le défigurait avec des charbons. Elle se coupa tous les cheveux, et n'aurait épargné ni son nez, ni ses lèvres, si ses pieuses maîtresses ne l'en eussent empêchée et n'eussent mis un frein à ses austérités si indiscrètes et si extraordinaires. Elles comprirent la nécessité de la modérer et se hâtèrent de la mettre sous l'obéissance de Frères-Mineurs. Mais autant ces religieux s'empressèrent de diriger son âme, autant ils se montrèrent éloignés de lui accorder sitôt l'habit du Tiers-Ordre, pensant avec sagesse que la sincérité de la pénitence d'une jeune personne et la solidité de sa conversion exigeaient une plus longue épreuve. Dans cette vue, ils

lui donnèrent pour confesseur un des religieux les plus recommandables par sa science et sa piété, le Père Giunta Bevignati. Un parti si prudent n'offensa nullement les dames protectrices, et ne servit qu'à augmenter la ferveur de Marguerite comme on va le voir.

Réflexion. — A l'exemple de tous les saints appliquons-nous à réparer nos péchés par la pratique généreuse de la vertu contraire (1). C'est un moyen efficace pour devenir fervents et payer à Dieu nos dettes.

CHAPITRE V

Progrès de Marguerite dans la vie intérieure.

Dès la première entrevue avec les religieux mineurs, Dieu inspira à Marguerite une vénération si profonde pour eux, qu'elle exécutait à l'instant tout ce qu'ils lui prescrivaient. Son premier acte d'obéissance fut la confession générale de toute sa vie. Elle la fit aux pieds du Père Giunta, franciscain, avec plus de larmes encore

(1) Nous engageons fortement les âmes pieuses à lire et à faire lire autour d'elles les *Annales de la Réparation*, annales très-instructives et très-intéressantes, paraissant tous les mois, en 36 pages. — On s'abonne chez Briquet à Saint-Dizier (Haute-Marne); prix : 1 franc 50 centimes par an.

que de paroles. Quand elle cessait de pleurer pour s'accuser, sa contrition ne se ralentissait point, elle allait au contraire toujours croissant; souvent, sous le coup de la vivacité de sa douleur, elle tremblait de la tête aux pieds, tombait évanouie, une sueur froide l'inondait parfois comme si elle se fût trouvée au tribunal du souverain Juge. Non contente de cette douleur extrême, elle allait s'accuser tous les jours à l'église, et ne cessait d'invoquer à toute heure son protecteur saint François d'Assise et sainte Marie-Magdeleine, pour obtenir, par leur intercession, une véritable douleur de ses fautes. A son retour de l'église, elle invitait tous ceux qu'elle rencontrait à pleurer avec elle ses péchés. Pour se corriger, elle déclarait ses mauvaises pensées, même passagères, non-seulement à son confesseur, mais encore à ses pieuses protectrices, et chaque jour elle demandait, pour expier ses fautes, des pénitences plus rigoureuses à son directeur. *Ah!* lui dit-elle une fois, *permettez-moi au moins pour réparer mes scandales à Mont-Pulcien, d'y retourner, la tête rasée et découverte, les yeux fermés et bandés, et le corps couvert de haillons, et qu'une amie me traîne par une corde, en disant à haute voix, dans ces rues que j'ai tant profanées: Voilà cette indigne Marguerite qui, par sa*

mauvaise vie, scandalisa tous ceux qui la connaissaient. Les saints religieux étaient émus d'un repentir si profond, ils en étaient pénétrés eux-mêmes et édifiés ; cependant ils ne lui accordaient pas l'habit de pénitence, tant désiré et tant demandé.

Afin de se mettre dans les dispositions que la sagesse des Pères exigeait pour une si grande faveur, Marguerite résolut de quitter ses bienfaitrices pour habiter quelque pauvre réduit où elle pût, dans une entière séparation du monde, s'appliquer davantage à la contemplation de Jésus crucifié, et macérer encore plus son corps sans être observée de qui que ce fût. Le Père franciscain approuva fort cette détermination, mais les comtesses ne furent pas de cet avis; elles étaient charmées des vertus de la pénitente et la regardaient comme leur plus précieux trésor. Cependant elles se rendirent aux raisons que leur donna le Père Giunta, à la condition que Marguerite se retirerait dans une petite masure attenante à leur habitation, qui leur appartenait, et où elles auraient l'avantage de la pourvoir de son mobilier et de tout ce qu'il lui faudrait pour vivre. Oh! admirable caractère de la charité chrétienne ! elle met son avantage et son bonheur à s'employer et à se sacrifier pour le prochain ; plus elle fait pour les autres, et plus elle les

comble de bienfaits, plus sa joie est grande et augmente.

On accorda à ces dames charitables les conditions qu'elles avaient mises à leur séparation de Marguerite. Elles les remplirent encore mieux qu'elles ne s'y étaient engagées, mais Marguerite profita peu de ces avantages pour son utilité. Elle céda à son tendre fils le petit lit qu'on lui avait donné, et reposait elle-même sur la terre ou sur des planches, redoublant ses jeûnes et distribuant aux pauvres la nourriture qu'on lui fournissait. Enfin, pour leur ressembler davantage et devenir plus agréable à saint François, si zélé pour la pauvreté évangélique, elle demanda et obtint la permission de mendier ce qui lui était nécessaire pour vivre.

A certaines heures, l'humble pénitente allait de porte en porte ; si son visage respirait alors la modestie la plus édifiante, son cœur surabondait de joie sous le coup des humiliations ; elle cherchait plutôt les affronts que les aumônes. Mais la vénération qu'elle inspirait aux habitants de Cortone trompait son attente. Au lieu de rebuts, elle trouvait des secours ; au lieu de morceaux de pain grossier qu'elle demandait, on lui donnait des pains entiers et de bonne qualité. Si elle ne pouvait les refuser, elle les portait à quelque pauvre malade, ou les échan-

geait pour quelques méchants morceaux avec un pauvre. Les secours généreux qu'elle recevait lui donnèrent du scrupule, elle craignait de nuire aux intérêts des plus nécessiteux.

Sur l'avis du bon Père, elle cessa de mendier et résolut de vivre de son travail ; et pour le rendre plus agréable à Dieu et plus utile à son âme, elle choisit des occupations plus profitables au prochain qu'à elle-même. Elle exerça l'office de sage-femme, elle s'y appliqua avec soin et avec un esprit de foi que rien n'altérait. Aussi, c'était à qui pourrait l'obtenir en pareil danger. Partout où on l'appelait, elle continuait sa manière de vivre ; elle ne recevait ni paiement, ni cadeau, et n'acceptait de la nourriture qu'on lui offrait que ce qu'il y avait de plus ordinaire et en si petite quantité qu'elle augmentait sa faim plutôt qu'elle ne soutenait son corps. Elle employait tous ses moments de loisir à pleurer en secret ses péchés et à répandre devant Dieu son cœur abîmé de douleur et de componction.

Marguerite se trouvait, un jour, dans la maison de Mme Diobella pour donner les secours de son art à la parente de cette dame, nommée Melcthide; tout-à-coup, faisant oraison, elle fut ravie hors d'elle-même et son corps demeura suspendu en l'air. La dame Melcthide ainsi qu'un pauvre ouvrier, à qui Marguerite faisait ordinai-

rement l'aumône, furent témoins de cette extase ; le bruit s'en répandit bientôt dans la ville autant à la gloire de Marguerite qu'à son grand chagrin : car l'humble servante de Dieu en prit occasion de renoncer à sa profession qui lui pesait déjà beaucoup et qui lui était pénible parce qu'elle la distrayait de la componction qui lui était si chère, et plus encore parce qu'elle l'empêchait d'assister aussi assiduement qu'elle le désirait, aux Messes, aux offices et aux prédications. Cependant, comme Marguerite persistait à vouloir subsister de son travail, lorsqu'elle avait satisfait sa dévotion dans l'église des Pères-Mineurs, elle se mettait dans un lieu à part chez un tisserand et y travaillait en silence sur la laine et le lin, le temps nécessaire pour y gagner de quoi se nourrir avec son fils. Tant il est vrai que la véritable sainteté a toujours été ennemie de l'oisiveté et de l'avarice !

Réflexion. — Quelle énergie ! quelle générosité ! Dans le service de Dieu il n'y a que le premier pas qui coûte. — Quand l'amour sert d'aiguillon, dit saint François d'Assise, il ne dit jamais : *assez,* mais nous pousse toujours à quelque chose de plus.

CHAPITRE VI

Marguerite fait une pénitence publique. Elle prend l'habit du Tiers-Ordre de saint François.

La contrition extraordinaire dont le cœur de notre heureuse pénitente était pénétré la portait à punir son corps sans relâche et toujours plus rigoureusement, pour expier ses péchés ; elle aurait voulu encore rendre sa pénitence de plus en plus publique pour réparer ses scandales. Mais, voyant son confesseur prononcé contre son voyage à Mont-Pulcien, tel qu'elle l'avait conçu, elle le pria, et à force de larmes, elle obtint de lui qu'elle irait au moins passer deux jours dans sa patrie qui avait eu tant à gémir de sa mauvaise vie.

Marguerite alla donc dans son pays, un jour de dimanche, et elle y arriva précisément à l'heure où les habitants étaient réunis à la Messe de paroisse. L'humble pénitente se rendit directement à l'église, pieds déchaussés, tête découverte et rasée, avec une grosse corde au cou, et elle se prosterna auprès de l'autel, retenant ses soupirs autant qu'elle le pouvait, pour ne point troubler le prêtre. Les parents de Marguerite n'y étaient point, soit qu'ils fussent morts,

soit qu'ils fussent alors dans un autre endroit. Les assistants furent frappés de ce spectacle, et ne sachant quelle était cette personne, ils attendaient le dénouement d'une scène si étrange. La Messe étant finie, Marguerite haletante et en pleurs, se jette aux pieds de madame Manentessa qui l'avait si souvent, mais inutilement reprise de ses désordres. Elle lui dit d'une voix entrecoupée de ses sanglots, qu'elle était cette malheureuse Marguerite si coupable devant Dieu, l'opprobre de sa famille et le scandale du pays ; qu'elle demandait pardon à tous, et qu'elle les suppliait de l'aider à obtenir la miséricorde de Dieu, maintenant qu'elle détestait ses fautes de tout son cœur et qu'elle voulait les pleurer jusqu'à la mort. Elle en eût dit davantage, si les larmes et les soupirs ne l'avaient empêchée de parler. Cependant, ce peu de mots, prononcés avec l'accent de la plus vive componction, attendrit les spectateurs et en convertit plusieurs. Mais madame Manentessa, plus émue que personne, ne put tenir à cette scène, elle embrassa Marguerite, la releva, lui couvrit la tête de son voile, et l'emmena chez elle.

Là, cette pieuse dame, en vue d'affermir Marguerite dans ses sentiments de pénitence, lui promit d'embrasser elle-même le Tiers-Ordre de saint François, et d'employer ses revenus à

fonder un nouvel hospice pour les Pères-Mineurs, ce qu'elle exécuta dans la suite. Marguerite fut extrêmement consolée de ce que son humiliation avait produit un si beau fruit : son zèle ne le fut pas moins d'avoir par là ramené à Dieu autant d'âmes que ses égarements passés en avaient perdues. Elle ne perdit jamais de vue cette sentence que le Seigneur avait gravée dans son cœur : *âme pour âme.*

Les saintes résolutions de Mme Manentessa augmentèrent le désir que Marguerite nourrissait depuis trois ans, de prendre l'habit du Tiers-Ordre. De retour à Cortone après les deux jours fixés par son confesseur, elle lui demanda avec de nouvelles instances cet habit si désiré qui lui ferait professer publiquement la pénitence, comme elle avait affiché publiquement le péché. Le Père Giunta qui connaissait l'opposition des religieux à accorder cette demande, répondit qu'il convenait d'attendre qu'elle eût donné des gages certains de sa persévérance, attendu son âge et d'autres motifs. Eh ! pourquoi ce retard ? reprit Marguerite en pleurs ; n'ai-je pas rempli fidèlement ce que vous m'avez prescrit depuis trois ans ? Si ma figure présente encore quelques dangers, je suis prête à la rendre difforme comme j'y étais disposée lorsque vous m'en empêchâtes, et je serai plus affreuse que vous

ne le voulez, et plus en sûreté que vous ne le désirez. Des sentiments si magnanimes n'inspirèrent pour le moment au Père Giunta que de l'admiration. Mais la généreuse pénitente retourna un autre jour au couvent, et, poussée par l'esprit de Dieu, elle dit au Père Gardien : pourquoi, mes Pères, avez-vous tant de craintes sur mon compte ? Sachez que la grâce du Dieu des miséricordes m'a tellement unie à lui, que ni les attraits du monde, ni les tentations des démons ne m'en sépareront jamais. Je vous en supplie donc par charité, ne différez pas davantage de me donner l'habit de pénitence. Ces paroles firent une si profonde impression sur le cœur du Père Gardien, qu'après avoir été jusqu'à ce jour le plus opposé à la vêture de Marguerite, il ordonna sur-le-champ au Père Custode Rainald ou Raimond, de faire cette cérémonie ce matin même, en 1277. Ce Père y procéda immédiatement en la forme accoutumée, au moyen d'un habit qu'une sœur âgée du Tiers-Ordre, donna par charité à la fervente novice.

Pendant la vêture, Marguerite pleurait plus qu'à l'ordinaire, mais avec tant de douceur que ses larmes provenaient évidemment de la joie intérieure de son cœur : elle ne pouvait suffire à témoigner à Dieu sa reconnaissance de ce qu'il

l'engageait plus spécialement à son service. Elle protestait à son séraphique Père, qu'elle voulait toujours être sa digne fille, et vivre toujours dans une entière soumission à ses religieux. Les bonnes comtesses Raneria et Maineria demandèrent et obtinrent d'avoir ce jour-là Marguerite et son fils à dîner. Pour comble de la joie de Marguerite, ces dames lui promirent d'envoyer son fils à Arrezzo pour faire ses études et de l'y entretenir, afin que, délivrée de toute sollicitude temporelle, elle pût vaquer sans obstacle à la contemplation de la souveraine beauté. Combien la bonté de Dieu envers ses fidèles serviteurs est admirable!

Réflexions. — N'avons-nous pas donné nous-mêmes quelques mauvais exemples? Quand songerons-nous à les réparer? L'âme de notre frère crie vengeance vers le ciel contre nous : ne différons pas davantage.

CHAPITRE VII

Premiers entretiens de Marguerite avec Notre-Seigneur.

Dès que Marguerite se vit admise dans le Tiers-Ordre de saint François, sa ferveur l'engagea à redoubler ses jeûnes, ses macérations et ses veilles; elle y ajouta les plus rudes cilices et un silence rigoureux qu'elle n'interrompait

qu'en cas de nécessité. Dans le peu de jours que son fils demeura auprès d'elle, il fut astreint à ne lui parler ni des choses du monde, ni de ses parents, ni de quoi que ce fût, excepté de Dieu seul. Celui-ci obéit. Mais l'habitation de Marguerite se trouvant au centre de la ville, l'accès en était facile et le concours des visiteurs y était nombreux. C'étaient des affligés qui venaient lui demander des consolations, des pauvres qui lui exposaient leurs besoins, ou des âmes pieuses qui voulaient participer à sa ferveur. Elle prit donc le parti d'habiter un quartier plus retiré, et, dans cette vue, elle demanda et obtint de Mme Diobella un pauvre réduit, situé à quelques pas de l'église des Frères-Mineurs.

C'est dans cette église que Marguerite se rendait le matin, de bonne heure, sans être vue de personne. Pendant qu'on récitait l'office divin, elle priait devant un crucifix : elle lisait dans les plaies de cette divine image beaucoup mieux que dans quelque livre que ce fût; là, elle apprenait les effets déplorables de ses péchés qu'elle pleurait amèrement. Un jour qu'elle priait avec beaucoup de larmes près de ce crucifix, son doux Sauveur voulut la favoriser d'une grâce plus particulière. Jusqu'alors, Marguerite, en méditant la passion de Jésus-Christ, avait souvent été ravie hors d'elle-même : ainsi une nuit,

ayant été appelée pour secourir une femme en couches, elle marchait dans les rues de Cortone, tellement absorbée dans la contemplation des douleurs de Jésus, qu'elle arriva sans y prendre garde au bord d'une mare profonde, au risque de s'y noyer sans un miracle qui la préserva de ce danger. Jusqu'alors le Sauveur ne lui avait jamais adressé la parole. Il lui parla pour la première fois lorsque, du crucifix devant lequel Marguerite priait ardemment, comme nous l'avons dit, Jésus lui fit entendre ces paroles : *Ame détachée de tout, que voulez-vous?* La pénitente, sans faire attention à cet incident extraordinaire, répondit sur-le-champ : *Je ne cherche que vous, mon* Jésus. Mais quand elle fut revenue à elle-même et qu'elle réfléchit à ce qui lui était arrivé, elle fut saisie à la fois d'étonnement et de confusion, de ce qu'un Dieu si grand et qu'elle avait tant offensé, eût daigné lui parler. Ce crucifix, soigneusement conservé, se voit encore dans l'église où repose le corps de la sainte.

Avec ce titre d'*âme détachée de tout,* le Sauveur lui donna intérieurement une claire vue qu'elle ne méritait aucune grâce, et qu'elle n'était de son propre fonds capable que du mal. Cette lumière lui inspira autant de mépris d'elle-même que de reconnaissance pour l'Auteur de tout bien. Ce sentiment devint encore plus vif

peu de temps après. Dans un colloque plus long, le Sauveur rappela, d'une voix intérieure et distincte, à Marguerite chacune des grâces qu'il lui avait faites pendant qu'elle était dans l'état de péché; la providence spéciale par laquelle il l'avait retirée de ses désordres, et guidée dans son retour chez ses parents et dans sa retraite, à Cortone; enfin l'accueil qu'il lui avait procuré de la part des deux pieuses dames, ainsi que leur zèle à la présenter aux religieux du patriarche saint François. Le Sauveur termina par ces paroles remarquables : « N'ayez point de crainte « sur la pleine rémission de vos fautes; vous « l'obtiendrez infailliblement, et vous embra- « serez (de mon amour) les cœurs les plus froids « et les plus indifférents. Je vous ai destinée « à servir d'exemple aux pécheurs, afin qu'ils « comprennent clairement que s'ils veulent se « préparer à recevoir ma grâce, ils me trouveront « toujours prêt à la leur accorder, comme je « vous l'ai accordée à vous-même. Ainsi, âme « pauvre, je vous confie, comme mon précieux « trésor, à la garde et à la sainte direction de « mes religieux. Je leur ordonne que pour mon « amour, ils vous protègent toujours et qu'ils « vous instruisent en quelque lieu que vous « demeuriez : car le soin particulier que ces « Pères prendront de votre salut, aura pour

« résultat d'illustrer leur Ordre dans le monde « entier. » Marguerite qui se reconnaissait déjà tant redevable aux exemples et aux conseils de ces saints religieux, conjura le Seigneur de les combler toujours davantage de ses dons, et d'affermir de plus en plus leur Ordre. Le Seigneur lui répondit : *Il en sera ainsi, parce que ces religieux sont mes élus, et que je leur porte une affection particulière.*

Le réduit où Jésus donna tant de fois à Marguerite le nom d'*âme détachée de tout,* est devenu maintenant un beau monastère de Franciscaines cloîtrées. En l'honneur du titre que le Seigneur donnait dans ce lieu à leur chère protectrice, elles se font gloire de porter le nom de *pauvres.* Mais ce nom-là était à charge à Marguerite, elle aspirait à un mérite plus élevé, et au titre de fille. Dans son ardeur à l'obtenir, et encouragée par la familiarité dont le Sauveur l'honorait, elle lui dit nettement un jour du mois de décembre : *Seigneur, quand m'appellerez-vous votre fille?* Il lui répondit : *Vous ne le méritez pas encore, parce que maintenant vous êtes fille du péché, faites d'abord une confession générale de vos fautes.* Cette réplique inattendue fut un coup de foudre pour Marguerite, et, fondant en larmes, elle supplia ardemment saint François et sainte Magdeleine

de lui obtenir les lumières et la plus vive douleur pour purifier son âme de toutes les taches du péché. Elle mit huit jours entiers à faire sa nouvelle confession générale au Père Giunta, elle s'accusa de toutes les circonstances de ses désordres avec une contrition si véhémente, que saint Pierre dans ses pleurs et sainte Magdeleine en sa pénitence, purent difficilement en avoir une plus vive.

Cette confession douloureuse fut terminée vers la fète des saints Innocents. Après avoir communié par l'ordre de son confesseur, pendant qu'elle témoignait son amour à son divin hôte, elle l'entendit lui dire au plus intime de son âme, cette parole si douce et si désirée: *Ma fille.* A l'instant, ravie hors de ses sens, son âme fut absorbée par une joie intérieure inexprimable. Il y eut entre autres témoins de cette extase, le Père Gardien, le Père Rainald Custode, le Père Giunta et une dame de qualité. Marguerite, un peu revenue à elle-même, ne les aperçut pas, et s'écria dans un doux transport: « O douceur infinie du Dieu de bonté! ô jour « mille fois heureux que mon JÉSUS m'avait « promis! ô parole pleine de délices, quand « vous avez daigné m'appeler votre fille! »

Marguerite continua à parler, mais l'excès de sa joie lui procura un nouveau ravissement et

ne permit aux assistants d'entendre d'autres paroles que celles de *fille de Jésus,* qui lui causait tant de transports et qu'elle ne se lassait pas de répéter. O mon Dieu! de quelle miséricorde vous usez envers les pécheurs! que vous leur montrez de douceur! vous l'aviez promis par le prophète Ezéchiel! *Si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, j'oublierai toutes ses iniquités.* La bienheureuse Marguerite nous invite tous, par son exemple, à en faire l'épreuve avec elle ; et David, plein de consolation dans sa pénitence, nous y invitait longtemps auparavant, par son expérience et par ses paroles: *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.*

Réflexion. — Plus nous donnons à Dieu et plus il nous donne. Qu'avons-nous fait jusque-là? nous sommes pleins de nous-mêmes et pleins de la créature, comment Dieu pourrait-il trouver place en notre cœur?

CHAPITRE VIII

Marguerite reçoit de nouvelles faveurs de Jésus-Christ.

Le doux nom de *fille,* que Jésus avait donné à Marguerite, ajouta à la tendresse de son amour pour lui et à la vivacité de sa douleur de l'avoir tant offensé. Son cœur se pâmait de regret en pensant qu'elle avait employé une partie si con-

sidérable de sa vie à ravir son amour et celui des autres à un Dieu si bon en lui-même et pour nous ; et sa douleur lui arrachait des larmes continuelles. Non contente de pleurer, elle priait instamment nuit et jour ses saints protecteurs de lui obtenir le don de pleurer davantage et une douleur encore plus vive, et quoiqu'elle fût exaucée sur ces deux points, elle n'était jamais satisfaite ; toujours plus pénétrée de confusion, et plus affligée de la prétendue dureté de son cœur, il lui arrivait souvent d'en tomber en défaillance. Le Sauveur, touché de cette contrition insatiable et si extraordinaire, apparut fréquemment à sa servante, l'assura de sa propre bouche qu'elle n'avait pas besoin d'un plus grand repentir, que toutes ses anciennes fautes lui avaient été remises dans sa dernière confession générale, et que si elle désirait en avoir autant d'assurance que Magdeleine en avait eu, en entendant ces paroles : *Vos péchés vous sont remis ;* il lui disait maintenant, par la même toute-puissance : *Je vous absous entièrement de toutes vos fautes.*

Un trait si touchant de la miséricorde du Seigneur, encouragea beaucoup Marguerite, sans lui donner une paix parfaite. Sa douleur inconsolable venait moins du doute de son pardon, que de la certitude d'avoir outragé un Dieu si

aimable; et sa componction tendait plutôt à réparer l'honneur qu'elle avait ravi au Seigneur, qu'à solliciter son indulgence ; elle le pria donc, dans la simplicité de son cœur, de lui faire connaître ce qu'elle pourrait pratiquer de plus agréable à sa divine Majesté. Elle fut promptement exaucée. Les pieuses dames de Cortone, pour ne point troubler la contemplation de Marguerite, se passaient volontiers de l'employer comme sage-femme, mais elles ne pouvaient se résigner à ce que leurs enfants nouveau-nés fussent privés du secours de ses prières. Elles tenaient donc à ce que la servante de Dieu les tînt sur les fonds baptismaux. La sainte, par un motif de charité, s'y prêta de tout son cœur pour des personnes de toute condition. Elle en éprouva cependant un scrupule, dans la crainte que, pour elle en particulier, cet exercice ne fût pas agréable à Dieu. Sa peine augmenta au point qu'ayant présenté au baptême l'enfant du procureur laïque des Frères-Mineurs, sur les vives instances de la mère, la sainte en fut si inquiète que la nuit suivante elle ne put dormir un seul instant.

Marguerite eut recours à l'oraison pour éclaircir ses doutes. Le Sauveur lui répondit « de ne plus accepter si facilement cette fonc-
« tion toute pieuse qu'elle est, de ne plus de-

« mander l'aumône dans la ville de Cortone,
« de se contenter de la nourriture que la
« charité des Frères-Mineurs lui procurerait,
« de demeurer retirée dans sa cellule, et de n'en
« sortir que pour aller à l'église où elle se tien-
« drait dans le coin le plus à l'écart auprès de la
« chaire pour éviter autant que possible d'être
« vue des assistants. » Ces recommandations du divin époux inspirèrent à notre sainte un si vif attrait pour la solitude, qu'elle lui demanda en grâce de ne jamais sortir de sa cellule pour pouvoir s'entretenir toujours avec sa divine Majesté sans en être distraite comme elle l'était à l'église même par l'importunité des dames pieuses, ou par la curiosité des assistants qui avaient l'œil attentif à ses ravissements et à ses larmes. Néanmoins le Seigneur lui dit *de ne paraître jamais en aucun autre endroit, excepté à l'église des Frères-Mineurs où il voulait qu'elle l'honorât et qu'elle le reçût dans la sainte communion.*

Mais comme s'il eût voulu adoucir ce refus par quelques concessions, la sainte étant seule alors, par le séjour de son fils à Arezzo, le Sauveur ajouta « qu'elle observât un silence si rigou-
« reux, que jusqu'à nouvel ordre elle ne dirait
« pas un seul mot à aucun séculier quelconque;
« qu'elle ne jetterait sur personne aucun regard
« même passager ; que lorsque dans ses fré-

« quentes maladies, elle aurait besoin de se-
« cours, elle demanderait en peu de mots à une
« femme de piété ce qui lui serait nécessaire ;
« qu'elle recevrait ses services sans lui dire la
« moindre parole inutile, mais qu'elle confère-
« rait librement de son intérieur avec les reli-
« gieux. » Marguerite se conforma ponctuellement à ces ordres, et toutefois avec des scrupules sur les visites que lui faisaient des personnes qu'elle ne pouvait refuser de voir sans ingratitude ou sans manquer à la bienséance, et à qui il fallait répondre par les mêmes raisons.

Pour lui ôter ces inquiétudes, le Seigneur miséricordieux lui ordonna « de changer d'habi-
« tation, et de se transporter sur les hauteurs
« de la ville, dans une masure abandonnée au-
« près de la forteresse, où elle aurait moins de
« peine à imiter la vie solitaire que sainte
« Magdeleine, sa protectrice, mena dans la grotte
« de Marseille. Marguerite fut au comble de la joie en recevant un ordre si conforme à son inclination ; cependant elle n'osa pas l'exécuter, avant que le Père franciscain, son confesseur, ne l'eût approuvé. Ce religieux, au récit de ce projet inattendu, en éprouva une vive peine. Il craignit avec raison que ses supérieurs ne lui permissent pas d'aller, si loin du couvent, visiter la sainte aussi souvent dans ses maladies. Il appréhendait

encore davantage que si elle venait à mourir dans cette paroisse étrangère, l'église des Frères-Mineurs ne fût privée du précieux dépôt de son corps, auquel ces religieux tenaient fortement. En conséquence, il renvoya Marguerite chez elle, sans lui répondre pour le moment.

La servante de Dieu pria avec ardeur la toute-puissante miséricorde de Dieu de lever les obstacles à sa retraite et de dissiper les doutes de son directeur. Le Seigneur lui apparut et l'assura « qu'il était décrété dans le ciel que son corps ne « serait confié qu'aux religieux de saint François, « à qui il avait remis le dépôt de sa personne à « la vie et à la mort, en gage de son amour parti-« culier pour cet Ordre. » Le lendemain, Marguerite fit part de cette assurance au Père Giunta, qui se mit en mesure de lui procurer le susdit logement. Ce lieu devint dès lors plus illustre que les palais les plus somptueux; la ferveur de Marguerite y prit des accroissements admirables; cette sainte pénitente y reçut souvent les visites du Ciel, et en éprouva les ineffables délices; de là encore, son âme triomphante s'envola vers le séjour de la gloire éternelle ; et enfin un temple magnifique y fut élevé pour y garder ce corps toujours frais et préservé de la corruption, qui a servi d'instrument à tant de miracles, et auquel les fidèles, dans l'élan de leur

reconnaissance pour le Seigneur qui se plaît à le glorifier, ne cessent chaque jour de lui appliquer ces paroles de l'Écriture : *Seigneur, mon Dieu, vous avez honoré ma demeure sur la terre et le lieu de mon habitation.*

Réflexion : Nous avons péché et nous osons nous élever, nous flatter. Ne cessons point de nous humilier, car nous ne savons pas si nous sommes dignes d'amour ou de haine : toutefois ayons confiance en l'infinie miséricorde de Jésus-Christ.

CHAPITRE IX

Marguerite surmonte les tentations du démon.

La fidélité de Marguerite à fuir promptement de Mont-Pulcien, son retour généreux à la maison paternelle, la patience inaltérable qu'elle y exerça, sa constance persévérante même quand son père la congédia, la rendirent agréable à Dieu et la firent aimer de tous les heureux habitants du ciel ; mais en même temps une vertu si parfaite lui attira la fureur de Satan et de l'enfer. Il n'y eut pas de piège que Satan ne lui tendît, ni d'assaut qu'il ne lui livrât pour la détourner du chemin de la perfection, et la replonger dans ses premiers désordres. Attraits

de la concupiscence, souvenirs dangereux, images lascives, le tentateur n'oublia rien pour ébranler le courage de notre héroïque pénitente ; elle n'en concevait qu'une vive douleur et opposait à toutes les illusions d'une imagination ardente une application sérieuse aux vérités éternelles. Elle combattait victorieusement par la ferveur de ses oraisons et les austérités d'une rigoureuse pénitence.

Le tentateur recourut bientôt à d'autres artifices. Il rappelait à Marguerite la multitude de ses péchés, il lui en exagérait la malice, jusqu'à lui suggérer qu'elle était la plus grande pécheresse du monde, qu'elle espérait en vain le pardon, que sa damnation était certaine, qu'elle ne devait point se rassurer sur ses larmes et sur sa douleur, et que ce qu'elle estimait être des faveurs célestes, n'était que des illusions diaboliques, à l'aide desquelles le démon lui-même essayait d'obtenir son amour et ses adorations. Cette fois, l'esprit malin aurait abattu le cœur de Marguerite qui était accablé, si le divin Consolateur ne fût venu à son secours. Il daigna lui apparaître et lui dit que *les grâces qu'elle avait reçues, venaient réellement de lui, que les démons ne sauraient les contrefaire, ni les imiter ; et que le zèle particulier qu'il mettait à sa perfection et à son salut, ne lui permettrait jamais de l'aban-*

donner aux illusions et aux tromperies de l'esprit infernal (1).

Le tentateur encore vaincu, employa de nouvelles ruses. De la tentation de désespoir, il passa à celle de l'ambition et de l'orgueil. Il voulut persuader à notre héroïque pénitente que les faveurs divines qu'elle recevait étaient le fruit des hautes vertus qu'elle pratiquait et des victoires signalées qu'elle avait remportées sur elle-même ; il lui représentait la réputation de sainteté dont elle jouissait auprès des religieux de saint François et des habitants de la ville. L'humble Marguerite rougissait d'avoir de semblables pensées. Une nuit, pendant l'oraison, elle se trouva obsédée de cette tentation plus vivement qu'à l'ordinaire, alors indignée contre elle-même, elle monta sur le toit de sa retraite et cria de toutes ses forces : *Habitants de Cortone, levez-vous, levez-vous, et à coups de pierre chassez de votre ville cette infâme et scandaleuse pécheresse.* Ces cris, au milieu du silence de la nuit, furent entendus jusque dans la ville

(1) La sainte ne manquait jamais de soumettre au jugement de son directeur et ses tentations et ses états extraordinaires, conformément à la maxime des saints, que dans la vie spirituelle tout est sujet à illusion et à égarement, hormis l'obéissance.

(Note du traducteur.)

basse ; ils excitèrent la componction dans les cœurs de plusieurs fidèles, et mirent en fuite le tentateur vaincu, mais résolu à se venger par de nouveaux artifices.

Sous le voile du zèle de l'honneur de Dieu, il suggéra à Marguerite, qu'elle réparerait d'autant mieux ses désordres passés, que sa pénitence serait plus longue : mais que pour la prolonger, il fallait absolument en modérer la rigueur, abréger ses oraisons, interrompre sa solitude, et soulager son corps exténué. Le Seigneur ne tarda pas à lui découvrir ce piége ; il lui ordonna de ne rien changer à sa manière de vivre, mais d'aimer toujours plus sincèrement toutes les créatures en vue de lui plaire, de ne juger jamais leurs actions, de ne mépriser personne, et de ne donner à qui que ce fût, le moindre sujet de plainte.

La sainte pénitente eut encore à soutenir de violents assauts de la part des puissances des ténèbres, mais le Sauveur déjoua tous les efforts de l'enfer, en confirmant à sa servante le pardon de ses fautes, et en lui accordant lui-même une nouvelle rémission. C'est ainsi que son bras tout-puissant soutient ceux qui combattent généreusement pour lui être fidèles, et qui mettent en lui toute leur confiance, en disant avec David : *Notre force est dans*

le Seigneur, il détruira lui-même nos ennemis.

Réflexion. — Personne n'est à l'abri des tentations. — Elles doivent être pour nous un bien : ne nous décourageons pas, combattons-les avec humilité et confiance en Dieu.

CHAPITRE X

Ce que Marguerite eut à souffrir de la part des hommes.

Les hommes, sous le prétexte de rendre gloire à Dieu, tourmentèrent notre sainte pénitente encore plus que les démons. Le Sauveur lui avait prescrit de garder un silence rigoureux les jours de communion, et de ne rien dire à qui que ce fût, excepté dans sa confession ordinaire. La soumission à cette défense absolue, fut pour Marguerite une source de peine.

A l'instigation du démon, le bruit se répandit à Cortone, que le fils de Marguerite, désolé de se voir séparé de sa mère, et manquant du nécessaire, s'était jeté dans un puits. Ce faux bruit prit de la consistance, parce que les condisciples du jeune homme n'en pouvaient donner aucune nouvelle, et que lui-même n'était pas venu, suivant l'usage des écoliers, passer la fête de Pâques chez sa mère. Le maître vint d'Arrezzo

en donner la triste nouvelle à la mère de son élève. Celle-ci, après avoir fait la sainte communion, s'était retirée dans sa cellule pour prier. Le maître s'y rendit et lui raconta l'événement. Mais voyant que Marguerite sans le moindre trouble, et les yeux fixés à terre ne répondait ni à sa narration, ni aux demandes réitérées de ses honoraires, il fut indigné de ce silence, et murmurant contre cette mère injuste et selon lui dénaturée, il alla s'en plaindre aux religieux qui la dirigeaient. Ceux-ci étonnés accompagnèrent le maître chez Marguerite pour s'assurer du fait. Le confesseur expose les plaintes du maître à la pénitente : elle ne dit mot. Il lui demande le motif de son silence obstiné, elle ne répond pas davantage. Il lui parle des choses saintes pour en tirer au moins une parole, il n'a pas plus de succès. Enfin, il la prend à part et la prie de lui répondre en secret, ce fut inutilement.

Ce religieux ignorait l'ordre formel du Sauveur ; il n'osait pas blâmer la pénitente, mais il ne savait comment la justifier auprès des assistants qui condamnaient son obstination et la taxaient de désobéissance. Cependant le Sauveur lui-même invitait sa fidèle servante à une constance inébranlable, il lui disait d'une voix sensible : *Je verrai maintenant si vous vous*

laisserez ébranler par les paroles du maître, et si vous oserez préférer la volonté d'une créature à la mienne. La prétendue indifférence de Marguerite au récit du malheur de son fils était l'effet de son détachement universel, et par conséquent de sa vertu. Elle ne pensait qu'à recommander son fils à Dieu. Un jour elle vit en esprit le ciel ouvert et la Reine du ciel sur son trône; Marguerite s'en approcha en toute humilité et pria avec ardeur la Mère de Dieu de la prendre elle-même et son fils sous sa puissante protection. La sainte Vierge le lui promit et l'assura *qu'en récompense de son ardent amour pour Jésus, elle intercèderait pour que son fils devînt Frère-Mineur et bon prédicateur :* ce qui ne tarda pas à se vérifier.

Le fils de Marguerite était déjà religieux à Cortone, lorsque dans un transport de bile, il causa à sa mère un chagrin réel et beaucoup plus sensible que celui de la triste nouvelle de sa mort. Une nuit, il n'alla point à Matines, le Père Gardien se transporta dans sa cellule pour en savoir le motif, et trouva le jeune religieux si accablé de sommeil, qu'après l'avoir inutilement appelé plusieurs fois, il le frappa doucement d'une petite baguette. Le jeune homme réveillé, pousse un cri, s'élance sur la main qui l'avait frappé, en arrache la baguette et semblait vouloir en frapper

son Supérieur en lui faisant des reproches et oubliant le respect qu'il lui devait. Par prudence, le Supérieur se retira et retourna au chœur, laissant le coupable à demi éveillé. La sainte qui était alors en extase, vit clairement tout ce qui était arrivé, elle en eut autant de douleur, et en pleura aussi amèrement que si c'eût été sa propre faute. De grand matin elle se rendit à l'église, et pria le Père Gardien de lui envoyer le jeune religieux. Elle versa en sa présence tant de larmes sur son écart, et lui en retraça si vivement l'énormité, qu'elle le fit pleurer lui-même de componction et, grâce aux prières et aux saints exemples de sa mère, il vécut depuis en bon religieux et mourut saintement.

Lorsque les Supérieurs envoyaient ce religieux hors de Cortone, sa bonne mère lui écrivait, suivant les circonstances, des lettres remplies de l'esprit de Dieu. Le lecteur en jugera par la suivante que Marguerite écrivit à son fils lorsqu'elle reçut la nouvelle qu'il était entré dans l'Ordre de saint François.

« Mon fils, béni soit le Seigneur à qui vous
« vous consacrez. Si par son amour et une vie
« austère, vous méritez de croître toujours dans
« la carrière de ses serviteurs, vous serez réelle-
« ment de ma famille ; lorsque vous observerez
« fidèlement ce que je vous enseigne, je serai

« votre véritable mère. Je vous recommande « d'abord un amour ardent pour Jésus-Christ ; « afin que votre cœur devienne à son exemple « profondément humble et obéissant. Suivez « exactement la règle des religieux, servez-les « fidèlement et sans acception de personne. Re- « merciez toujours le Seigneur des dons qu'il a « bien voulu vous faire ; soyez toujours retenu, « respectueux, modeste, et ne murmurez jamais « contre qui que ce soit. Attachez-vous à votre « Ordre par le moyen de la retraite, et en fuyant « les compagnies inutiles. Mon fils, faites vos « oraisons dévotement, et dirigez-les contre « vos ennemis, c'est-à-dire, contre vos péchés. « Découvrez sincèrement votre conscience à « votre confesseur, parce que le médecin ne « peut guérir les plaies que le malade ne « lui montre pas. Recevez avec une grande « douceur le conseil des sages. Ne manquez « point de réciter dévotement les heures cano- « niales dans les temps prescrits par l'Église. « Quand un religieux vous reprendra de quelque « faute, sur-le-champ accusez-vous de cette faute, « à genoux et tête nue. Dans toutes vos peines, « rappelez-vous le Sauveur souffrant sur la croix. « Mettez un mur à votre bouche, afin que vous « soyez lent à parler. Si vous voulez entrer « dans la familiarité de Dieu par la pureté du

« cœur, veillez rigoureusement sur vos sens,
« lisez souvent vos saintes règles, et observez-
« les avec soin. »

La dévotion particulière de quelques dames de Cortone fut pour la sainte pénitente l'occasion d'une épreuve plus bruyante. Elles avaient apprit que Marguerite passait toutes les nuits en oraison, à pleurer et à soupirer. Elles voulurent en acquérir la certitude, et en même temps s'édifier d'une si haute vertu. Pour cela, elles se mirent plusieurs fois au milieu de la nuit, auprès de la porte de sa cellule pour entendre à loisir les pieuses exclamations et les ardentes aspirations de ce cœur enflammé pour Dieu. La compagne de Marguerite s'en aperçut, et trouva fort mauvais qu'on vînt les épier. Pour en ôter l'envie à ces dames, elle se plaça, une nuit, en dehors de la porte, en attendant leur arrivée, bien résolue de les en faire repentir. En effet, à peine parurent-elles qu'elle les accabla d'injures. Cette fois, les dames avaient amené une domestique qui, voyant ses maîtresses insultées, devint furieuse, et répondit par de semblables grossièretés ; la dispute devint si vive que Marguerite en fut troublée dans son oraison, et elle se vit obligée de l'apaiser. Elle ouvrit donc la porte, et ne pouvant réussir à obtenir le silence, elle prit la servante et ses maîtresses par le bras, les

fit entrer dans sa cellule, laissant sa compagne dehors, pour cette nuit, comme pour leur donner quelque satisfaction ; cette complaisance qui devait calmer la colère de la domestique, ne fit que l'irriter davantage contre Marguerite, à qui elle adressa en face les injures les plus révoltantes ; ses maîtresses confuses la raisonnaient, l'humble Marguerite faisait tous ses efforts pour obtenir la paix ; mais cette furieuse, poussée par le démon, n'eut égard ni aux réprimandes de ces dames, ni aux excuses de Marguerite dont elle se moquait, et finit par traiter la sainte pénitente d'hypocrite, d'orgueilleuse et de trompeuse. La sainte se jeta à ses pieds, la remercia de l'avoir éclairée et de lui avoir épargné les reproches bien plus graves que méritaient ses péchés. Le démon, vaincu par cette humilité héroïque, cessa de pousser la trop irritable servante à d'autres excès ; elle revint à de meilleurs sentiments, se calma, et même se repentit de ses violences.

La sainte souffrit beaucoup plus longtemps d'une autre épreuve plus pénible encore que le Sauveur lui avait prédite, et que lui occasionna l'avidité de sa compagne. Voici le fait : Marguerite avait l'estomac très-affaibli ; par ce motif, son confesseur l'engagea à prendre un peu de vin, et quelques personnes charitables s'empres-

saient de lui en fournir. La pénitente envoyait sa compagne chez elles, avec ordre exprès de n'en demander qu'une petite fiole par mois. Mais celle-ci, abusant de la charité des bienfaiteurs, allait leur demander chaque jour, de la part de Marguerite, non-seulement une bonne mesure de vin, mais beaucoup d'autres choses pour son usage ou pour celui de sa famille, et dont l'austère pénitente n'avait nul besoin. Cette indiscrétion fut connue de toute la ville, et dégoûta quelques bienfaiteurs en même temps qu'elle fit tort à la sainte dans l'esprit de plusieurs. Pour comble de malheur, cette ingrate compagne se moquait souvent de la conduite de Marguerite et critiquait sa vertu dans les maisons où elle allait. Le Sauveur révéla lui-même à Marguerite l'affreuse situation où elle se trouvait sans s'en douter, et malgré la douleur qu'elle en ressentait elle se montra disposée à faire le sacrifice de sa réputation et à tout dissimuler. Mais, comme il en résultait du scandale, le Père Giunta exigea prudemment le renvoi de la mauvaise compagne de la sainte, et lui en donna une autre nommée Égidie, qui profita des exemples de Marguerite pour s'avancer dans le chemin de la vertu.

Cependant, la brèche faite à la réputation de Marguerite alla toujours croissant, au point que la vénération publique se changea en mépri

général : on s'en moquait comme d'une hypocrite, on la fuyait comme une possédée, on l'insultait comme une folle, on était scandalisé et de la sotte crédulité des personnes qui venaient de loin pour vénérer une femme de cette espèce et des soins charitables qu'en prenaient les Pères-Mineurs. On alla jusqu'à mettre des bornes à la miséricorde de Dieu, en protestant publiquement qu'il n'était pas possible qu'un Dieu juste accordât à une femme, naguère si scandaleuse, les grâces privilégiées dont on la disait favorisée. Enfin, le Sauveur lui-même sembla vouloir autoriser les mépris de sa servante, en la privant, pendant tout cet orage, tant des effets extérieurs de ses ravissements extatiques que du don des larmes et des transports d'amour divin qui lui avaient attiré le respect universel.

Le Sauveur avait ces calomnies en horreur, et dans une apparition à Marguerite, il lui déclara qu'il était très-irrité contre ses détracteurs, qu'il était sur le point de les punir sévèrement, et résolu de ne point écouter de médiation en leur faveur : ajoutant qu'elle eût à cesser d'intercéder pour eux. Mais cette défense ranima encore davantage la charité de Marguerite. Comme autrefois Moïse, elle supplia le Seigneur de faire grâce aux coupables et de calmer son indignation contre eux, ou au moins de décharger

sa colère sur elle et d'épargner ses ennemis. Son héroïque charité ne se borna pas *à prier pour ceux qui la persécutaient,* elle alla jusqu'*à faire du bien à ceux qui la haïssaient.* Ayant su qu'une méchante femme parlait partout en mauvaise part des secours qu'on procurait aux pauvres avec tant d'ardeur, elle se priva de son propre voile, y joignit sa tunique et le pain qu'elle avait, et envoya le tout à cette misérable.

Ce ne fut pas tout, la sainte apprit encore que cette infortunée se trouvait pressée par ses créanciers, elle fit tant qu'elle lui procura une somme assez considérable pour tirer cette malheureuse de cette extrémité : nous pouvons bien lui appliquer ces divines paroles : *Les eaux* des amertumes et des tribulations, *n'ont pu éteindre la charité. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.*

Tous ces murmures contre la sainte, de la part de personnes distinguées par leur état, par leurs lumières et même par la profession religieuse, affligèrent extrêmement les Frères-Mineurs : plusieurs d'entre eux partagèrent les préventions répandues dans la ville ; le Père Giunta lui-même, à l'exemple de ses confrères les plus prudents et les plus pieux, se laissa entraîner au point de douter si sa pénitente ne se faisait pas illusion ; il la soumit à de sévères épreuves. Marguerite

était désolée de se voir en disgrâce avec les Frères-Mineurs et avec son confesseur qui la traitait durement. Néanmoins elle souffrait tout en paix et ne montrait pas extérieurement la moindre peine.

Mais l'accusation d'illusion était au-dessus de ses forces, elle s'en plaignit respectueusement au Sauveur qui l'assura que par le soin particulier qu'il prenait de son âme, elle n'avait point été et ne serait jamais sujette aux tromperies du démon. Malheureusement, les bruits publics et désavantageux l'emportèrent sur cette certitude dans l'esprit des Pères-Mineurs à la fois intimidés et perdus dans l'opinion publique. Ces religieux tinrent un chapitre provincial à Sienne, et entre autres sujets, ils y traitèrent de la conduite à tenir à l'égard de Marguerite, tant pour la sûreté de leur conscience que pour garantir leur réputation. Il fut arrêté qu'à l'issue du chapitre, le Père Custode se rendrait à Cortone et ordonnerait au Père Giunta de conférer rarement avec Marguerite, et de ne la visiter jamais dans sa cellule, hors le cas de maladie grave, où il pourrait s'y rendre une fois par semaine seulement.

Un ordre si précis blessa au vif le cœur affligé de Marguerite ; elle s'y soumit néanmoins quoiqu'il lui en pût coûter, bien persuadée, avec

saint Grégoire, que *l'obéissance est la seule vertu qui entraîne toutes les autres à sa suite, et qui les conserve.* Elle ne put pourtant retenir ses larmes. Heureuses larmes, qui touchèrent le cœur du Sauveur ! Il lui apparut visiblement, et lui demanda d'un air plus affectueux qu'à l'ordinaire, *pourquoi elle pleurait si amèrement ?* elle lui répondit qu'elle pleurait de douleur à l'occasion des bruits répandus contre elle et contre les religieux à qui il avait daigné la recommander avec tant de bonté. Le Seigneur répliqua : *Ma fille, vous devriez vous réjouir plutôt que de pleurer. Ne m'avez-vous pas souvent prié de vous rendre semblable à votre chère Magdeleine? Eh! combien les Scribes, les Pharisiens et mes disciples mêmes les plus éclairés n'ont-ils pas murmuré de la confiance qu'elle avait en moi, et des louanges que je lui donnais ! or je veux vous rendre plus semblable à moi qu'à Magdeleine, pour que vous soyez spécialement ma sœur : préparez-vous donc à un abandon d'autant plus pénible, qu'il ressemblera davantage à celui que je souffris pour votre amour.* Ces divines paroles encouragèrent Marguerite, elle accepta généreusement le surcroît de peines qu'il plairait à son divin Maître de lui envoyer et qu'il ne tarda pas à lui procurer, en ménageant à cette âme

magnanime l'épreuve la plus difficile qu'elle eût encore endurée.

Les bons religieux, voyant que la réserve du Père Giunta à ne conférer avec Marguerite et à ne la visiter que de la manière prescrite, ne faisait nullement tomber les bruits fâcheux qui couraient sur leur compte, résolurent d'éloigner ce Père de la ville de Cortone en lui assignant une autre résidence. Il reçut en effet son obédience pour un couvent lointain, et il en porta la nouvelle à sa pénitente atteinte en ce moment d'une douloureuse maladie. Cette âme forte l'écouta d'une manière intrépide, mais elle en ressentit toujours la plus vive peine dans la suite, et elle eut toujours à déplorer l'absence de ce vénérable directeur dont le Seigneur lui-même avait tant de fois daigné lui faire l'éloge. Ce ne fut pas encore tout. Peu de temps après, les supérieurs, par les mêmes motifs, envoyèrent loin de Cortone le bon Père Jean qui suppléait le Père Giunta dans la direction de la sainte, en sorte qu'elle s'aperçut clairement que les religieux, intimidés, la voyaient de mauvais œil à leur confessionnal et même dans leur église. Aussi, pour leur ôter cette peine et pour ne pas les exposer aux méchants propos des uns et des autres, elle sacrifia le repos de son âme et sa satisfaction personnelle, et alla recevoir les

sacrements dans une autre église, à son grand regret d'abandonner l'église de Saint-François où elle avait été comblée des lumières du Ciel, et des secours et bons exemples des religieux mineurs.

Marguerite se rendait de préférence à la paroisse de Saint-Georges, qui était plus rapprochée de sa cellule. Elle y éprouva un accident malheureux. Le curé, après l'avoir confessée à la hâte, lui donna la communion si précipitamment qu'au lieu de prendre le ciboire des saintes espèces consacrées, il se servit d'une pyxide d'hosties non consacrées qu'on plaçait en ce temps-là dans les tabernacles pour mettre, en quelque manière, le Saint-Sacrement à l'abri des profanations de certaines femmes qui volaient les hosties consacrées. Marguerite ne sentant pas, après la communion, sa ferveur accoutumée, craignit de s'en être approchée sans avoir les dispositions requises, et pendant qu'elle s'examinait sévèrement, le Sauveur, touché de sa vive peine, lui découvrit que la méprise du curé était l'unique cause de sa froideur dans ce moment. Au reste, elle se trouvait souvent dans cette insensibilité pendant ces temps de rigueur où le divin Maître ajoutait à ses autres croix les aridités intérieures mille fois plus douloureuses pour les saints que tous les tourments extérieurs. *Les*

tribulations des justes sont nombreuses, dit le prophète-roi, et elles le sont d'autant plus que la perfection à laquelle ils tendent est plus élevée. Le Seigneur, parlant de saint Paul, avait dit : *C'est un vase d'élection, je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom.* En effet, la voix de la perfection n'est autre chose que celle du Calvaire que Jésus-Christ a suivie, et où doivent passer tous ses disciples. *C'est par beaucoup de tribulations,* dit l'Écriture, *qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu.*

Réflexion. — Tous les saints ont rencontré la croix; quelle qu'elle soit, elle nous vient de Dieu; loin de nous plaindre, de murmurer, soyons toujours doux et patients.

CHAPITRE XI

Ce que Marguerite eut à souffrir du côté de Dieu.

C'est par la croix que Dieu forme ses saints, et comme il voulait élever Marguerite à une sainteté éminente, il lui donna des croix extraordinaires. Il permit que son confesseur, le plus habile à la diriger, fût éloigné d'elle pendant sept ans, sans qu'elle en fût dédommagée par aucun autre sujet ; de plus, pendant cette longue épreuve, il se manifestait à elle plus rarement ;

les autres habitants du Ciel, avec qui elle conversait si familièrement, semblèrent aussi l'abandonner ; la pauvre sainte n'avait de ressource que dans sa patience héroïque et dans sa résignation : encore Dieu permettait-il qu'elle crût en avoir peu ou même point. Mais ce ne fut pas la plus grande peine que Dieu lui procura. Sa plus grande douleur, qui fut pour elle un vrai martyre, lui venait d'une horreur inexprimable de l'offense de Dieu ; le Seigneur lui augmentait toujours davantage cette horreur, pour que son cœur fût percé de deux glaives tranchants, dont l'un était le souvenir du passé, et l'autre l'incertitude de l'avenir.

La connaissance toujours plus claire que le Seigneur lui donnait de son amabilité, lui montrait toujours plus vivement le crime d'un cœur non-seulement lent à l'aimer mais encore prompt à l'offenser : elle savait combien elle en avait été coupable, et souvent la lumière divine lui découvrait le nombre et la gravité de ses fautes, et dans ces moments, la douleur de Marguerite était inexprimable. Elle aurait voulu, à tout prix, réparer l'injure qu'elle avait faite à Dieu, elle apercevait son impuissance, ou du moins le peu qu'elle pouvait faire pour cela. Un jour, toute occupée de ces réflexions et pleurant à chaudes larmes, avant de se présenter au saint

tribunal, elle disait à Dieu : *Ah ! Seigneur, si mon cœur égalait en volume le monde entier et qu'il se fondit en larmes et en sueur de sang par la violence de la douleur de vous avoir tant offensé, je ne pourrais pas même réparer par là la plus légère de mes fautes.*

La peine de Marguerite augmentait encore par l'humble crainte qu'elle avait de céder à ses mauvais penchants ou à la violence des tentations ; elle ne se croyait jamais à l'abri du danger de la rechûte. Elle sollicitait les prières de tout le monde, elle demandait à tous si elle pouvait espérer de ne plus offenser son divin Maître. Lorsque le Sauveur lui apparaissait avec plus de bonté qu'à l'ordinaire, elle lui demandait aussitôt, de tout son cœur, la grâce de ne plus tomber dans le péché. Ainsi, un jour de Noël, Notre-Sauveur se montrant à elle d'un air tout paternel et disposé à l'exaucer, elle le supplia, pour toute grâce, de ne jamais permettre qu'elle l'offensât. Le Seigneur paraissant comme étonné de ce qu'elle ne lui demandait pas plutôt d'aller jouir de sa présence dans le ciel : elle lui répondit que pourvu qu'il lui accordât la grâce de ne plus l'offenser, elle s'abandonnait sans réserve à sa divine volonté. En récompense d'une disposition si parfaite, Jésus-Christ l'assura qu'il la préserverait de ce malheur avec un soin particulier,

mais qu'elle demeurerait dans cette crainte douloureuse de l'offenser qui lui tiendra lieu de martyre. Il termina en disant : « Ma fille, je « veux que votre martyre consiste dans la grande « crainte que vous avez de me perdre et de pou- « voir offenser ma bonté. » C'est, en effet, un martyre inexprimable de craindre à tout instant de perdre un diamant précieux, dont on connaît chaque jour mieux le prix.

Le corps de Marguerite eut sa part dans ce grand martyre. Elle le maltraitait sans ménagement, comme l'instrument de ses péchés ; et encore plus pour prévenir le danger de l'offense de Dieu. Dans cette vue, elle demandait au Seigneur les maux les plus douloureux. Elle fut exaucée, de manière que tout son corps était en proie à des souffrances presque continuelles : convulsions nerveuses, fièvres ardentes, violentes migraines, coliques affreuses, maux d'estomac et de cœur, fluxions, ulcères, surtout à la bouche, douleurs de dents, au point qu'elle ne pouvait ni respirer, ni manger, ni avaler, sans ressentir de vives souffrances.

Cependant, tant de peines ne faisaient qu'accroître son ardeur à imiter Jésus souffrant. Elle disait avec Job : « Puissé-je avoir cette consolation que le Seigneur ne m'épargne pas en me frappant ! » Aussi pour la consoler, le Sauveur

lui déclara un jour qu'il lui enverrait pendant le reste de sa vie des douleurs encore plus vives que toutes les précédentes ; et telles que les souffrances des Martyrs lui paraîtraient préférables aux siennes. Marguerite en fit l'épreuve et endura des douleurs atroces dans tous ses membres ; souvent elle avait peine à réciter l'oraison dominicale. Néanmoins son divin Maître l'avertit qu'il voulait qu'*au milieu de ses souffrances elle fît ses prières accoutumées et qu'elle ne prît aucune nourriture délicate.* Commandement bien différent de celui que le Seigneur, dans sa sagesse et son amour, fait ordinairement au commun des autres saints.

Mais, à tant de rigueurs, le bon Dieu joignait toujours des grâces du premier ordre. Il soutenait le courage de sa servante afin qu'elle souffrît avec une patience invincible ; il lui conservait même assez de forces pour qu'elle pût aller à l'église et dans la ville dans les occasions où cela était nécessaire ; il éteignit en elle toute révolte des sens et purifia entièrement son esprit par le feu de la tribulation, en sorte que le Sauveur lui dit un jour : « Vous êtes devenue si pure, que je vous compte parmi les vierges, et je vous prépare parmi elles une gloire égale à celle de Magdeleine. » Oh ! combien il est vrai que tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu !

Réflexion. — Dieu sait bien mieux que nous-mêmes, ce qui nous est avantageux. Soumettons-nous à sa volonté sainte. Laissons-le agir en nous. S'il paraît nous abandonner, c'est qu'il veut que nous le cherchions avec plus d'ardeur.

CHAPITRE XII

La vie apostolique de Marguerite

La fermeté à toute épreuve de Marguerite, au milieu de tant de peines intérieures et extérieures, lui avait procuré le don de la patience. Cette vertu, un vrai trésor, si nécessaire pour la conquête des âmes à Dieu, est la base, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, de l'édifice spirituel. *Vous conserverez vos âmes dans la patience.* Or, le Seigneur, dans sa miséricorde, avait destiné Marguerite à ramener précisément les âmes les plus égarées, en la double qualité de pécheresse convertie, et de pénitente favorisée du Ciel ; il l'avait honorée pour cela des beaux titres de *miroir des pécheurs,* et de *pêcheuse d'âmes.*

Jusqu'alors la sainte était dans la persuasion qu'elle devait remplir ces vues de Dieu sur elle, par le moyen de ses oraisons appuyées de ses exemples ; et dans ce dessein elle s'appliquait à fuir les communications avec le monde et à

mener une vie solitaire sur les traces de Magdeleine ensevelie près de quarante ans dans le désert de la Sainte-Baume (1).

Pour donner une autre direction au zèle de Marguerite, le Sauveur lui apparut profondément blessé des crimes du monde chrétien ; il lui dit un jour : Les iniquités des hommes sont à présent montées à un tel point que je n'ose plus prier mon Père éternel en leur faveur, et Marie, ma Mère, appréhende en quelque sorte de me demander leur pardon. De là, ajouta-t-il, la funeste défaite de l'armée chrétienne par les Sarrasins et toutes les affligeantes perturbations qui désolent l'Europe entière. Une autre fois, pendant la fête de Pâques, Marguerite attendait l'apparition du Sauveur, et elle le priait de se montrer à elle dans la gloire de ce mystère; le divin Maître se montra, en effet, mais affligé et désolé comme s'il eût souffert alors les tourments de sa Passion : il lui fit l'énumération des péchés par lesquels la malice des hommes renouvelait ses douleurs dans tous les membres de son divin corps, et les

(1) La Sainte-Baume est une grotte pittoresque située sur les montagnes qui s'étendent d'Aubagne, près Marseille, à Toulon. C'est un lieu de pèlerinage cher à tous les Provençaux, en souvenir de la pénitence qu'y fit sainte Marie-Magdeleine. A. B.

pécheurs, suivant l'expression de saint Paul, *crucifiaient de nouveau le Fils de Dieu en eux-mêmes :* le Seigneur finit en disant que *dans ces malheureux temps, les chrétiens, en beaucoup plus grand nombre qu'autrefois les juifs, conspiraient pour le percer et le couvrir de plaies avec tant d'excès, que si son corps passible eût été aussi vaste que l'univers, ce corps, ainsi démesuré, aurait été percé et blessé sans que la moindre partie en eût été épargnée, tant étaient grandes et multipliées alors les iniquités des chrétiens de tout sexe, de tout âge et de toute condition.*

Certainement Marguerite, au spectacle même du cadavre de l'objet de sa passion, n'avait point éprouvé une horreur comparable à celle dont elle fut saisie à la vue des outrages sans nombre faits au Sauveur. Elle lui protesta de nouveau qu'*elle voulait le servir avec plus de zèle encore que n'en mettaient toutes les créatures révoltées à l'offenser.* Pour apaiser la justice divine, la sainte pénitente se donnait de si rigoureuses disciplines qu'elle déchirait son corps jusqu'au sang. Mais, lorsqu'elle entendit le Seigneur se plaindre amèrement que *tant d'âmes qui lui étaient si chères se perdaient*, la servante de Dieu comprit enfin que le souverain Pasteur lui demandait le sacrifice de sa bien-

aimée solitude, et elle résolut de se dévouer au salut des âmes, objet des ardents soupirs de Jésus. Seulement elle lui demanda un secours plus abondant, et le Sauveur le lui promit en lui renouvelant les titres de *Miroir des pécheurs*, de *Pêcheuse et Mère des âmes.*

Marguerite entreprit sa carrière apostolique avec tant d'ardeur qu'il n'y avait point de vice qu'elle ne combattît, point de scandale qu'elle ne s'efforçât d'arrêter, point de pécheur qu'elle n'entreprît de convertir. Elle parvint à rétablir la fréquentation des sacrements, l'invocation des saints, le respect dans les églises, et à ramener dans la voie du salut les fidèles égarés. Elle envoyait les pécheurs qu'elle avait convertis, aux Frères-Mineurs pour mettre ordre à leur conscience, et le nombre en était si grand, que le Père Giunta, qui était alors de retour à Cortone, ne pouvant plus suffire à entendre cette multitude, s'en plaignit plusieurs fois à Marguerite. Le bruit de tant de conversions miraculeuses se répandit bientôt au loin ; des pécheurs endurcis dans le vice venaient de Pérouse, de Gubbio, de Florence, de Rome même, auprès de Marguerite pour rompre la dureté de leur cœur par la puissance de sa parole. Bien plus, le Père Giunta témoin oculaire, atteste qu'on accourait auprès de la sainte dans cette intention, non-

seulement du fond de l'Italie, comme de la Pouille par exemple, mais encore de la France et de l'Espagne ; et cela, dans toutes les classes de la société, des personnes de qualité, des gens du peuple, des laïques, des ecclésiastiques : tous repartaient contents de leur voyage, parce qu'ils revenaient chez eux tout autres qu'ils n'étaient venus. Marguerite ne les traitait pas tous de la même manière : douce pour les uns, sévère pour les autres, elle se conformait aux besoins spirituels de chacun, et souvent, pour mieux assurer son succès, Dieu se plaisait à lui donner une lumière supérieure qui lui faisait pénétrer les dispositions des pécheurs et le secret de leurs cœurs. Au reste, elle les encourageait tous, se proposant elle-même pour exemple ; puisqu'elle avait été, leur disait-elle, encore plus grande pécheresse qu'eux, et que cependant la miséricorde divine l'avait accueillie avec la plus tendre bonté, et l'avait comblée de faveurs célestes, comme elle l'éprouvait continuellement, et comme ils le voyaient eux-mêmes de leurs propres yeux : chacun d'eux pouvait apercevoir en elle l'accomplissement de cet oracle divin : *les châtiments du pécheur sont nombreux, mais la miséricorde environne celui qui espère dans le Seigneur.*

Les heureux effets d'un zèle si actif étaient sans

aucun doute un tourment pour les démons, aussi mirent-ils tout en œuvre pour s'y opposer. Ils réveillèrent les anciens bruits qui étaient déjà tombés, pour qu'on eût honte d'avoir confiance à une personne dans l'illusion, et à une hypocrite ; ils firent en sorte que les religieux les plus vénérés, Franciscains et autres, réclamassent fortement sur ce que Marguerite, malgré son âge peu avancé, et malgré ses anciens désordres, recevait dans sa cellule des hommes de tout âge, de tout état, et exerçait un ministère qui ne convient qu'aux ministres évangéliques. Le démon suscita à Marguerite elle-même des tentations de vanité sur ce qu'on la consultait comme un oracle et qu'on lui obéissait comme à un maître de la vie spirituelle. Le tentateur lui inspirait encore le désir de reprendre sa douce contemplation avec laquelle les œuvres de son zèle actuel s'accordaient mal.

Mais le Sauveur déjoua toutes ces tromperies du malin esprit, et comme sa divine majesté avait elle-même inspiré à la sainte pénitente le dessein de travailler au salut des âmes, elle la confirma dans cette sainte entreprise en l'assurant que ses travaux lui étaient très-agréables et que le secours ne lui manquerait pas du côté de celui *qui veille sur les âmes de ses saints, et les délivre de la main du pécheur.*

Réflexion. — Sauver l'âme de son prochain c'est sauver la sienne. Que faisons-nous pour le salut des pécheurs ? « Si vous n'avez pas souffert pour eux, disait le vénérable Vianay, curé d'Ars, vous n'avez pas encore mérité leur conversion. »

CHAPITRE XIII

Les fruits que Marguerite opère dans les âmes.

La protection dont le Seigneur accompagnait le zèle de Marguerite, parut avec plus d'éclat dans les faits suivants. Un jeune gentilhomme de Cortone était si dissolu dans ses mœurs, qu'il enleva la femme d'un pauvre artisan. Sa haute position sociale rendait inutile le juste ressentiment du mari et paralysait l'action elle-même. Le scandale était public, il faisait horreur à tout le monde et néanmoins demeurait impuni. La mère du jeune homme, au comble de l'affliction, ne cessait de le reprendre, mais inutilement. Un jour, après avoir imploré avec ferveur le secours du Ciel, elle parla à son fils avec plus de force qu'à l'ordinaire, et lui retraça vivement la colère de Dieu, les supplices de l'enfer, son propre déshonneur et celui de la famille. Elle n'épargna rien pour l'émouvoir, mais le voyant endurci dans son aveuglement, elle finit par se jeter à

ses pieds, et pleurant à chaudes larmes, elle le conjura de se laisser fléchir et de ne pas souffrir qu'une passion effrénée prévalût sur les devoirs de la piété filiale et sur les égards dus à la douleur d'une mère. Le fils répondit que cette douleur l'affligeait, qu'à son grand regret, sa passion brutale n'en était point refroidie, et il ajouta en soupirant qu'il n'y connaissait qu'un seul remède, celui de prendre un morceau de pain tiré des restes de celui que Marguerite mangeait. La mère, remplie d'espérance, court sur-le-champ à la cellule de la sainte et lui demande en grâce un morceau de son pain. Marguerite qui avait reçu tant d'aumônes des mains de cette dame, fut étonnée de sa demande, son humilité s'en effraya et lui inspira d'abord un refus. Mais quand elle en connut le motif, et surtout quand la dame lui fit craindre le malheur d'être la cause de la perte d'une âme, elle consentit à donner le morceau demandé, et l'accompagna de ferventes prières pour obtenir l'effet tant désiré Le Seigneur lui accorda en effet la conversion du coupable; car à peine eut-il mangé le morceau de pain que lui présenta sa mère, qu'il se sentit à l'instant embrasé d'un tout autre amour; son repentir sincère lui arracha des larmes, il renvoya sur-le-champ la femme enlevée à son mari, il dédommagea celui-ci par une grosse somme

d'argent, se confessa avec douleur de toutes ses fautes, et persévéra avec tant d'ardeur à les pleurer et à les réparer, qu'il devint aussi édifiant qu'il avait été scandaleux.

Un jeune libertin était réduit à l'extrémité, et le démon le jetait dans le désespoir en lui représentant comme irrémissibles les désordres qu'il lui avait fait regarder auparavant comme des faiblesses pardonnables. Malgré les avis des médecins, les instances des confesseurs et les larmes de sa mère, il voulait mourir sans sacrements et en désespéré. La pauvre mère, dans l'excès de sa douleur, alla implorer le secours de Marguerite. La sainte éleva son cœur à Dieu, pria pendant quelques moments, et dit à la femme désolée de conduire le Père Giunta auprès du moribond, et qu'elle en espérait un bon succès. En effet, dès que le religieux mit le pied dans l'appartement, le cœur du jeune homme fut changé ; non-seulement il espéra le pardon de ses fautes, mais encore il l'obtint, il y a tout lieu de le croire, car il fit une confession exacte et accompagnée d'un si vif repentir que le Père franciscain lui-même fut étonné au dernier point d'une conversion si prompte. Cependant, à peine eut-il quitté son pénitent, que celui-ci tomba de nouveau dans le désespoir et refusa obstinément de recevoir le Saint-Viatique. La mère

courut de nouveau chez Marguerite qui se mit immédiatement en oraison et entendit cette divine réponse : *Que cette grâce était accordée en sa considération, attendu que la mère en était indigne pour n'avoir pas correspondu à celle qu'elle avait déjà reçue.* L'effet fut si prompt, que la mère à son retour trouva son fils empressé de recevoir le secours divin qu'il avait refusé : et il le reçut peu d'instants après dans les sentiments les plus vifs de la piété chrétienne.

Un homme de lettres, de Cortone, livré à un violent désespoir, se pendit pour mettre fin à ses chagrins. Il était sur le point d'expirer, lorsque Marguerite instruite de tout par révélation divine, accourut avec deux de ses compagnes dans la chambre de cet infortuné, coupa la corde qui l'étranglait et lui sauva la vie du corps et de l'âme. Ce bienfait pénétra cet homme de la plus vive reconnaissance pour sa libératrice, et depuis il ne cessa de lui témoigner son respect et sa confiance entière. Mais la sainte se montra toujours très-difficile à admettre ces rapports, quoique spirituels, avec les hommes ; elle refusa constamment d'aller chez eux, même pour des motifs de pure édification.

Le Père Rinaldo Custode, sachant par son expérience journalière que Marguerite n'avait besoin que d'une entrevue pour délier des liens

du péché les pécheurs les plus endurcis, lui commanda un jour d'aller convertir quelqu'un à qui il avait beaucoup parlé, mais en vain. La sainte n'osa pas le refuser, elle pria le religieux de trouver bon qu'elle consultât Dieu auparavant dans l'oraison. Or, le Sauveur lui ayant apparu, la loua beaucoup du parti qu'elle avait pris au milieu des instances qu'on lui avait faites pour le salut de cette âme, et pour récompenser sa vertueuse résistance à se rendre dans la maison indiquée ; il promit à sa servante qu'il amollirait le cœur de cette personne aux premières paroles qu'elle lui adresserait dans la visite qu'il lui ordonnait de lui faire. Le tout arriva conformément à cette promesse.

Le 5 mai, après la sainte communion, le Seigneur donna à Marguerite un ordre extrêmement rigoureux. Vers la fin du XIII[e] siècle, il y avait sur le siège épiscopal d'Arezzo, un prélat qui, suivant un désordre, hélas ! trop commun dans le moyen-âge, avait oublié les devoirs de son état, au point qu'il ressemblait plutôt à un général d'armée qu'à un évêque ; il s'appliquait uniquement à maintenir et à étendre les droits seigneuriaux de son diocèse par la force des armes et au moyen d'une insolente soldatesque ; mais il travaillait peu ou même nullement à combattre les vices par la prière et ses

bons exemples, et en procurant à son troupeau le secours de la divine parole. Jésus-Christ se plaignit amèrement de ce prélat à Marguerite, et la chargea de l'avertir franchement en son nom de ses diverses fautes, et de le faire appeler chez elle pour lui déclarer la volonté du Ciel sur lui. Marguerite, simple diocésaine d'Arezzo, Cortone en dépendait alors, Marguerite, femme du peuple et pénitente, aperçut d'abord tout le danger qu'il y avait pour elle à reprendre un supérieur que tout le monde redoutait; elle refusa cette mission à plusieurs reprises. Mais le Seigneur insistant, elle dut se déterminer à faire venir le prélat et à lui intimer les plaintes du Souverain Pasteur. Heureusement pour lui, il l'écouta avec le respect convenable et exécuta les ordres divins qu'il avait reçus par l'entremise de la sainte. Elle finit par lui dire que, pour se préparer à mieux obtenir le pardon de ses nombreux égarements, il fît sans délai l'ouverture solennelle de l'oratoire qu'elle avait élevé auprès de sa cellule en l'honneur de saint Basile-le-Grand, au moyen des aumônes des fidèles. Le prélat, revenu à de meilleurs sentiments, s'empressa de déférer à ce vœu.

Le zèle brûlant de Marguerite fut encore plus utile aux habitants de Cortone. Le Sauveur lui manifesta souvent combien ils avaient provoqué

sa redoutable justice, et mérité qu'il appesantît sur eux sa main vengeresse. La sainte ne négligea rien pour apaiser le courroux céleste. Elle pria avec ferveur et persévérance, elle redoubla ses austérités, et ce fut avec tant de succès, que le Seigneur lui dit plusieurs fois, que c'était à sa seule considération qu'*il suspendait en faveur de ces habitants les justes châtiments de sa colère*. Mais, pour détourner plus efficacement ces fléaux de dessus ce peuple coupable, elle fit tous ses efforts pour réformer les mœurs de cette ville qui lui était si chère. Il y régnait alors un esprit de sédition ; les citoyens s'armaient les uns contre les autres ; chacun craignait pour sa sûreté personnelle, on y était dans un danger incessant de périr par la force ouverte ou dans les pièges tendus de toutes parts à la vie des individus ; chaque jour on voyait de nouvelles victimes de l'exaspération des partis ; le sang versé d'un habitant réveillait de plus en plus la haine de la faction à laquelle il appartenait, et cette fureur augmentait à mesure que la mort éclaircissait les rangs du parti. Les habitants les plus sages et l'autorité publique, poussés par le zèle de Marguerite, s'étaient employés à rapprocher les esprits, mais ils y réussirent si peu, que Marguerite elle-même, malgré son grand courage, semblait presque désespérer d'y porter

remède. Cependant le Sauveur ranima son zèle en lui disant que *le Ciel l'ayant établie pour être précisément la ressource des causes désespérées, il lui appartenait de poursuivre des entreprises sans espérances.* En conséquence, elle ne se rebuta point, elle se mit de nouveau avec force à cette grande œuvre, et engagea les Frères-Mineurs et surtout le Père Giunta à y travailler sans relâche. Mais plus ces religieux redoublaient d'efforts pour rétablir la paix, plus l'esprit de ténèbre aigrissait les esprits contre les médiateurs eux-mêmes; on déchirait la réputation de Marguerite et du Père Giunta, et on les accablait d'insultes et de mépris. Le bon Père franciscain était entièrement découragé; déjà il n'avait pas pu aller visiter la sainte sans courir un grand danger; il pensait à s'éloigner du théâtre de tant d'horreurs et à quitter Cortone à l'exemple de celui qui disait : *Nous avons pris soin de Babylone, elle n'est point guérie, abandonnons-la.* Cependant Marguerite retint ce religieux en lui disant, de la part du Sauveur et en son nom, qu'il avait racheté à un grand prix ces âmes ingrates; qu'il ne les avait pas abandonnées, malgré leur ingratitude ; que comme il avait acquis le titre de Sauveur au prix des plus amères confusions, des peines les plus cuisantes, et à force de sueurs et de dou-

leurs, ainsi ses ministres devaient ramener ces brebis égarées plus par les soupirs d'un cœur affligé que par les peines d'un corps fatigué ; plus par la patience que par la prédication ; et qu'enfin ce serait un affront pour son cœur de Rédempteur, que de voir ses ouvriers évangéliques plus prompts à se lasser de convertir les endurcis, que les démons ne le sont à pervertir les fidèles. Ces avertissements ranimèrent le courage de Marguerite et celui du Père Giunta ; ils continuèrent chacun de leur côté à travailler à la paix ; Marguerite par la patience, le religieux par la prédication, et tous les deux en redoublant la ferveur de leurs oraisons. Enfin le Sauveur apaisé dit à Marguerite : « J'ai exaucé vos prières, bientôt les esprits jusqu'à présent divisés, se réuniront. Quant à vous, ma fille, vous obtiendrez promptement tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom. Ceux qui pour mon amour, auront recours à vous, recevront des grâces particulières ; quand vous vous présentez devant mon Père, tous les Séraphins du paradis sont dans la joie, connaissant alors qu'un trône vous est préparé parmi eux. »

Mais le zèle de Marguerite était trop ardent pour être circonscrit dans la seule ville de Cortone ; il étendit ses succès et ses victoires au loin. La guerre, plutôt que la sédition, armait

les habitants de Forli contre les peuples voisins, et parmi ceux-ci, les Bolonais entretenaient à leurs frais un corps de troupes françaises prêt à livrer une bataille décisive. Marguerite le connut par révélation avant de l'apprendre par le bruit public. Elle pria avec une ferveur extraordinaire pour éviter la perte de tant de corps et de tant d'âmes, et pour la pacification de ces contrées; elle s'offrit elle-même en holocauste pour recevoir les coups destinés par la colère céleste à ces nations ennemies. Elle seule put savoir si ce dévouement héroïque avait été agréé : mais ce qui fut évident pour tout le monde, ce fut la réconciliation inespérée des parties belligérantes procurée par la subite médiation du grand pontife Nicolas III.

Par ses prières, Marguerite obtint encore de Dieu que ce Pape, ou suivant d'autres, son prédécesseur, prît une mesure avantageuse à toute l'Église. Le Saint-Siége avait lancé une excommunication qui dérogeait tacitement à l'indulgence de la Portioncule. . . . .

. . . .

La sainte pria et obtint de Dieu que Sa Sainteté levât d'elle-même cette défense, et laissât en vigueur les célèbres indulgences d'Assise. Marguerite eut encore en vue d'aider par là les âmes du purgatoire, car le Seigneur lui avait fait connaî-

tre que ces indulgences contribuaient beaucoup à leur soulagement. Mais ce ne fut pas le seul service qu'elle leur rendit. Elle était si appliquée à cette bonne œuvre, que plusieurs de ces âmes souffrantes l'appelaient leur mère dans diverses apparitions. Le Père Giunta rapporte que la servante de Dieu en avait délivré un grand nombre. Je ne parlerai que de celles qui avaient des rapports particuliers avec Marguerite, et dont l'heureuse délivrance fait éclater davantage cette divine miséricorde que Dieu voulut manifester d'une manière si spéciale dans les actions de sa servante, pour la consolation des pécheurs.

Dès les premières années de sa conversion, Marguerite priait avec ardeur pour le repos de l'âme de sa mère. Le Seigneur lui fit connaître *combien cet acte de piété filiale lui était agréable,* et il ajouta *qu'en vue de ses prières il avait déjà admis cette âme dans la gloire céleste.* Une autre fois le divin Maître lui donna la même assurance touchant l'âme de son père, en ajoutant *qu'il avait d'abord augmenté ses peines, pour la faire passer plus tôt du purgatoire au ciel.* La sainte ayant perdu Égidie, sa bonne compagne, il lui fut révélé que l'âme d'Égidie, en récompense de ses vertus éminentes et des services qu'elle avait rendus à Marguerite, devait être placée dans l'ordre des Chérubins, mais qu'elle

était retenue en purgatoire en expiation de ses impatiences, et pour n'avoir pas supporté les défauts du prochain, ou pour l'avoir repris trop aigrement. Afin de lever cet obstacle, Marguerite, guidée par son attachement pour la défunte et par la reconnaissance qu'elle lui devait, pria de tout son cœur pour sa délivrance, et au bout d'un mois elle vit cette âme au séjour bienheureux parmi les Chérubins.

Trois personnes étaient mortes avec de si mauvaises dispositions, qu'on les croyait réprouvées. Cependant Marguerite priait instamment pour elles, lorsqu'à la fête de la Purification de la sainte Vierge, le Sauveur l'assura que, par un triomphe de sa miséricorde, elles étaient demeurées toutes les trois dans le purgatoire, et qu'elles y souffriraient pendant vingt-cinq ans eu égard à ses prières, quoiqu'à raison de leurs nombreuses fautes, elles eussent mérité d'y être tourmentées beaucoup plus longtemps.

Deux marchands en voyage furent tués dans un bois par des malfaiteurs. Dans ce moment Dieu leur accorda la grâce de faire un acte de véritable contrition, mais cet acte ne fut pas assez parfait pour les exempter de toute satisfaction quoiqu'il les eût purifiés de la faute. En conséquence ces âmes souffrantes dans le purgatoire eurent recours aux prières de Marguerite qui

était alors en oraison dans sa cellule: elle pria sur-le-champ pour leur soulagement, et s'em pressa d'engager leurs parents à payer quelques dettes que ces marchands avaient laissées.

Le Père Rainald Custode, qui avait donné à la sainte l'habit du Tiers-Ordre, étant mort, elle lui en témoigna sa reconnaissance en priant ardemment pour le repos de son âme, et le Sauveur l'assura que *cette âme était si sainte, qu'elle était déjà en possession de la gloire éternelle.* Il n'en fut pas de même d'un autre individu qui apparut tout-à-coup à Marguerite, et lui dit qu'il souffrait, en purgatoire, d'horribles supplices sans le moindre soulagement pour avoir passé sa vie dans les plaisirs et avoir pris des soins désordonnés de son corps ; il supplia la sainte d'intercéder pour lui et d'avertir sa femme de mener une vie mortifiée, si elle ne voulait pas souffrir comme lui des tourments atroces après sa mort.

Marguerite obtint de plus grandes grâces encore à ses bienfaiteurs ; la reconnaissance n'était pas la moindre de ses vertus. Comme elle avait des obligations toujours croissantes aux religieux de saint François, elle priait le Seigneur de combler l'Ordre séraphique de ses plus amples bénédictions ; et le Sauveur, à sa considération, en multiplia les sujets, en rendit le nom

célèbre, en perfectionna l'esprit, et promit de le regarder toujours comme le précieux trésor de son Église, et d'en avoir toujours le plus grand soin pour cette raison.

Notre sainte pénitente demanda à Dieu des grâces moins apparentes mais tout aussi précieuses pour la comtesse Maneria, sa première bienfaitrice à Cortone: elle lui obtint une suite continuelle d'afflictions spirituelles et corporelles; cette dame y trouva le moyen de purifier son âme, de se détacher des choses sensibles, et de n'aimer que Jésus-Christ crucifié. Son progrès dans les voies de Dieu fut si rapide, que pour ressembler davantage à son divin modèle, non moins généreuse que Marguerite, elle ne soupirait, comme sa sainte protégée, qu'après le bonheur de gémir sous le poids de la croix et qu'elle disait avec saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Réflexion. — Aimons-nous les âmes comme sainte Marguerite de Cortone? en comprenons-nous le prix? elles valent le sang d'un Dieu. — Hélas! nous avons peut-être vendu la nôtre pour une poignée d'orge, une bagatelle!! Songeons à la rapidité de la vie, et n'oublions pas que de cette vie, qui n'est *rien,* dépend la vie éternelle, qui est *tout.* C'est Dieu perdu ou Dieu possédé pour une éternité.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME

VERTUS ET DONS DE MARGUERITE

CHAPITRE PREMIER

Humilité de Marguerite.

Dès que Marguerite eut obtenu du Sauveur le beau titre de fille qu'elle avait tant désiré, son ange gardien lui sembla occupé à purifier son âme de toutes ses fautes, et à l'orner de toutes les vertus, en commençant par l'humilité, base et soutien de toutes les autres. C'est aussi par là que je commence ce second livre où je rapporterai les actions étonnantes de cette héroïne chrétienne, que je n'ai pas pu faire connaître jusqu'ici à cause de l'incertitude de leur date.

La vive lumière qui découvrait à Marguerite la gravité de ses fautes et la malheureuse facilité d'y retomber lui inspira, dès le commencement de sa conversion, un si profond mépris d'elle-même, qu'il ne fut pas même affaibli par

les plus rares faveurs du Ciel, et par la prédilection que lui témoignaient les esprits bienheureux les plus élevés et le Roi de gloire lui-même. Alors qu'il lui avait donné en personne l'absolution de toutes ses fautes, et malgré l'assurance qu'il y avait ajoutée que jamais elle n'aurait le malheur de retomber dans le péché mortel, cette incomparable pénitente se regardait comme l'opprobre du monde et comme la plus ingrate et la plus perverse de toutes les créatures.

Le Sauveur contredit souvent cette manière de s'exprimer de sa servante, mais c'était pour faire briller davantage son ingénieuse humilité. Un jour, Marguerite, plus profondément affligée qu'à l'ordinaire de ses ingratitudes passées et présentes, s'écria, au pied de son crucifix : *Plût à Dieu que je ne fusse jamais née puisque je vous ai tant offensé et que je vous sers si peu!* Le Sauveur ne toléra point ce vœu qui tendait à le priver de son épouse privilégiée; il lui en fit sur-le-champ sa plainte en lui disant qu'*elle se rappelât les miséricordes dont il avait usé envers Magdeleine, pécheresse, Mathieu le publicain, le larron en croix, et qu'elle devait en espérer autant pour elle. Oui,* répondit-elle, *mais parmi les enfants d'Adam jamais personne ne fut aussi indigne de vos dons, et n'y correspondit si peu que moi.* Alors même que

le Sauveur l'encourageait, en l'assurant qu'elle était comblée de sa grâce et très-agréable à ses yeux divins, elle n'en persistait pas moins dans cette conviction; elle lui protestait qu'elle ne voyait rien en elle qui méritât une si grande miséricorde, et assurait qu'elle en était tellement pénétrée que le monde entier n'aurait pas pu lui persuader le contraire: elle ajoutait que plutôt que de se départir de cette idée elle préfèrerait accepter les peines de l'enfer. *Ce n'est pas dans l'enfer*, reprit le Sauveur, *mais dans le Paradis que je veux vous mettre; et pour que vous y soyez plus près de mon trône, je vous placerai parmi les Séraphins les plus élevés.* En ce moment, le Seigneur favorisa sa servante d'une extase dans laquelle il lui montra la place éminente qu'il lui préparait dans le ciel. Une vue si consolante n'éblouit point cette âme forte et ne diminua nullement les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même; car, dans sa profonde confusion d'un si grand honneur, elle rappela à son divin Maître qu'une gloire si prodigieuse lui paraissait excessive, même pour un vase d'élection comme saint Paul, et à plus forte raison pour elle, qui n'était qu'un amas d'iniquités. Elle finit par prier la divine Majesté de ne point avilir à ce point ses précieux dons et de les réserver pour un plus noble usage.

Une humilité si parfaite et si rare engagea le Seigneur à confirmer à Marguerite ses anciennes promesses, et pour ne pas se laisser surpasser en générosité, il lui ordonna *de prendre désormais en public le nom de sa fille choisie.* Cette fois, l'humilité de Marguerite fut accablée, mais sans être vaincue. Au contraire, cette âme toujours plus enrichie de vertus par les dons de son bien-aimé, le supplia, *par l'amour immense qu'il lui portait, de la dispenser de ce commandement, et même de la priver de toutes les faveurs extérieures qui pourraient la faire estimer des hommes.* Le Seigneur se borna à lui accorder la première partie de sa demande, en l'avertissant *que ces dons extérieurs contribuaient à sa gloire divine, qu'ils étaient nécessaires pour encourager les pécheurs à se convertir, et qu'elle devait s'employer de bonne grâce au salut de tant d'âmes.*

Marguerite se rendit à un motif si déterminant, mais en retenant la faculté de faire tout ce qui était en elle pour se dérober aux regards du monde : elle y mettait, en effet, le plus grand soin. Quand elle sentait son cœur s'enflammer des transports de l'amour divin et son âme attirée vers les délices ineffables de l'extase, elle s'empressait de congédier ceux à qui elle parlait, ou au moins de se cacher dans un coin solitaire.

Non-seulement elle cessa de se donner ces noms méprisables qui étaient si fort de son goût, lorsqu'elle s'aperçut qu'ils ne lui attiraient que de l'estime et des louanges, mais encore elle cessa, par le même motif, de parler des choses divines, si souvent et avec tant d'ardeur. Cette interruption ayant scandalisé un sage religieux, loin de l'édifier, il lui en demanda un jour la raison. Elle lui répondit humblement que *Dieu lui refusait, à bien juste titre, la lumière et la ferveur dont elle avait si mal usé.* Les maisons qu'elle fuyait le plus étaient celles où on l'appelait et où on l'accueillait avec le plus d'estime. Elle recherchait, au contraire, les personnes qui avaient d'elle la plus mauvaise idée et qui en parlaient le plus mal. Une dame, voyant Marguerite changer d'habitation pour la seconde fois, l'accusa de légèreté et blâma son inconstance. Le Sauveur le révéla à sa servante, et il n'en fallut pas davantage pour que Marguerite prît cette dame en singulière affection, et se plaçât volontiers à son service. En un mot, elle recevait avec plaisir toutes les injures possibles, à l'exception du nom d'hérétique ; et quelle que fût l'injure, elle était intimement persuadée qu'elle en méritait de plus grossières encore.

Mais plus elle s'abaissait elle-même, plus le Seigneur prenait soin de l'élever : il accordait le

succès à toutes les entreprises qu'elle lui recommandait; il exauçait les vœux et remplissait les désirs de tous ceux qui avaient recours à elle. De là venait qu'un concours nombreux de personnes de toutes conditions s'adressait à elle. On y accourait des pays les plus lointains de l'Europe pour implorer son intercession dont on connaissait le pouvoir auprès du Très-Haut. Cette foule et ces respects faisaient son tourment; souvent elle en pleurait à chaudes larmes et en exprimait hautement sa vive douleur. Je trouve aussi dans les annales de mon pays, que plusieurs de mes concitoyens contribuaient à donner cette peine à Marguerite.

La ville de Bourg-Saint-Sépulcre tire son nom de ce qu'on y vénère un modèle exact du tombeau du Sauveur, composé de plusieurs fragments de celui de Jérusalem. Or, un enfant de cette ville devint obsédé du démon. Il était agité par le malin esprit avec tant de violence que trois hommes robustes avaient peine à le retenir. Ses parents affligés le firent exorciser plusieurs fois dans les églises et sanctuaires les plus renommés pour la délivrance des énergumènes. L'esprit de ténèbres déclara qu'il ne quitterait le corps de cet innocent que lorsqu'il y serait forcé par les prières de la sœur Marguerite de Cortone. Malgré la distance de dix lieues,

les parents résolurent de s'y transporter. Le voyage fut heureux; mais étant arrivés à Château-Guérard d'où l'on découvre la cime de la forteresse de Cortone, le malin esprit devint furieux, il agita l'enfant fortement, poussa des hurlements affreux, ne voulant pas aller plus loin; il fixa le corps du jeune homme si solidement que les efforts de tous les voyageurs réunis ne purent le faire avancer d'un seul pas. Mais, tout-à-coup le démon, poussant un cri horrible, déclara qu'il s'enfuyait, ne pouvant supporter le voisinage de Marguerite dont les prières le tourmentaient plus que le feu de l'enfer. L'enfant étant ainsi délivré, ses parents tout joyeux poursuivirent leur marche jusqu'à Cortone, où ils se jetèrent aux pieds de Marguerite avec autant de respect que de reconnaissance, et lui montrèrent, ainsi qu'à tout le monde, leur fils guéri comme le trophée de sa victoire. Mais plus ce triomphe prouvait la vertu de Marguerite, plus elle s'en affligeait, et comme elle ne pouvait nier un fait affirmé par tant de témoins, elle s'efforçait d'en éloigner toute la part qui lui en revenait, en voulant persuader à tout le monde, par ses larmes et par ses raisonnements, qu'on avait été trompé dans cette affaire par les ruses du démon; qu'elle-même, dans sa jeunesse, n'avait que trop bien servi cet esprit de ténèbres,

et qu'il était par conséquent impossible qu'elle pût maintenant lui causer tant d'épouvante, surtout étant plus misérable et plus ingrate encore envers Dieu qu'auparavant. C'est ainsi qu'elle s'exprimait en pleurant devant ces étrangers étonnés, et en présence d'autres personnes de la ville de Cortone qui, ayant su l'événement, étaient venues l'en féliciter.

Mais la sainte qui avait d'elle-même des sentiments encore plus bas qu'elle ne le disait, était seule de son avis. Aussi le Sauveur lui donna un jour ce magnifique éloge : *O modèle d'humilité ! votre humilité diffère de celle des autres personnes attachées à cette vertu, en ce qu'elle ne paraît pas au dehors aussi grande qu'elle est réellement dans votre cœur.* Une autre fois, Marguerite s'humiliant beaucoup devant son divin Maître, il daigna lui répondre : *Ma fille, vous dites qu'entre toutes les créatures que j'ai tirées de l'abîme de ce siècle, votre âme est la plus méprisable de toutes; or, je l'ai fait, afin que les petits devinssent grands; que les pécheurs recouvrassent la justice et qu'enfin les personnes les plus viles et les plus détestables fussent riches et estimables par ma miséricorde.*

Marguerite délivra une autre jeune énergumène du Bourg-Saint-Sépulcre, avec la même

gloire, mais avec une peine différente. Cette petite fille était, en sa présence, tenue par six hommes vigoureux, et détournait opiniâtrément ses yeux de dessus la sainte; dans ce moment, Dieu révéla à sa servante qu'il voulait absolument que la jeune fille fût et tout à la fois parût délivrée par le moyen de ses prières. Marguerite, ne pouvant rien opposer à une volonté si précise, voulut cependant que son exécution fût conforme à son penchant prononcé pour l'humilité. Elle eut l'idée de faire mettre l'obsédée sur le marche-pied de l'autel et de se retirer elle-même dans sa cellule pour prier, croyant que le secret de sa prière en cacherait l'efficacité. Mais les démons qui en éprouvaient la vertu, déclarèrent avec fureur qu'ils étaient chassés de ce corps par les prières de Marguerite. O grande sainte ! chassez-les aussi de nos cœurs où ils ne règnent que trop. *Seigneur, sauvez vos serviteurs qui espèrent en vous.*

Réflexion. — Nous sommes sujets à bien des misères, à bien des faiblesses, et cependant nous cherchons sans cesse à nous élever. — Notre tiédeur, nos découragements et tout le reste viennent de notre peu d'humilité.

CHAPITRE II

La pénitence de Marguerite.

Marguerite maltraitait son corps en raison de la crainte inexprimable qu'elle avait de la rechute. On sait que la pénitence la plus austère prend sa source dans l'humilité qui nous inspire d'autant plus de sévérité contre nous-mêmes que nous nous méprisons davantage. Marguerite affligeait sa chair avec plus d'empressement que n'en met l'avare à amasser de l'or. C'est en ces termes qu'en parle le Père Giunta. Ainsi, dès l'arrivée de notre pénitente à Cortone, elle se retrancha l'usage de toute viande et du vin. Au bout de quelque temps, elle voulut s'abstenir de l'usage des œufs, du laitage et du poisson, et prenait, pour toute nourriture, un morceau de pain dur mendié, quelques amandes et quelques fruits communs ; elle n'usait jamais de figues fraîches ou sèches, attendu qu'elle se reprochait d'en avoir mangé immodérément pendant sa vie mondaine. Une dame, amie de Marguerite, jugeant ce régime indiscret, l'obligea un jour à manger avec elle du chou cuit ; Marguerite en prit fort peu. Son divin Maître lui en fit de sévères reproches dans l'oraison la nuit suivante,

en ajoutant qu'elle devait suivre ponctuellement la loi générale qui astreint à une plus rigide mortification ceux qui ont goûté davantage les délices criminelles, suivant cet oracle divin : *Tourmentez-la à proportion de ses plaisirs coupables*. En conséquence, Marguerite s'abstint toujours des herbes cuites, bien que le Sauveur ne les lui eût pas formellement interdites.

Le reproche qu'elle avait reçu l'engagea à sévir encore plus cruellement contre son corps; elle le frappait à coups de discipline armée de pointes ; elle portait des cilices rudes et piquants ; son sommeil était très-court, encore le prenait-elle sur la terre ou sur des planches couvertes d'une simple natte, se servant pour oreiller d'une pierre brute, ou d'un fagot de sarment. Le digne enfant de saint François, son confesseur, étant très-porté à la pénitence, lui accordait facilement la permission de prendre la discipline jusqu'à ce que la force de se frapper lui manquât; de porter le cilice jusqu'à ce qu'elle en perdît connaissance, et de pousser ses jeûnes jusqu'à ce qu'elle fût prête à expirer. Le Sauveur blâma ce zèle excessif; il déclara à la pénitente, réduite aux abois, que ses excès ne lui plaisaient point, que son confesseur méritait d'être puni pour avoir secondé ses désirs immodérés, et qu'elle devait à l'avenir réparer les forces de son

estomac par un peu de vin mêlé d'eau, et quelques herbages cuits sans assaisonnement. Cet avis rendit le Père Giunta plus réservé. Il retira les permissions qu'il avait accordées, et se conforma par la suite à la prudence indiquée par le doux Cœur de Jésus. Il eut cependant beaucoup de peine à contenir, dans de justes bornes, la ferveur de la sainte pénitente. Dans ses plus dangereuses maladies, elle le priait de lui laisser continuer son abstinence dans toute sa rigueur, par la raison, disait-elle, qu'il ne devait jamais y avoir ni paix, ni trêve entre elle et son corps, puisqu'il avait été pendant tant d'années en guerre ouverte contre son Dieu ; et que d'ailleurs ses infirmités actuelles n'exigeaient ni une meilleure nourriture, ni des adoucissements dans sa manière de vivre.

Un jour, tandis que le prudent confesseur n'avait égard ni aux prières, ni aux supplications de la sainte pénitente, elle crut faire beaucoup en convenant que pour lui obéir, elle prendrait, le jour de Pâques prochain, quelques gouttes d'huile dans les herbes cuites composant son repas ; mais elle se repentit bientôt de cette concession comme d'une délicatesse recherchée ; elle s'indigna contre son corps, elle lui reprocha sa trahison, et le représenta comme indigne d'être cru, comme hypocrite et feignant d'être

malade pour être ménagé et flatté. Ces plaintes étaient accompagnées de larmes et de soupirs qui affaiblissaient encore plus que la maladie même, quoiqu'elle fût très-grave. Souvent, afin de ne pas faire empirer le mal, le confesseur et les médecins lui laissaient le champ libre pour pratiquer ses austérités accoutumées. Une si mauvaise nourriture lui occasionnait une prostration de forces extraordinaire et lui causait une douleur que sa faim plus pressante rendait plus vive ; néanmoins, comme elle avait appris de la bouche de son divin Maître qu'*une âme ne peut lui être étroitement unie, tant qu'elle n'a pas entièrement vaincu la sensualité*, elle craignait que l'appétit naturel, quand elle avait besoin de nourriture, ne fût précisément le vice de la gourmandise dont elle avait horreur. Ainsi, il lui semblait qu'elle avalait le péché quand elle prenait sa grossière et pauvre nourriture. A chaque morceau, son cœur enflammé faisait des actes d'amour qui, souvent, lui faisaient perdre de vue le besoin de se nourrir et l'absorbaient tout entière en Dieu ; de peur d'être distraite, elle n'admettait personne dans sa celulle à l'heure de son repas. Un genre de vie si dur finit par lui faire perdre le goût, et lui enleva les forces au point qu'elle ne pouvait, sans miracle, ni faire un pas, ni se tenir sur pied. Alors le

Seigneur lui ordonna de prendre une nourriture plus solide. Elle obéit sur-le-champ, parce qu'elle ne craignait plus d'y trouver la moindre satisfaction, puisque son goût affadi ne distinguait plus ces nouveaux aliments des herbages insipides dont elle usait auparavant.

Mais si elle affaiblit son corps par la pénitence extérieure, elle s'humilia encore davantage par sa mortification intérieure qui était continuelle. A chaque révolte de ses passions, elle les combattait par des actes contraires avec une telle violence, que son corps se couvrait d'une sueur abondante. Elle éloignait toute pensée dangereuse, en s'efforçant de tenir son âme unie à Dieu. Les prières vocales qu'elle récitait dévotement chaque jour étaient si longues que le Père Giunta était étonné qu'elle eût la respiration et le temps nécessaire pour s'en acquitter. Car tous les jours elle récitait l'office canonial, et ajoutait, à chaque heure canoniale, quarante *Pater, Ave* et *Gloria Patri.* Elle parcourait tous les mystères de la Passion du Sauveur, en commençant par le lavement des pieds, et récitait dix *Pater* en l'honneur de chaque mystère. Elle en récitait autant pour chaque membre de Jésus souffrant, et c'était avec une compassion si tendre et des soupirs si enflammés, qu'elle en tombait comme en défaillance. Quand elle sut faire

la méditation, elle la commençait à minuit et la continuait jusqu'à l'heure de None. Alors elle prenait la nourriture dont nous avons parlé. Mais avant qu'elle fut élevée à la contemplation, une bonne partie de ses exercices spirituels consistait à réciter des *Pater* en si grand nombre qu'elle en disait plus de mille.

Elle en récitait trois cents en l'honneur de la Sainte Trinité, cent pour la Mère de Dieu, cent pour chaque membre de sa sainte famille, quatre cents pour l'expiation de sa vie passée, cent pour l'Ordre de saint François, cent pour la ville de Cortone, cent pour ses ennemis, et plusieurs autres centaines pour le Souverain-Pontife, pour tous les ordres de l'Église, pour les pécheurs, pour les hérétiques, les schismatiques, les mahométans et les juifs. Pendant toute sa vie, Marguerite continua à prier ardemment, au moins une fois chaque jour, pour toutes ces personnes, mais avec des sentiments bien différents suivant leurs diverses classes; car elle assurait qu'en priant pour ces espèces de personnes, elle sentait son cœur fortifié par la grâce et inondé de douceurs célestes, mais qu'il n'en était pas ainsi quand elle priait pour les juifs.

Dans toutes ces longues prières, elle articulait moins de paroles qu'elle ne versait de larmes ·

ses habits et la terre en étaient trempés ; son corps en était si affaibli qu'il lui semblait souvent manquer de force pour aller à l'église ou retourner dans sa cellule. Le Sauveur lui avait accordé ce don des larmes dès le commencement de sa conversion, quand il lui inspira une si vive contrition ; et comme la douleur de ses fautes était continuelle et toujours plus profonde, cette fervente pénitente ne cessait pas de pleurer amèrement. Il est vrai qu'elle se faisait violence pour retenir ses larmes devant le monde, mais sa componction l'emportait le plus souvent, et ceux qui en étaient témoins en devenaient encore plus disposés au repentir de leurs péchés qu'à la compassion pour Marguerite. Ainsi ses pleurs mêmes contribuaient à vérifier de plus en plus ses titres de miroir des pécheurs et de pêcheuse d'âmes.

Réflexion. — Se plaindre de tout, c'est aujourd'hui la mode. On ne veut rien souffrir. Mais en fuyant la souffrance on se rend plus malheureux encore, on perd l'occasion de faire son purgatoire et on se prive de degrés de gloire pour une éternité.

CHAPITRE III

De la charité de Marguerite envers le prochain.

L'un des plus beaux caractères des Saints, c'est d'être aussi compatissants pour les autres

qu'ils sont rigoureux pour eux-mêmes. Or, comme Marguerite était extraordinairement dure pour elle-même, elle fut aussi d'une charité sans bornes pour le prochain. Le Seigneur lui avait souvent répété son grand commandement : *Vous devez vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. C'est à cet amour mutuel qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples.* Marguerite, instruite par cet oracle divin, comprit qu'elle serait d'autant plus agréable à Dieu qu'elle le pratiquerait plus parfaitement ; aussi imita-t-elle en ce point essentiel, sainte Magdeleine, sa chère protectrice. Son cœur naturellement bon s'attendrissait toujours sur les maux d'autrui, même pendant sa vie mondaine ; on pouvait dès lors lui appliquer ce bel éloge de Job : *La compassion* aux misères de mes semblables, *s'est augmentée en moi avec les années, et je l'ai ressentie dès que j'ai vu le jour :* mais la grâce développa et perfectionna prodigieusement ce don de la nature.

Lorsque Marguerite se mit à mendier, elle eut toujours soin de distribuer aux autres pauvres la plus grande et la meilleure partie des aumônes qu'elle recevait. Les pauvres, enhardis par sa charité, l'environnaient comme leur mère, et l'obsédaient sans retenue, et en grand nombre, jusque dans sa cellule. Leurs demandes opiniâ-

tres, souvent insolentes ne causaient jamais à la sainte d'autre peine que celle de n'avoir pas à leur donner, car à force de les assister, elle ne s'était rien réservé. Sa charité lui fit distribuer en peu de jours le pauvre mobilier dont les deux comtesses avaient garni sa première cellule. Il ne restait pas un pot pour faire chauffer de l'eau, pas une planche pour se reposer, et souvent elle manquait du morceau de pain nécessaire à sa nourriture. Elle craignait extraordinairement le froid, au point que, dans l'été même, elle avait besoin de feu : cependant au milieu des rigueurs de l'hiver, elle demeurait souvent sans bois pour avoir donné aux pauvres jusqu'aux derniers tisons du feu. Il lui arriva une fois de dégarnir le toit de sa cellule pour fournir à un malheureux, transi de froid, le moyen de se réchauffer.

Les voisins de Marguerite s'aperçurent de l'extrême dénuement auquel la réduisait sa charité sans bornes envers les pauvres ; par compassion pour elle, ils essayèrent de les éloigner de sa porte, mais ce fut sans succès. Les malheureux rencontraient la pénitente dans les rues ou ils la trouvaient dans l'église ; elle leur donnait tout ce qu'elle avait sur elle. Aussi, bien souvent elle rentrait chez elle sans manches à sa tunique, sans voile, sans cordon, sans chapelet, sans signet dans son bréviaire. Plusieurs des

Religieux-Mineurs jugèrent cette charité excessive, et sur leurs avis, son confesseur l'en reprit un jour, mais elle se justifia, en lui montrant le crucifix, par l'exemple du Sauveur qui poussa la libéralité jusqu'à *n'avoir pas où reposer sa tête,* et à répandre tout son sang pour nous. Ce Dieu victime prit lui-même le soin de justifier encore mieux sa fidèle servante par un commandement exprès. Dans cet hiver très-rigoureux, Marguerite se trouvait très-malade et n'avait pour se garantir du froid qu'une simple tunique qu'elle avait reçue en aumône depuis peu de temps. Le Sauveur lui fit connaître que *dans un hameau peu éloigné, il se trouvait un habitant chargé de petits enfants, tremblants de froid et mourants de faim, sans aucun espoir de secours.* A l'instant, Marguerite oublie toutes ses souffrances, uniquement occupée de soulager ces innocents, elle demanda au Sauveur ce qu'elle pourrait faire pour les secourir. Il lui répondit *de leur envoyer sa tunique.* Marguerite obéit sur-le-champ, elle se revêtit de la mauvaise couverture de sa compagne, et ressentit d'autant plus de joie qu'elle demeurait plus dépouillée par charité.

Les personnes qui visitaient la sainte pendant ses fréquentes maladies s'étaient convaincues par l'expérience, qu'il n'y avait pas de moyen

plus efficace de faire diversion à ses vives douleurs, que de l'entretenir des peines du prochain ; parce que son naturel compatissant estimait toujours les maux d'autrui au-dessus des siens, et qu'elle s'oubliait elle-même pour chercher à soulager les autres. Son confesseur en ayant fait l'épreuve un jour, Marguerite l'interrompit tout-à-coup par cette répartie étonnante : *O mon père, quel bonheur pour moi, si je pouvais rassasier et vêtir tant de pauvres ! Que ne puis-je prendre sur moi toutes leurs afflictions et leurs malheurs pour les en décharger ! De grâce, apprenez-moi le moyen d'accomplir ce désir qui me cause tant de douleur.*

La sainte se chargeait, en effet, d'une grande partie de leurs peines. Car, indépendamment de tout ce que nous avons rapporté à ce sujet, elle retint deux autres pratiques toutes à l'avantage des malheureux. A certaines fêtes, mais spécialement à celle de saint Jean-Baptiste, son protecteur chéri, elle réunissait dans la maison que lui avait donnée Mme Diobella, tous les plus nécessiteux de la ville et du pays, leur faisait faire un bon repas, qu'elle leur servait à l'aide des aumônes qu'elle recueillait pendant toute l'année pour cette fin. Elle changea ensuite cette même maison en un asile pour les malades les plus abandonnés, et les y servait elle-même jour

et nuit avec plus d'affection qu'une mère, et plus de ponctualité qu'une servante, nettoyant et pansant de ses propres mains les plaies les plus repoussantes des blessés et des lépreux. Un exemple si touchant fit la plus heureuse impression sur l'esprit des habitants de Cortone. Encouragés par la charité de Marguerite, ils étendirent ce local en y joignant du terrain, et y firent construire un hôpital vaste et commode sous le titre de *La Miséricorde.*

Mais si le zèle de Marguerite fut si ardent pour le soulagement corporel du prochain, combien le fut-il davantage pour le salut des âmes ? on a déjà vu comment elle y contribuait puissamment par le moyen de l'oraison et par ses discours. Cependant les travaux de Marguerite ne satisfaisaient pas encore le désir véhément et la soif ardente du Sauveur pour le salut des âmes : il s'en plaignit plusieurs fois en ces termes à sa servante, afin de stimuler son zèle pour la conversion des pécheurs : *Les hommes ne cessent point de me crucifier de nouveau à toute heure, mais vous ne pensez pas, à toute heure, à diminuer le nombre de mes ennemis ; et pour goûter les douceurs de votre retraite, vous m'abandonnez à la fureur des des coups qu'ils me portent par leurs péchés. L'enfer m'enlève à chaque instant un si*

grand nombre d'âmes ; et plutôt que de vous priver des délices de la contemplation, vous laissez s'éloigner de moi tant d'âmes qui me sont si chères ! Allez donc, au contraire, auprès de ces brebis égarées ; hâtez-vous de leur montrer par votre exemple, qu'en père tendre et miséricordieux, je tends les bras à mes enfants les plus coupables et les plus opiniâtres dans leurs erreurs.

Le jour de la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul, le Seigneur obligea la sainte pénitente à faire appeler un prêtre pour l'avertir que sa conduite était tout opposée à ses devoirs. L'ecclésiastique vint, et comme il ne montrait aucun repentir, Marguerite le reprit avec toute la force que lui suggérait son zèle, oubliant pour un moment sa douceur ordinaire. Elle en eut des scrupules ; dans un vif sentiment de confusion, elle en demanda pardon au Seigneur qui lui apparut et l'assura qu'*elle n'avait point failli dans cette correction, mais qu'elle était tombée dans une autre faute dont il voulait la reprendre sévèrement.* Or, cette faute consistait en ce que Marguerite, après avoir résolu, comme elle devait, de garder le secret sur cet objet, le découvrit à ses compagnes. A ce reproche, elle ne se découragea pas comme font les esprits étroits et pusillanimes, mais elle s'hu-

milia, se repentit et obtint son pardon, comme autrefois David qui disait : *J'ai confessé mon injustice devant vous, Seigneur, et vous m'avez remis mon péché.* Marguerite profita si bien de cet avis céleste, que dans la suite, elle se garda surtout de parler des fautes d'autrui, même d'y faire attention et d'y ajouter foi. Aussi, lorsqu'on l'interrogeait là-dessus, ou qu'on lui en parlait, elle répondait toujours : que *quand il s'agit des défauts du prochain, la simplicité chrétienne ne les aperçoit pas, l'humilité ne les croit pas, et la charité ne les découvre pas.*

Cette illustre pénitente faisait plus encore : lorsque le Sauveur se plaignait à elle des péchés des hommes, ne pouvant pas les nier, elle s'efforçait au moins de les atténuer, de représenter à la divine Majesté la violence des tentations du démon, et enfin d'en appeler à la miséricorde infinie du Rédempteur. Ainsi, Marguerite le conjurait un jour de ne pas laisser périr tant d'âmes rachetées sur sa croix ; le Seigneur lui ayant répondu avec indignation, que *le mépris obstiné de ses inspirations, et l'abus opiniâtre de ses grâces, l'excitaient à une vengeance éclatante et générale ; ce Dieu irrité se montrant prêt à lancer sa foudre contre les pécheurs ;* la sainte intervint de tout son pou-

voir, et à la fin, elle cria trois fois *miséricorde,* avec tant de succès, qu'en sa faveur, la foudre fut suspendue, et le Seigneur daigna assurer à sa servante, que quelque coupable que fût un pécheur, si elle le ramenait à ses pieds, ses crimes seraient oubliés. Le prophète Ézéchiel avait prédit lui-même cette divine clémence quand il avait dit : *Si l'impie fait pénitence de ses péchés, j'oublierai toutes ses iniquités.*

Réflexion. — Aimons notre prochain et Dieu nous aimera, oublions ses torts et Dieu oubliera les nôtres. Dieu supporte nos défauts; pourquoi ne supporterions-nous pas ceux des autres. Pourrions-nous être méchants quand nous avons un Père si doux ?

Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui. (St Jean.)

CHAPITRE IV

Amour de Marguerite pour Jésus-Christ.

Ici, je l'avoue, la tâche est au-dessus de ma portée. Comme l'amour de Marguerite pour notre Sauveur Jésus-Christ fut incomparable, il est impossible de l'exprimer. Les titres généraux du Sauveur à l'amour des hommes auraient suffi pour enflammer le cœur de cette pénitente, tant elle en était pénétrée ; mais qui pourrait dire à quel degré s'éleva l'amour de Jésus dans cette âme privilégiée pour un Rédempteur si

miséricordieux, si compatissant et si généreux pour elle ! Une seule de ses apparitions si douces, si ravissantes, eut été assez pour enivrer son cœur d'amour pour lui ; quelle dût être son ardeur, lorsque le divin Maître daignait la favoriser de sa présence si souvent et avec une bonté si ineffable, que Marguerite le voyait et l'entendait beaucoup plus fréquemment et beaucoup plus longtemps que son confesseur lui-même ? Chacun pourra en juger par ce qui suit.

Comme saint Bernard, notre fervente pénitente n'avait pas d'expression qu'elle prononçât plus souvent que le saint nom de Jésus. C'est par là qu'elle commençait, continuait et terminait tous ses discours. Il lui était impossible de le prononcer, sans qu'elle ne répandît des larmes et sans que sa figure ne s'enflammât. Il suffisait de lui prononcer ce divin nom dévotement, pour lui rendre toute sa vigueur quelque abattue qu'elle se trouvât par la maladie. Si on voulait la voir sur-le-champ ravie dans la plus douce extase, on n'avait qu'à lier conversation avec elle sur la vie de Jésus, et bientôt après cette âme, hors des sens et toute absorbée dans la contemplation de son Sauveur, s'écriait dans des transports d'amour divin : *ô mon doux Jésus, dont la puissance m'a rappelée à la grâce, dont le sang m'a rachetée, dont l'amour*

m'a unie à vous par le lien d'une charité inséparable !

Son attention était sans cesse fixée sur la vie de Jésus. Elle commençait ses méditations, en adorant la très-sainte Trinité ; elle invoquait ensuite la sainte Vierge et ses saints protecteurs; et considérait toujours les mystères de la vie du Sauveur, depuis sa naissance jusqu'à son ascension dans le ciel. Méthode que le Seigneur daigna louer lui-même, comme la plus agréable à ses yeux et la plus utile pour nous. Cela n'empêchait pas que durant les jours où l'Église célèbre spécialement quelque mystère du Fils de Dieu, la sainte ne s'en occupât plus particulièrement. Ainsi un jour de Noël, elle se représenta si vivement la naissance de Jésus, qu'il lui semblait voir ce divin enfant ; et néanmoins, à cette vue si attendrissante par elle-même, Marguerite était plus insensible et désolée qu'à l'ordinaire ; son étonnement égalait sa douleur à cette occasion, lorsque le Sauveur lui en découvrit la raison en disant, *qu'elle devait avoir une particulière ressemblance avec lui*, c'est-à-dire que, comme en ce jour il avait commencé à souffrir extérieurement, il convenait aussi qu'à son exemple, elle gémît et elle souffrît. Enseignement divin qui montre parfaitement combien se trompent ceux qui ne vou-

draient solenniser les mystères d'un Dieu souffrant que par la joie et les douceurs du Thabor !

Un Samedi-Saint, Marguerite se trouvant *toute perdue dans* la contemplation de la mort et de la sépulture de Jésus, ce divin Sauveur l'enflamma des mêmes sentiments dont Magdeleine fut animée lorsqu'elle fut temoin de ces douloureux mystères. En conséquence, pénétrée de la plus vive douleur, comme la sainte amante du Sauveur, tantôt elle déclamait contre les bourreaux qui avaient crucifié le Fils de Dieu ; tantôt elle se plaignait à lui-même de ce qu'il avait voulu souffrir des supplices si cruels ; tantôt, haletante de douleur et de compassion, pleurant à chaudes larmes dans les rues, elle demandait à tout le monde des nouvelles de son Dieu crucifié. Comme on savait très-bien de quel sentiment procédait cette question, on en était touché et attendri. La sainte était encore dans cet état le jour de Pàques, et sa douleur n'était pas encore soulagée, lorsque le Père Giunta, prêchant dans l'église, fut interrompu par Marguerite qui lui demanda à haute voix, s'il pourrait lui dire ce qu'était devenu son doux Sauveur. Cette brusque interpellation surprit à la fois les assistants et le prédicateur. Mais celui-ci s'apercevant très-bien que cette âme choisie avait été poussée à cette démarche par l'esprit de Dieu, il

lui répondit, par un mouvement prophétique du même esprit, que son Sauveur ressuscité viendrait sous peu se manifester lui-même à elle. Cette promesse rendit le calme à Marguerite pendant le reste du sermon. Mais à la fin, elle redevint agitée, et recommença ses plaintes. Cet état dura tout le jour et la nuit suivante. Le lendemain à l'aube du jour, le Sauveur se montra à sa servante dans sa gloire; et à la suite d'un long colloque, il l'avertit avec douceur que toutes ses recherches pour le trouver les jours précédents étaient bien inférieures à toutes celles que fit autrefois Magdeleine.

L'occupation continuelle de notre illustre pénitente consistait à devenir une image vivante de la vie du Sauveur. Elle avait remarqué que le Dieu-Homme avait pris pour partage en naissant une pauvreté extrême, les plus vives douleurs et les humiliations les plus profondes. D'après cet exemple, Marguerite fit le même choix. Comme elle pouvait pratiquer la pauvreté à son gré, elle voulut en sentir les privations les plus dures, au point que son ange gardien lui reprocha d'en avoir poussé la pratique jusqu'à l'indiscrétion. Elle avait si bien dégarni sa cellule qu'elle avait fini par n'avoir ni escabeau pour placer ses pieds, ni lit pour se reposer, ni couverture pour se garantir du froid: elle avait

ut donné aux pauvres, moins pour les soulager que pour satisfaire son ardeur à imiter la pauvreté de JÉSUS.

Quelques personnes pieuses voyant qu'elle ne pensait nullement à ses besoins, s'occupaient d'y pourvoir. Leurs secours abondants contrariaient son goût prononcé pour la pauvreté. Mais la sainte ne recevait pas ces dons charitables, ou bien elle les distribuait sur-le-champ à des pauvres qui n'en avaient pas autant besoin qu'elle. Elle fit tant qu'elle engagea le Père Giunta à révoquer l'ordre qu'il avait donné à une femme pieuse de lui fournir chaque jour sa nourriture. Cette généreuse pénitente voulut absolument s'en rapporter pour ses besoins à la douce Providence, comme les pauvres les plus abandonnés.

Quant aux souffrances et aux mépris, Marguerite les recherchait comme des reliques consacrées par leur contact avec le Sauveur. Plus le Seigneur lui en accordait, plus elle lui en demandait. On a déjà vu en plusieurs occasions son empressement à se soumettre aux épreuves les plus pénibles. Nous aurons lieu de revenir sur ce sujet dans lequel notre sainte, depuis sa conversion, montra toujours d'une manière éclatante que le véritable amour de Dieu est toujours prêt à mettre la main à l'œuvre, suivant la

maxime du grand pontife saint Grégoire : *Les œuvres sont la preuve de l'amour.*

Marguerite n'aimait les saints mêmes du ciel, qu'en tant qu'ils avaient aimé Jésus, et plus ils l'avaient aimé, plus elle les chérissait. De là, son tendre amour pour Marie ; de là, sa dévotion spéciale pour toute la Sainte-Famille, pour sainte Magdeleine, pour les apôtres saint Pierre, saint Paul, saint Jean et les autres saints, comme nous le dirons en son lieu. Elle pouvait bien dire ce que saint Bernard disait du saint nom de Jésus : *C'est l'huile mystérieuse sans laquelle toute nourriture est aussi sèche que la pierre pour mon âme ; tout lui est insipide sans ce sel divin ; si vous m'écrivez, si vous m'exhortez, si vous me parlez, je n'y trouve point de goût si le nom de* Jésus *n'y est mêlé ; pour moi, ce nom auguste est un miel dans la bouche, une harmonie ravissante à mes oreilles, une source de joie dans mon cœur.* Que dirai-je encore ? Cette âme héroïque trouvait la vie agréable ou pénible suivant ses divers rapports avec l'amour de Jésus. Elle désirait la mort pour pouvoir aimer plus ardemment le souverain bien dans le ciel. Elle était charmée de vivre pour se mieux disposer à l'aimer éternellement avec plus de perfection dans la gloire. En désirant mourir ou en voulant vivre, elle ne

tendait qu'à se transformer toujours davantage en Jésus, unique objet de son amour, seul but de ses soupirs, unique centre de son bonheur, auquel elle était si étroitement unie, qu'elle pouvait s'écrier avec saint Paul : *Que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature quelconque, ne pourraient jamais la séparer de la charité de Dieu en Notre-Seigneur* Jésus-Christ. On va en juger par le trait suivant.

Le Sauveur fit un jour cette question à Marguerite : *Si dans les ténèbres de la nuit j'étais dans une forêt remplie de bêtes féroces et au milieu d'assassins, et que je vous appelasse vers moi, viendriez-vous m'y trouver au milieu de ces horreurs?* Elle répondit : *Ah! Seigneur, non-seulement j'y irais; mais, de plus, je m'y rendrais avec l'empressement d'un enfant plein d'amour qui, pour courir trop vite vers sa mère qui l'appelle, tombe et se blesse ; et si en tombant je pleurais, ce serait de ne pas arriver assez tôt vers vous.* Que ce cœur enflammé se peint au naturel dans cette ingénieuse réponse!

Réflexion. — Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à la mort et à la mort sur la croix ! — Et nous quelle est

l'étendue et la profondeur de notre amour pour Jésus-Christ? sommes-nous disposés à tout, ou au moins à tel petit sacrifice ?

CHAPITRE V

Dévotion de Marguerite pour la passion de Jésus-Christ.

Autant cette âme fervente aimait Jésus, autant elle ressentait les douleurs de ce Dieu souffrant. Les lumières de son esprit la portaient à cette compassion, comme elles enflammaient son cœur de la divine charité. Dès le commencement de sa conversion, le crucifix fut son seul livre; l'esprit de Dieu le lui suggéra, et le Sauveur lui-même le lui recommanda ensuite plusieurs fois, comme le moyen de s'instruire en même temps de l'excès de son amour pour elle et de l'excès de son ingratitude pour lui.

Dès les premiers regards qu'elle fixa sur cette image de notre rédemption, elle en reçut des impressions si vives que, suivant le témoignage du Père Giunta, son âme fut à l'instant même enflammée d'amour pour Dieu et de haine pour elle-même. Ce cœur admirable aurait voulu se consumer d'amour divin et se réduire en cendres pour venger la divine Majesté. Dans cette vue, Marguerite ne se contentait pas des larmes

qu'elle versait sans cesse et amèrement, ni de la vive douleur qui déchirait sans relâche son âme. Elle voulait rendre sang pour sang à son Sauveur ; elle voulait avoir autant de plaies qu'elle lui en avait fait elle-même par ses péchés. Aussi, la seule vue du crucifix la portait, dès le commencement, à sévir cruellement contre elle-même. Elle déchirait ses vêtements, elle s'arrachait les cheveux, elle se meurtrissait à coups de poing et à coups de pierre ; elle se châtiait avec des cordes ou des morceaux de fer qui se trouvaient sous sa main. Les vendredis surtout, elle ne perdait pas de vue les plaies de Jésus, et en même temps elle redoublait ses rigueurs contre elle-même. Ce devrait être, à son avis, la pratique de chàque chrétien à pareil jour.

Cependant, malgré tant de macérations si effrayantes pour la nature, Marguerite ne croyait pas en faire assez pour correspondre comme elle l'aurait voulu aux douleurs de Jésus. Elle le conjurait de lui envoyer des souffrances égales à celles qu'il endura sur la croix. Le Sauveur l'exauçait d'autant mieux qu'il voulait en faire une parfaite imitatrice de sa douloureuse passion. En voici une preuve mémorable. Le divin Maître ordonna un jour à sa fidèle servante de passer tout le lendemain dans l'église des Frères-Mineurs. Son confesseur y consentit, et Marguerite

s'appliquait entièrement à méditer sur les souffrances du Fils de Dieu et à y compatir. Sa douleur fut si vive qu'elle approcha de celle de Marie au pied de la croix. Elle en eut le cœur si déchiré qu'elle ne put retenir ni ses soupirs, ni ses sanglots, ni ses cris. Sans force, pâle, elle tombait en défaillance. Quelques pieuses dames accoururent pour la soutenir, et pendant qu'elle était entre leurs bras, sa pâleur augmenta; elle baissa la tête et sembla rendre le dernier soupir. Les assistants la tinrent pour morte, et quelques-uns en répandirent la fâcheuse nouvelle dans la ville. Un grand nombre d'habitants se rendirent dans l'église pour s'en assurer; tous pensèrent que la sainte était réellement morte, et déjà ils pleuraient amèrement d'avoir perdu une protectrice si puissante auprès de Dieu. Mais, à l'heure de vêpres, on la vit faire quelques mouvements, et, peu de temps après, on s'aperçut qu'elle avait les yeux fixés vers le Ciel, et on l'entendit rendre grâces à Jésus de lui avoir fait endurer un si grand martyre dans son âme aussi bien que dans son corps. Au reste, la joie qu'elle en ressentait en ce moment, fut bientôt suivie d'un vrai supplice pour son humilité; car elle n'eut pas plutôt repris l'usage de ses sens, qu'à la vue de la foule qui l'environnait elle faillit mourir de confusion.

L'épreuve que Marguerite venait de subir ne fit qu'augmenter son désir de participer encore davantage aux souffrances du Fils de Dieu. Si elle fut en proie à tant de maladies douloureuses, à tant de combats de la part des démons, à tant de persécutions, tant d'insultes, tant d'ignominies et de trahisons de la part des hommes, Dieu le permit uniquement pour apaiser la soif ardente qu'elle avait d'endurer elle-même, autant que possible, les douleurs intérieures et extérieures du Sauveur, ainsi que ses humiliations. Il a daigné lui-même l'attester plusieurs fois, et la sainte lui en a adressé chaque fois ses vives actions de grâces.

Un samedi du mois d'août, une lumière supérieure lui découvrit plus clairement les avantages inestimables dont le Ciel favorise ceux qui se tiennent toujours en esprit au pied de la croix de Jésus-Christ ; et dans un pieux transport, Marguerite demanda à sa chère protectrice, sainte Magdeleine, pourquoi elle avait cédé à la fureur des bourreaux du Calvaire, et pourquoi elle avait souffert qu'ils l'éloignassent un peu de la croix. Marguerite ajoutait qu'en dépit de tous les monstres de l'enfer, elle aurait préféré mourir plutôt que de se séparer du précieux instrument de notre salut.

Par suite de ce sentiment, si elle voyait

quelque malade souffrir plus vivement qu'elle, ou si elle apercevait quelqu'un de plus affligé, elle en concevait une sainte jalousie ; elle souffrait de voir que ces personnes tenaient de plus près à la croix de Jésus ; elle en faisait ses douces plaintes à son Sauveur sans pouvoir s'en consoler, et lui demandait en grâce de souffrir elle seule tous les maux d'autrui, afin que si elle l'avait beaucoup plus crucifié que les autres par ses péchés, elle pût maintenant, par sa pénitence, s'approcher plus près de la croix que tous les autres pécheurs. *Seigneur,* lui dit-elle un jour, *je suis prête, si vous l'agréez, à vous promettre avec serment, que je ne goûterai de ma vie aucune consolation spirituelle, et même par votre grâce je désire avoir toujours mon cœur triste et affligé comme le vôtre.* S'adressant ensuite à la sainte Vierge, elle ajouta : *Mère de mon Dieu, il est vrai que je ne suis pas digne de lever mes yeux vers votre Fils crucifié pour moi, mais il a tellement ravi mon cœur qu'il m'est impossible de m'arrêter jusqu'à ce que je lui sois parfaitement unie. Obtenez-moi, je vous en conjure, la grâce de partager ses immenses douleurs et d'y compatir toujours avec vous.*

Le Fils et la Mère ne tardèrent pas à l'exaucer, car Marguerite, méditant plus profondément que

de coutume les mystères de la Passion, elle persévéra dans ce saint exercice depuis minuit jusqu'à l'heure de prime ; et pendant tout ce temps, son cœur éprouva la tristesse, et son corps endura les souffrances de Jésus et celles de Marie affligée, au point qu'elle en versa des larmes de sang, comme cela lui était arrivé plusieurs fois, au rapport de témoins oculaires. Le Sauveur voulut augmenter cette dévotion de Marguerite pour les mystères douloureux du Calvaire ; il lui apparut tout couvert de plaies, en l'assurant que, pendant qu'elle se tenait auprès de sa croix, la grâce pleuvait sur elle en aussi grande abondance que son sang divin avait coulé lorsqu'il y fut attaché ; il ajouta que ces grâces s'accroîtraient dans la mesure qu'elle appliquerait son esprit et son cœur à le contempler dans ce cruel supplice, et que la considération de sa Passion et de ses plaies était à la fois, pour l'âme fidèle, le chemin le plus court de la perfection, et le bouclier le plus solide contre le péché. Le Sauveur finit en invitant sa servante à ne pas perdre de vue ses divines plaies, et à s'arrêter particulièrement dans celle de son côté.

Pour encourager davantage cette âme choisie à une pratique si salutaire, le Seigneur lui apparut un autre jour en forme de crucifié et il l'invita à toucher ses plaies. L'humilité de Marguerite

s'y refusa en alléguant qu'elle était indigne de voir et même de toucher les clous qui attachaient l'adorable victime à la croix. Le Sauveur fit à la sainte une invitation plus pressante et conforme à son amour ineffable pour ses élus. Il détacha ses mains de la croix et élargit la plaie de son côté de manière à découvrir à sa servante la blessure de son divin cœur, en lui disant que *c'était là qu'il la portait toujours gravée, et qu'elle pouvait y entrer librement comme dans son asile immuable.* C'était précisément l'objet des plus ardents désirs du cœur de Marguerite ; la joie céleste qu'elle ressentit à une si douce invitation inonda son cœur ; elle fut transportée hors d'elle-même, perdit l'usage de ses sens et parut mourir d'extase et d'amour de Dieu. Nous savons que dans ce moment le divin Époux lui donna deux instructions mémorables : l'une, que ses plaies étaient la source de tous les biens pour les chrétiens, et qu'elle devait y recourir pour ses besoins et pour ceux d'autrui ; et la seconde, que la charité de Marie, sa divine Mère, avait été si étendue et si parfaite, que, pour se conformer à son Fils adorable, et pour sauver le monde, elle aurait voulu être crucifiée avec lui.

Ces divins enseignements augmentaient le zèle de Marguerite pour le salut des âmes, en même

temps qu'ils l'enflammaient de dévotion pour JÉSUS souffrant; elle ne cessait de l'adorer sur la croix, et son amour s'augmenta au point qu'elle vécut dès lors toujours attachée à la croix avec lui; et qu'elle ne soupirait qu'après le bonheur d'y être crucifiée avec lui. Le Sauveur lui ayant fait un jour cette question : *Ma fille, m'aimez-vous véritablement?* Elle lui répondit: *Ah! Seigneur, je ne vous aime pas autant que je le voudrais, et que vous le voudriez. Que ne puis-je vous aimer jusqu'à mourir de pure compassion pour vos peines? — Mais je pourrais vous adoucir cette mort, en sorte que vous mourriez de joie et non de douleur. — Ah! Seigneur, de grâce, qu'il n'en soit pas ainsi. Je ne désire point une mort si douce. Je soupire après une mort qui soit amère et désolée comme la vôtre. — Vous seriez donc contente si je vous faisais mourir comme mon apôtreAndré? — Mon Dieu, vous êtes le souverain Maître; que je meure donc de la manière qui vous plaira davantage et quand vous le voudrez; mais que ma mort n'ait d'autre cause que ma compassion pour vous expirant sur la croix pour mon amour.* Le Seigneur lui dit alors: *Voudriez-vous éprouver la douleur que je ressentis dans mon agonie sanglante à Gethsemani?* Mais cette âme

héroïque, qui voulait endurer toutes les souffrances du Sauveur sans exception, ne répondit rien à la proposition d'une seule de ces douleurs. Ici le divin Maître l'assura que cette agonie avait été si douloureuse que l'esprit humain ne saurait la comprendre, et qu'à plus forte raison aucune créature ne pourrait y compatir dignement.

Le jour de saint Marc, la sainte, après la communion, vit venir à elle une croix ; vite elle étendit les mains et les pieds pour s'y placer, et s'y mit dans la position d'une personne crucifiée ; mais s'apercevant qu'elle n'y était point réellement attachée, elle dit d'un ton douloureux au Sauveur qui lui apparut cloué à la croix : *O mon divin Maître, pourquoi ne suis-je pas clouée comme vous à ma croix?* Il lui répondit : *Vos clous seront les peines continuelles que vous aurez à souffrir, et que vous accepterez désormais avec plus de joie, imitant généreusement mon apôtre qui s'écriait dans le transport de sa consolation : je me glorifierai dans mes infirmités.* Marguerite y fut encore plus encouragée le jour de la fête de sainte Madeleine, dans lequel le Sauveur lui apparut dans toute la gloire de sa résurrection, tel qu'il s'était manifesté à Madeleine, avec ses cinq plaies ouvertes et empourprées de sang vif. Ce spectacle ravissant fut accompagné d'une précieuse

instruction du divin Maître qui dit à sa servante, *que si elle l'aimait tant, comme elle l'assurait, elle devait constamment accepter toutes les croix et toutes les souffrances.*

Les saints anges firent à Marguerite un reproche qui contribua beaucoup à la toucher et à l'attendrir bien vivement sur le mystère de Jésus crucifié. Deux d'entre eux, un jour, après la fête du Prince des Apôtres, lui apparurent tout joyeux d'avoir purifié l'air d'une foule de démons, et pendant qu'ils lui faisaient le récit du combat opiniâtre qu'ils avaient soutenu contre ces esprits de ténèbres, la sainte vit un cercle lumineux dans lequel elle distingua un autre ange en forme de crucifié. Ce mystère fut d'abord pour son esprit une lettre fermée ; elle en demanda l'explication à ses célestes interlocuteurs. L'un d'eux lui répondit : *Si vous aviez un fils ainsi blessé de toutes parts, ne seriez-vous pas occupée jour et nuit à soigner ses plaies pour lui en adoucir les souffrances ? et cependant vous n'en faites pas autant à votre divin Maître tout couvert de plaies pour votre salut.*

Ce reproche fit à Marguerite une blessure profonde et lui servit de règle de conduite tant qu'elle vécut. Puissions-nous en faire la nôtre, nous qui sommes plus coupables encore que cette

pénitente! *Grande sainte! procurez-nous une étincelle de ce grand amour qui vous consumait pour* JÉSUS *crucifié. Je désire être avec vous au pied de la croix, m'associer à vos larmes et à votre douleur; faites par vos puissantes prières que je pleure toujours sincèrement avec vous; obtenez-moi la grâce de compatir comme vous toute ma vie aux douleurs de* JÉSUS *sur la croix.*

RÉFLEXION. — Dans les souffrances et les amertumes de la vie, jetons les yeux sur la Croix. Notre douleur est-elle comme celle de JÉSUS? — Patience. — Résignation. — Saint abandon.

CHAPITRE VI

Dévotion de Marguerite envers Jésus dans le saint Sacrement de l'Autel.

Marguerite trouvait dans la sainte Eucharistie le plus puissant motif de son amour et de sa reconnaissance pour JÉSUS. C'est dans ce sacrement qu'elle puisait toute sa consolation dans ses peines, et qu'elle trouvait des douceurs incomparables. Rien ne pouvait la consoler en considérant, d'une part, les obligations infinies qu'elle avait envers Dieu, et, de l'autre, son impuissance absolue d'y correspondre digne-

ment. Or, la foi lui ayant appris qu'elle trouvait dans l'auguste sacrement de l'autel de quoi s'acquitter envers Dieu pleinement et au delà, puisque, selon l'Apôtre, nous avons en Jésus-Christ la plénitude des richesses de la grâce, il serait impossible d'exprimer l'ardeur de l'amour de Marguerite pour Jésus-Christ, qui l'avait enrichie du trésor infini du saint Sacrifice.

Un jour qu'elle était tout occupée des titres sans nombre par lesquels nous sommes tenus d'honorer la souveraineté de Dieu, son cœur s'épuisait en désirs de rendre à sa divine Majesté tous les hommages qui étaient en son pouvoir. Elle aurait voulu lui offrir tous les cœurs pour correspondre à cet amour immense de Dieu envers ses créatures. Elle aurait désiré pouvoir lui sacrifier la vie de tout ce qui respire, en expiation de ses fautes. Tout à coup, une voix intérieure lui suggéra qu'une seule Messe rendait à Dieu plus de gloire que tout cela ; que par le moyen de la divine victime sacrifiée pour elle, elle procurait à Dieu un honneur infini et digne de lui ; qu'elle lui rendait par là une action de grâces sans mesure et telle qu'il la méritait ; et que par cet holocauste inestimable elle lui offrait une satisfaction infinie et bien plus étendue que celle que sa justice outragée pourrait exiger

de nous. Marguerite, reconnaissant au flambeau de la foi que tout cela était certain et indubitable, en ressentit, d'un côté, une consolation indicible, et, de l'autre, elle mit tous ses soins à en profiter, assistant chaque jour, pour toutes ces fins, aux Messes qu'on célébrait dans l'église des Pères-Mineurs, et ayant l'intention d'assister aussi chaque jour aux autres Messes célébrées ailleurs et spécialement dans les sanctuaires de la Terre-Sainte. Marguerite avait toujours ardemment soupiré après cette terre privilégiée. Combien elle eût été heureuse de coller ses lèvres sur ces endroits bénis où Jésus avait passé les jours de sa vie mortelle, qu'il avait humectés de ses sueurs et sanctifiés par l'effusion de son sang! Mais ensuite Marguerite instruite par la foi, qu'elle trouvait dans les églises catholiques le même Jésus-Christ, non plus fugitif et passager comme dans la Palestine, mais stable et permanent, qui pourrait dire combien cette âme fervente en était attendrie? Qui pourrait en exprimer sa sainte joie? Jamais dévot pèlerin ne ressentit autant de joie et ne fut pénétré d'autant de dévotion à la vue de ces sanctuaires vénérables de l'Orient, que notre sainte ne l'était auprès de l'auguste sacrement de l'autel; elle y demeurait humble et immobile le plus qu'elle pouvait; elle y restait encore de cœur pour bénir, aimer et remercier

son doux Sauveur. Il lui semblait toujours entendre ce Dieu de bonté lui dire : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes fatigués, et je vous soulagerai.* Elle recourait à lui dans ses peines ; elle se consolait à ses pieds de ses amertumes ; elle le consultait dans ses doutes ; elle implorait son secours dans l'affliction, et, pour mieux l'obtenir, elle avait l'intention de lui rendre les honneurs, les hommages et les adorations qu'il reçoit des anges qui l'entourent sans cesse ; elle lui protestait qu'elle s'unissait à eux pour l'honorer, et qu'elle les priait de la remplacer dans ce devoir devant les saints tabernacles, quand elle ne pouvait pas s'y trouver.

Mais son plus grand bonheur était de recevoir elle-même ce divin hôte dans son cœur. Elle s'y préparait par ces vertus héroïques avec lesquelles Madeleine le recevait dans sa maison ; comme la pénitente de l'Évangile, Marguerite retirait de la sainte communion les fruits les plus précieux. C'est là que le Sauveur l'enrichissait de ses dons les plus excellents, qu'il lui parlait plus familièrement, qu'il lui témoignait plus d'amour, qu'il la ravissait dans les plus douces extases, qu'il lui communiquait les profonds secrets de la divinité, et que, suivant la parole même de Jésus, il lui faisait comprendre ce que les hommes n'ont jamais entendu ni connu.

Marguerite se trouvant malade dans l'octave d'une fête de la sainte Vierge, les Pères-Mineurs lui apportèrent la sainte communion. Quand on le lui annonça, elle en eut une joie si vive que, malgré les plus cuisantes douleurs, elle prit un air souriant, et le Seigneur mit le comble à son contentement par ces douces paroles : *Vous êtes une plante privilégiée de mon jardin, c'est-à-dire dans l'Ordre du bienheureux François ; mon Père vous fait un don nouveau en vertu duquel vous pousserez de nouvelles branches qui s'étendront partout, et d'où les eaux de la miséricorde se répandront suffisamment pour arroser les plantes desséchées du monde.*

Mais l'humilité excessive de la servante de Dieu souffrait prodigieusement au milieu d'une joie si pure. Le Sauveur lui avait enseigné lui-même plusieurs fois qu'il exigeait la plus grande pureté de cœur de la part de ceux qui le recevaient dans ce sacrement ; or, Marguerite s'en éloignait souvent en vue de son indignité et de ses fautes. Elle était dans l'usage de se confesser tous les jours, et cependant il lui semblait sans cesse qu'elle n'avait pas la pureté nécessaire, et elle n'osait pas communier. Ce fut le seul sujet sur lequel il était bien difficile de convaincre la sainte pénitente, et malgré les instances du Père Giunta, elle lui résistait souvent

sur ce seul point. Bien plus, elle manifestait ses craintes sur ce sujet à Jésus lui-même, lorsqu'il lui apparaissait visiblement et qu'il l'encourageait à se nourrir de son sacrement en l'appelant sa fille bien-aimée. Mais le Seigneur, désirant et voulant s'unir plus intimement cette âme choisie, il l'obligea plusieurs fois, par un ordre exprès, à s'approcher de la table sainte, et enfin à communier tous les jours. L'humble pénitente céda à une volonté si auguste, et, malgré l'opposition de son humilité toujours craintive, elle eut le bonheur de recevoir chaque jour son Dieu et son Sauveur.

Il est vrai qu'elle se préparait de longue main à une action si importante. Elle commençait à minuit sa préparation dans sa cellule et elle la continuait dans l'église jusqu'à près de midi. Mais elle y mettait encore plus de ferveur que de temps. Elle avait coutume de dire que les voies où passait le corps de Jésus devaient être toutes enduites de l'or le plus pur, afin qu'il fût autant honoré par nous qu'il avait été méprisé et maltraité par l'impiété des juifs, attendu surtout que ce divin Sauveur avait eu principalement en vue cette juste compensation lorsqu'il institua ce grand sacrement. Cependant, malgré de si sublimes dispositions, Marguerite était quelquefois saisie d'une si grande crainte, qu'elle tremblait de tous

ses membres, au point que ses compagnes accouraient pour la soutenir. Ce qui est surprenant, c'est qu'elle en était elle-même étonnée et se plaignait de sa pusillanimité. Mais le Sauveur lui dit que *tous les anges tremblaient par respect en sa présence, et qu'il convenait qu'elle tremblât aussi elle-même.* Elle y joignait, de son propre mouvement, d'autres marques de respect : elle ôtait le voile de sa tête, elle prenait la corde au cou et versait beaucoup de larmes. Mais ne voulant pas être aperçue, elle communiait dans un endroit isolé et après la messe conventuelle.

Un jour de l'Annonciation, elle avait un si ardent désir de communier que, toute hors d'elle-même, et sans s'apercevoir de la foule des assistants, elle demanda à grands cris la communion à son confesseur, avant l'heure ordinaire, grâce qui lui fut accordée. Mais comment n'aurait-elle pas eu ce désir véhément, alors qu'elle apprenait si souvent de la bouche de JÉSUS lui-même les effets merveilleux de cette nourriture divine, et les fruits excellents qu'elle produit dans ceux qui la reçoivent dignement.

Il arrivait souvent que le Sauveur se plaignait à Marguerite des irrévérences continuelles que les chrétiens ingrats commettaient envers lui dans ce sacrement de son amour. Ces plaintes

enflammaient le zèle de la servante de Dieu contre les coupables et réveillaient ses craintes d'être de leur nombre. Un jour qu'elle détestait ses propres irrévérences avec une douleur extraordinaire, le divin Maître l'en reprit fortement en ces termes : *Cet excès de repentirs amers et d'alarmes m'offense véniellement. Il suffit de vous en accuser en confession, ensuite tenez-vous en paix et recevez le sacrement.* Belle instruction pour les âmes pieuses mais pusillanimes ! A force de se tourmenter de leurs fautes, elles en commettent de nouvelles et deviennent plus coupables en tombant ainsi dans la faute même qu'elles ont tant en horreur.

Pendant tout le temps que le Père Giunta fut absent de Cortone, Marguerite allait communier dans l'église Saint-Georges. Elle fut souvent sur le point de s'en abstenir à cause de l'irrévérence avec laquelle le curé lui administrait la communion. Mais le Sauveur n'y consentit point. Il assura la sainte pénitente que, pour aller dans son cœur, il consentait à se remettre entre les mains de ce ministre infidèle, et qu'il se regardait comme dédommagé des mauvais traitements qu'il en recevait par les hommages qu'elle rendait à sa divine Majesté. Il l'invitait donc à communier pour fortifier à la fois son âme et son corps.

En effet, si son corps, ruiné par tant de macérations et affaibli par tant de maladies, pouvait encore se livrer à tant de pénibles labeurs, suivant l'opinion générale de ceux qui eurent des rapports avec la sainte, ce fut plutôt en vertu du pain de vie que par l'effet du peu de nourriture qu'elle prenait. C'est ce qui parut avec évidence à la fin de sa vie, lorsqu'elle vécut presque trois semaines sans autre nourriture que la sainte communion. — De plus, ce corps mort se maintient depuis plus de cinq cents ans sans corruption, blanc et odoriférant ; ce qu'il faut attribuer à ce divin sacrement qui, suivant saint Thomas, est institué pour communiquer la vie aux corps mêmes, et dont la vertu en prolonge les jours pendant leur vie mortelle, et rendra éternelle leur vie glorieuse comme le Sauveur l'a promis en disant : *Je suis venu pour que mes disciples aient la véritable vie, et qu'ils l'aient abondamment ; le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair : quiconque mange de ce pain vivra éternellement.* Ainsi, à l'exemple de Marguerite, multiplions nos ferventes communions, retranchons-nous les plaisirs et les délices, nous aurons une santé plus vigoureuse et nous passerons des jours plus sereins et plus prospères dans cette vie d'infirmités.

Réflexion. — Jésus, Fils de Dieu, notre Rédempteur et Consolateur, habite au milieu de nous, dans nos tabernacles. Allons-nous le visiter ? lui demander ses grâces et ses consolations ? Nous plaisons-nous en sa présence ? Quelle est notre attitude? Quelles sont nos pensées ?

CHAPITRE VII

De la dévotion de Marguerite envers la sainte Vierge.

Dans toute âme chrétienne l'amour de Marie est toujours uni à l'amour de Jésus ; ces deux amours augmentent dans la même proportion. Mais comme aucun langage humain ne saurait exprimer l'étendue de l'amour de Marguerite pour Jésus, il ne pourra jamais non plus énoncer au juste son amour pour Marie. Il est très-vrai que le Sauveur lui-même enseignait à Marguerite toutes les vertus ; cependant il ne lui en inspira aucune avec plus de soin que l'amour de sa très-sainte Mère, et ce fut pour l'exciter en elle toujours davantage qu'il lui montra souvent cette Reine du ciel dans sa gloire actuelle. Un jour, après la sainte communion, le Seigneur dit à sa servante : *Ma fille, je veux que chaque jour vous rendiez un hommage spécial à ma Mère, et que vous fassiez tous vos efforts pour la faire honorer et respecter, car elle mérite qu'on lui*

rende toute espèce d'honneurs. Le divin Maître terminait ordinairement par cette recommandation les colloques journaliers dont il favorisait la sainte pénitente.

Un jour, dans l'oraison, JÉSUS se manifesta à Marguerite, et lui dit : *Ma fille, voici le don que je vous fais, je vous montre ma Mère.* A l'instant la sainte Vierge apparut à l'héroïque pénitente avec autant de majesté que de beauté. L'humble Marguerite détourna aussitôt la vue d'un objet si ravissant, déclarant combien elle était étonnée que la Mère de pureté daignât s'approcher d'une si grande pécheresse. Cet étonnement fut si agréable au Seigneur, qu'il ajouta : *Ma fille, mon Père vous aime, ma Mère vous chérit, et vous êtes digne de la regarder. Vous pouvez donc la fixer et être assurée de son affection particulière.*

Un autre jour, la sainte, ravie en extase, se trouva devant un trône éclatant soutenu par des séraphins radieux, sur lequel la Reine du Ciel était assise. Marguerite rougissait de se voir si élevée, et s'en plaignait doucement au Sauveur : il lui répondit qu'*il l'avait élevée à ce point, afin qu'elle pût considérer l'auguste Mère de Dieu avec plus de familiarité et de confiance.* Alors Marguerite se prosterna aux pieds de la sainte Vierge et lui dit que JÉSUS,

qui l'avait transportée si haut, était l'unique auteur de sa hardiesse; la Mère de Dieu lui répondit : *Je vous reçois comme ma fille, et en cette qualité je vous recommanderai toujours à Dieu.* A un accueil si gracieux, à de si brillantes promesses, si Marguerite ne mourut pas de joie, ce fut ou parce qu'elle était alors hors de ses sens, ou parce que, si son âme était unie à son corps, l'une et l'autre se trouvaient en paradis, où la mort ne peut les séparer.

Pendant cette extase, la servante de Dieu s'entretint longtemps et familièrement avec la sainte Vierge. Les paroles de la Reine des anges lui donnaient une joie inexprimable; elle regrettait de n'avoir pas joui plus tôt de ses célestes entretiens et l'attribuait à ce que jusqu'alors elle avait été pleinement absorbée dans la contemplation de Jésus. Marie lui répondit : *Ma fille, qui cherche mon Fils unique et mon Maître, me cherche moi-même, et qui le possède, me possède moi-même.* Marguerite saisit parfaitement le vrai sens de ces paroles. Ainsi, pour mieux trouver Marie, elle s'appliqua à chercher Jésus; et elle cherchait Jésus plus ardemment, pour mieux posséder Marie, dans la ferme conviction que rien n'est si agréable à Marie, que l'amour ardent de Jésus. La sainte Vierge la confirma elle-même dans cette per-

suasion. En effet, Marguerite, implorant un jour le secours de la Reine du Ciel pour la pécheresse, comme elle aimait à s'appeler, reçut de la bouche de la Mère de Dieu cette consolante et affectueuse réponse : *Je vous reçois ainsi que vos prières, avec une affection particulière, à cause de l'amour ardent que vous avez pour mon Fils.*

Mais le divin Maître ne se contenta pas de ce seul hommage à sa chère Mère : il voulut que Marguerite l'invoquât souvent en lui adressant la salutation angélique. La servante de Dieu la récitait souvent chaque jour, et de son côté la sainte Vierge lui obtenait beaucoup de grâces, parce qu'elle se plaît à payer avec usure les moindres honneurs qu'on lui rend : *Marie,* dit saint Pierre Damien, *étant la fidélité même, a coutume de récompenser par les plus grands services les plus petits honneurs qu'elle reçoit.* Marguerite se trouvait un jour très-affligée, son ange gardien la consola en commençant d'un ton très-doux l'*Ave Maria;* et la consolation en fut si abondante que la pénitente aurait voulu mourir à l'instant pour aller se reposer éternellement avec l'esprit céleste dans les bras de Marie, et continuer à jamais cette salutation respectueuse dans la compagnie des anges. Elle demanda, en conséquence, à son ange

gardien combien durerait encore son exil. Il dura encore plusieurs années; Marguerite en adoucissait l'ennui en imitant avec exactitude le respect des esprits bienheureux avec lequel ils saluaient leur Reine, et *leur zèle à la servir*. Elle s'y appliquait chaque jour, et plus spécialement encore aux solennités de Marie, qu'elle passait à méditer plus profondément ses grandeurs et à lui exprimer toute l'ardeur de son amour. Mais comme ses sentiments lui paraissaient hors de toute proportion avec les mérites de la Mère de Dieu, elle offrait à Marie l'amour qu'elle se portait à elle-même; et pour mieux suppléer à son impuissance, Marguerite offrait encore à la Reine du ciel, l'amour que lui avait porté son Fils unique, notre Sauveur et le sien. Cet exercice attirait ordinairement à la sainte pénitente, la gracieuse visite du Fils et de la Mère.

Un jour que Marguerite était alitée et dangereusement malade, elle se trouvait accablée par la vue d'une mort prochaine et la crainte du jugement de Dieu. Son confesseur l'encouragea par l'espérance d'être assistée à ce dernier moment par les saints du paradis. A ce mot de paradis, le cœur de la malade fut inondé de tant de joie, qu'elle fut sur-le-champ ravie en extase, dans laquelle elle vit Marie qui demandait instamment à son divin Fils d'enlever Marguerite

aux périls de ce monde pour l'introduire dans le repos éternel, et Jésus qui l'accordait à sa Mère. Non-seulement cette vue dissipa toutes les craintes de la servante de Dieu, mais de plus elle l'encouragea à désirer cette mort qu'elle avait tant redoutée, bien convaincue avec saint Ephrem le Syrien, que *celui pour qui Marie aura prié une fois ne sera point réprouvé.*

Réflexion. — Nos dévotions envers la sainte Vierge ne lui sont agréables qu'autant que nous éviterons le péché. — Appliquons-nous à l'imitation de sa douceur, de sa charité, de sa modestie.

CHAPITRE VIII

Dévotion de Marguerite envers les saints Anges.

Les faveurs signalées que Jésus et Marie accordaient à Marguerite, lui attirèrent celles des esprits bienheureux. Pendant qu'elle était en oraison, la nuit qui précédait la fête de sainte Claire, un des premiers séraphins lui apparut sous une forme sensible. Il était orné de six ailes éclatantes ; il eut avec elle un long entretien spirituel. La sainte en fut si transportée de joie, qu'elle ne put la contenir toute la nuit, et elle en demeura si enflammée d'amour de Dieu,

que son corps en paraissait tout lumineux et qu'elle semblait elle-même un séraphin. En conséquence, lorsqu'elle rapporta le tout à son confesseur, elle le pria de ne jamais lui rappeler cet ange en public, parce qu'à ce souvenir, elle se sentait de nouveau tout enflammée et entraînée malgré elle à ces transports extérieurs qu'elle ne voulait faire voir et entendre à personne au monde.

Le même séraphin, ou un autre semblable, se manifesta à elle en la même forme la nuit du second dimanche de l'Avent. Marguerite, le voyant la main haute comme pour la bénir, appela sur-le-champ ses compagnes afin de les faire participer à cette bénédiction angélique; elles accoururent, mais elles ne virent rien, tandis que la sainte voyait des choses si admirables qu'elle fut hors de ses sens, et son corps tomba comme mort sur les bras de ses compagnes étonnées, parmi lesquelles se trouvait en ce moment madame Isotte de Bacialla. Ce brillant séraphin laissa à Marguerite deux grands dons du Ciel : une charité plus ardente dans le cœur, et une lumière plus vive dans l'esprit pour comprendre les choses divines. Ainsi le lui déclara son ange gardien dans la suite.

Saint Michel apparut plusieurs fois à Marguerite. Un jour du mois de juin, à la fête de saint

Jean et de saint Paul, JÉSUS et Marie s'étant manifestés à elle avec un brillant cortége d'anges, elle en distingua un plus beau que les autres, et ayant demandé à JÉSUS qui il était, le Sauveur lui répondit que c'était *saint Michel, le prince de sa Cour céleste, qui était le plus soumis comme le plus enflammé d'amour pour lui.* La servante de Dieu avait une dévotion aux saints anges, à cause de l'avantage qu'ils ont d'être plus près de JÉSUS et de l'aimer avec plus d'ardeur ; elle les invoquait souvent, visitait leurs autels, multipliait ses prières à Dieu en leur honneur, ainsi que ses mortifications ; elle s'appliquait surtout à imiter leur charité et leur ferveur.

Un jour, elle considéra attentivement leur blancheur éblouissante, et, le Sauveur lui ayant apparu au même instant, elle lui demanda *si ces esprits si purs s'éloignaient des âmes impudiques?* Il lui répondit que *malgré leur horreur pour l'impureté, ils imitaient sa miséricorde; et que comme il ne privait pas les pécheurs du secours de sa grâce afin qu'ils rentrassent en eux-mêmes, ainsi les Anges ne s'éloignaient pas des pécheurs afin de les porter au repentir, quoiqu'ils répondissent souvent si mal à leurs soins.* Marguerite fut étonnée d'un amour si constant de la part de ces gardiens

célestes, et sachant très-bien qu'elle en avait bien mal profité pendant tant d'années, elle en pleura amèrement et se proposa d'être inviolablement fidèle à leurs inspirations.

Les faveurs continuelles qu'elle recevait de son ange gardien lui inspirèrent une tendre dévotion pour lui. A peine fut-elle retirée dans sa première cellule, à Cortone, qu'il commença à lui apparaître visiblement, et, dès son premier entretien dans une méditation qu'elle faisait avec peine, il l'encouragea à ce saint exercice, en l'assurant que le miséricordieux Sauveur, non-seulement l'élèverait à la contemplation la plus sublime, mais encore qu'il l'admettrait à la plus admirable familiarité avec sa très-sainte humanité. Cette promesse donna autant de joie que de force à l'heureuse pénitente. Dans un plus long colloque, le jour de Noël, l'ange lui traça en détail la divine compassion avec laquelle le Seigneur l'avait délivrée du loup infernal et ramenée à la pénitence. Il lui rappela la grâce sanctifiante que Dieu lui avait rendue après son retour et sa confession, le précieux anneau avec lequel le Sauveur l'avait prise pour son épouse dans la foi, anneau miraculeux qui égalait la puissance étonnante de la verge de Moïse, puisque comme ce grand prophète avait opéré par elle les plus grands prodiges en Égypte, ainsi la grâce qui or-

nait l'âme de Marguerite y produisait ces prodiges d'austérité, d'humilité et de charité à la confusion de l'enfer. L'ange ajouta que pour conserver cette grâce et l'augmenter, elle devait se tenir étroitement unie à Dieu et s'attacher plus fortement à la croix. Marguerite lui témoigna sa ferme disposition à lui obéir et lui demanda son secours pour correspondre dignement aux miséricordes et aux bienfaits de Dieu.

Marguerite désirait un jour pouvoir discerner les élus et les parfaits amis de Dieu : son saint ange lui apparut et elle lui demanda les caractères des amis de Dieu : il lui répondit que *ce caractère consistait à avoir le cœur détaché de tout ce qui est créé, et fixé en Dieu seul ; à s'élever vers lui par les actes fervents d'un amour continuel, et qu'on y parvenait par l'exercice constant des vertus, surtout d'une humilité sincère et d'une ardente charité pour le prochain, qui est si cher à Dieu.* Il l'invita à suivre cette voie qui la guiderait sûrement et la ferait entrer dans l'heureux nombre des élus. Dans une autre circonstance, l'ange assura Marguerite qu'elle était de ce nombre.

Elle se trouvait désolée, une autre fois, parce qu'elle n'avait pas vu le Sauveur depuis quelques jours. Le saint ange lui apparut et lui fit de hautes révélations ; mais comme leur connais-

sance ne satisfaisait pas le désir qui l'occupait sur toutes choses, elle l'interrompit en le priant instamment de voler vers le trône de Jésus, et de le supplier de lui donner au plus tôt la consolation si attendue de sa divine présence. Cet acte si imprévu d'amour de Jésus, surprit l'ange lui-même, et plein de joie, il bénit mille fois les sollicitudes qu'il avait prises pour son âme, et l'assura qu'elle reverrait bientôt Jésus sur la terre, et qu'elle le verrait éternellement dans le ciel. De plus, il lui mit devant les yeux le beau livre des élus, et lui montra son nom qui y était écrit en caractères d'or. Qui pourrait dire les sentiments de la sainte à cette vue !

L'ange gardien procura un semblable encouragement à Marguerite dans une peine semblable. Le vendredi avant la fête de saint Thomas, apôtre, elle implorait avec larmes le secours de Dieu ; l'ange lui apparut, et après l'avoir bénie avec une grande bonté, il lui fit, au nom de Jésus lui-même, des promesses tellement au-dessus de l'intelligence humaine, qu'elle ne trouva pas d'expression pour les rapporter à son confesseur. Mais de si hautes promesses lui firent craindre d'être privée de la présence sensible du Sauveur, et plutôt que d'en faire le sacrifice, elle protesta qu'elle préférait renoncer à tout le reste, quelque grand et précieux qu'il fût. Alors l'ange l'assura

que la faveur spéciale dont elle avait joui jusqu'à ce moment ne lui manquerait jamais, parce que le divin Maître, dans sa miséricorde, se plaisait beaucoup à la traiter d'une manière si paternelle et si douce. Une assurance si agréable inonda de consolation le cœur enflammé de la servante de Dieu ; mais sa joie fut troublée par sa crainte ordinaire et si vive de tomber dans quelque péché grave qui lui fît perdre cette grâce et toutes les autres. Toute tremblante elle pria instamment le saint ange de lui obtenir de Dieu une maladie si douloureuse qu'elle ôtat à son corps toute pente à l'offense de Dieu. L'ange la rassura encore en lui rappelant la certitude que le Sauveur lui avait donnée, que la grâce serait en elle non-seulement constante, mais encore toujours croissante jusqu'à sa mort ; il ajouta qu'elle devait abandonner son corps soit pour la santé, soit pour la maladie, à la conduite absolue de sa divine providence. Cela dit, l'ange disparaissait déjà lorsque la sainte le pria de demeurer encore, parce que sa présence la fortifiait contre les assauts du démon. Le bon ange demeura, et enfin lorsqu'il la quitta il la bénit, lui promettant qu'il veillerait sur elle, qu'il l'assisterait et intercéderait pour elle auprès de Dieu. Il fut exact à sa parole car le Sauveur révéla à sa servante qu'il ne se passait pas d'heure

dans laquelle cet esprit céleste ne le suppliât pour elle.

Pour la dédommager des grandes peines qu'elle avait eu à souffrir en rétablissant la paix entre les habitants de Cortone, le saint ange lui apparut et l'assura, de la part du Sauveur, qu'elle jouirait pendant quelque temps sur la terre d'un avant-goût des délices du ciel. Une promesse si flatteuse affligea Marguerite au lieu de la réjouir : il lui semblait impossible que Dieu voulût se communiquer avec tant de profusion à une âme aussi coupable qu'elle l'était à ses yeux. De là lui revinrent ses doutes désolants d'avoir été trompée par le démon transformé en ange de lumière. Mais dans cette occasion comme dans les autres, le saint ange lui ôta cette épine du cœur et lui indiqua les marques certaines auxquelles elle pourrait discerner l'esprit de Dieu de l'esprit de mensonge. *Les démons,* ajouta-t-il, *fomentent la discorde, et non la paix à laquelle vous êtes toujours portée.* Quant aux visites dont le Ciel commençait à favoriser Marguerite, l'ange lui apprit à distinguer les véritables apparitions des Saints, des tromperies du démon ; il lui dit de les recevoir avec une foi vive, une humilité sincère et avec la ferme résolution intérieure de dire à l'esprit : *Si vous n'êtes pas mon Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, ou*

son ange de lumière, je vous commande, au nom de Jésus de Nazareth, de vous éloigner promptement de moi. Ce furent toujours, en effet, les premières paroles de Marguerite dans ces occasions.

Le saint ange ne se borna pas à fortifier l'âme de la servante de Dieu dans l'affliction, il s'empressa encore de soulager son corps abattu. Il la reprit plusieurs fois de ses austérités indiscrètes. Il lui proposa, dans l'occasion, quelques fortifiants pour remédier à sa langueur. Il l'engageait dans ses défaillances à prier dans une tenue moins gênante et à se soutenir au moins contre un banc. Comme Marguerite suivait en tout ses conseils, l'ange, de son côté, veillait avec soin à sa garde et se comportait envers elle suivant la description que fait saint Augustin à ce sujet dans ses Soliloques, *marchant avec elle dans toutes ses voies, l'aidant dans son travail, la protégeant dans son repos, l'encourageant dans ses combats, et la couronnant dans ses victoires.*

Réflexion. — Nous vivons sans penser à notre ange gardien, sans entendre sa voix, sans prendre ses conseils. Voilà la raison de bien des fautes. Il nous accompagne partout, implorons son secours.

CHAPITRE IX

Dévotion de Marguerite pour les Saints.

Après les esprits angéliques, Marguerite n'honora pas moins les saints, qui, comme Jésus le lui assura plusieurs fois, intercédaient pour elle avec instance et désiraient de l'avoir bientôt en leur compagnie dans le ciel. Elle avait une plus grande dévotion pour ceux qui avaient plus spécialement honoré Jésus, et dont ce Dieu Sauveur lui-même agréait davantage le culte. Le divin Maître, en parlant de saint Joseph, dit un jour à sa servante : *Je veux que chaque jour vous fassiez quelque pratique en l'honneur de mon bien-aimé nourricier.* Non-seulement Marguerite n'eut point de peine à remplir ce commandement, mais encore elle y était portée de tout son cœur, en considérant les mérites de saint Joseph par rapport au Fils de Dieu, le soin qu'il prit de sauver le divin enfant de la fureur et des piéges d'Hérode, et ensuite son empressement à le nourrir de son travail dans un âge plus avancé. En conséquence, la pénitente vénérait profondément les pieds du saint patriarche qui avaient tant voyagé pour garantir les jours du Sauveur, ses mains qui avaient travaillé avec

tant d'ardeur pour le nourrir, son sein qui avait si souvent servi de berceau à l'enfant Jésus, et surtout son cœur magnanime qui l'avait tant aimé. Pour tant d'hommages que Marguerite lui rendait sans cesse, elle ne lui demandait autre chose que de lui obtenir d'imiter son amour pour Jésus ; et c'était, en effet, la grâce qu'il lui obtenait toujours de plus en plus amplement.

Elle avait aussi une dévotion particulière au saint Précurseur, à cause de son zèle à annoncer Jésus au peuple juif, et encore pour deux autres motifs : le premier, parce que Jésus l'avait personnellement sanctifié dans le sein de sa mère, et sanctifié à un tel degré qu'entre les enfants des hommes *aucun n'est plus grand que Jean-Baptiste*, et qu'en conséquence, il fut le premier à aimer d'un amour incomparable Jésus dans le sein virginal de Marie. Le second motif, c'est qu'il prêcha la pénitence et qu'il la pratiqua encore plus parfaitement qu'il ne la prêcha. Or, Marguerite, se voyant si particulièrement favorisée de Jésus et désirant y correspondre par un amour et par une pénitence proportionnés, choisit, pour y parvenir, saint Jean-Baptiste pour son protecteur spécial et implorait à toute heure sa médiation. Ce grand saint l'exauçait si favorablement, qu'un jour le Sauveur dit à sa ser-

vante : *Ma fille, honorez Jean-Baptiste, car il prie continuellement pour vous.* Entre autres pratiques à son intention, elle avait coutume, comme nous l'avons déjà dit, de célébrer le jour de sa naissance, en donnant à dîner à un grand nombre de pauvres, du prix de son travail, et en préparant le repas de ses propres mains. Pendant qu'elle avait son fils près d'elle, comme elle l'aimait tendrement, elle craignait de suivre trop l'inclination de la nature et de perdre Dieu de vue; pour ce motif, elle ne lui rendait que les services absolument indispensables. Pour y mieux réussir et épargner le temps de préparer la nourriture à son fils, elle la lui donna mal assaisonnée et même crue : de plus elle était convenue avec lui qu'il devait la prendre en silence, telle qu'elle lui était présentée. Mais quand il s'agissait de préparer la nourriture des pauvres pour l'amour de Jésus, ou en l'honneur de ses saints, elle ne craignait pas d'y employer les journées entières, bien convaincue de plaire en cela à Dieu, d'autant plus que la nature y répugnait davantage.

Elle honorait singulièrement, par de semblables pratiques, trois principaux apôtres, Pierre, Paul et Jean. Dans un de ses colloques avec le Sauveur, elle s'entretint de la pénitence et se plaignit amèrement de l'avoir commencée si tard.

Le Seigneur la consola en lui disant *qu'à la vérité, son retour avait été tardif quant au temps, mais qu'il avait été très-prompt quant à la ferveur de son amour*. Marguerite, transportée hors d'elle-même à cet oracle, s'écria, en s'adressant à saint Pierre : *O Pierre, apôtre chéri de Dieu, vous aviez bien raison de dire, au sujet de ces insensés qui abandonnaient Jésus : Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie. Ah ! mon Sauveur, que n'ai-je été présente alors : encouragée par cet exemple, je vous aurais adoré constamment, Seigneur, en compagnie de votre fidèle amante Madeleine.*

Marguerite s'adressait souvent à saint Paul, afin qu'il lui obtînt une conversion semblable à la sienne. C'est pourquoi elle célébrait avec une ferveur extraordinaire la fête de sa conversion ; et dans une nuit de cette fête, découvrant plus clairement l'héroïsme de sa soumission aux premières paroles que lui adressa le Sauveur, et voulant l'imiter, elle en exprima la disposition à Dieu dans les mêmes termes que saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* paroles qu'elle répétait généreusement dans toutes ses peines, en y ajoutant celles de l'obéissante et fervente Marie : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

Un jour, dans les sublimes douceurs de l'extase, elle disait : *O apôtre Paul ! combien il est vrai que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a jamais entendu, que le cœur humain n'a jamais senti ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment !* De toutes les paroles du grand apôtre, elle n'en citait aucune plus fréquemment que celles-ci : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? ni la mort, ni la vie,* etc., comme nous l'avons rapporté au chapitre IV de ce livre.

Pour montrer la ferveur de la dévotion de Marguerite pour saint Jean, il suffit de dire qu'il fut le disciple bien-aimé de JÉSUS-CHRIST, le premier fils adoptif de Marie, et que cette Reine des Saints l'avait amené du ciel plusieurs fois pour visiter la servante de Dieu. Marguerite savait déjà, et saint Jean le lui rappela dans ses visites, que comme mieux instruit des sentiments du Cœur de JÉSUS, soit qu'il écrivît, soit qu'il parlât, il inculquait aux fidèles l'amour du prochain par ces paroles : *Mes enfants, aimez-vous les uns les autres; c'est le commandement du Seigneur ; si on l'accomplit cela suffit.* La sainte pénitente pensa qu'elle ne pouvait être plus agréable à cet apôtre qu'en aimant le prochain, et elle pratiqua, en effet, cet amour fraternel à ce degré héroïque que nous avons dejà admiré en son lieu. L'apôtre de l'amour y

correspondait par la protection la plus constante, priant Dieu pour elle avec instance, comme JÉSUS le révéla à notre sainte, et comme le lui prouva la vision suivante :

Marguerite se trouvait, un jour, si épuisée et si faible, qu'elle ne put pas aller à l'église selon sa coutume pour assister à l'office divin ; elle en témoigna son regret par ces paroles étonnantes : *Ah ! que ne m'est-il donné, au prix de tous mes membres et de tous mes os brisés, de pouvoir aller vous adorer, ô mon Jésus, au saint autel où vous êtes offert pour moi !* A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle se trouva présente en esprit dans un temple auguste et majestueux, où un vénérable pontife célébrait la sainte messe, assisté par deux ministres, *dont l'un,* comme le dit l'ange gardien à Marguerite, *était son cher protecteur suppliant pour elle.*

Le Sauveur fit connaître à sa servante les prérogatives non moins éminentes de saint François d'Assise. Elle avait pour lui une dévotion proportionnée aux grands mérites du patriarche ; elle savait que ses mérites égalaient ceux des Séraphins, comme nous le rapporterons plus en détail au chapitre des visions de la sainte. Elle était la fille de saint François par le Tiers-Ordre auquel elle appartenait ; elle recevait de ses religieux les secours spirituels et temporels ; le saint

fondateur lui avait apparu plusieurs fois et lui avait obtenu les grâces les plus précieuses. Lorsque le Sauveur lui avait remis ses fautes de sa propre bouche, comme à une autre Madeleine, il lui avait révélé qu'*elle en était redevable aux prières de son charitable patriarche, à qui elle en devait une reconnaissance particulière.* Or, c'était précisément pour la lui témoigner que Marguerite s'appliquait à imiter ses vertus de la manière la plus parfaite. Comme lui, elle embrassa cette pauvreté héroïque qui, n'ayant jamais rien en propre qu'une indigence absolue, lui permettait de fournir généreusement aux besoins des autres pauvres moins nécessiteux qu'elle ne l'était elle-même. Comme lui encore, elle se tenait toujours dans les plaies de Jésus, et compatissait sans cesse à ses peines.

Elle avait aussi une grande dévotion à sainte Catherine, vierge et martyre. Cette sainte avait reçu le titre glorieux d'épouse de Jésus ; elle avait converti les philosophes par la fermeté de sa foi : pour ce motif, Marguerite lui avait voué une affection particulière, et elle célébrait la fête de son martyre avec tant de soin et de ferveur que son confesseur appelait cette solennité un jour de consolation et de grâces pour Marguerite, à cause des faveurs que la sainte martyre lui avait toujours obtenues du Ciel.

Cependant les plus tendres affections de Marguerite se portaient vers la sainte amante du Sauveur, Marie-Madeleine. Elle y était engagée par inclination et par la ressemblance qu'elle trouvait en elle avec la pécheresse de l'Évangile, par sa vie mondaine, par sa pénitence actuelle, et par ses douces communications avec Jésus : tout autant de causes qui l'enflammaient d'amour pour Madeleine et qui rendaient sa dévotion pour elle, ardente et cordiale. Une fois, le jour de la fête de sainte Madeleine, Marguerite se trouvait dangereusement malade et privée de ses forces ; le seul souvenir de ce jour de grâces s'étant présenté à son esprit, elle reprit en un instant toute sa vigueur, quitta le lit et invita les assistants à chanter avec elle les louanges de sa bienheureuse protectrice. Ensuite elle se rendit à l'église où la sainte l'accueillit en personne, lui apparaissant au milieu d'un cortège d'anges, toutes resplendissante de lumière et tenant à la main une superbe couronne. A cette vue, Marguerite exprima à la sainte toute l'ardeur de son amour, qu'un si beau spectacle augmentait encore. Mais cet amour devint plus violent encore, lorsque le Sauveur vint lui-même et dit à Marguerite, en parlant de Madeleine : *Sur les rives du Jourdain, mon Père rendit de moi ce témoignage à Jean : Voici mon Fils bien-*

aimé ; de même je vous dis : Voici ma fille bien-aimée, que j'ai revêtue de cette gloire en récompense de la vie solitaire qu'elle mena pour mon amour, et que j'ai ornée de ce diadême brillant en vue de la constance invincible avec laquelle elle a vaincu les démons pour me demeurer fidèle. La vision disparut et avec elle la vigueur miraculeuse de Marguerite, qui retomba dans sa première faiblesse ; elle n'avait pas même la force de relever la tête et encore moins de retourner à sa demeure. Mais quel accroissement prit alors sa dévotion envers sainte Madeleine. Imiter ses vertus au plus haut point de conformité, s'efforcer par un mouvement de sainte émulation de l'égaler en amour, en pénitence, en complet abandon à Dieu, l'honorer de son mieux et par tous les moyens, fut sa tâche de tous les jours. Aucun autre saint n'eut autant de part à l'affection de Marguerite ; aucun autre aussi ne lui fit plus de bien ; Jésus daigna révéler à sa servante, que *Madeleine la protégeait sans cesse auprès de son trône, avec plus de soin que la mère la plus tendre ne s'intéresse à son fils unique au berceau.*

Dans une autre occasion, le Sauveur lui dit : *Ma fille, puisque vous honorez mes saints, je ferai en sorte que chacun d'eux vous obtienne sa vertu propre et distinctive. Les*

Séraphins vous communiqueront l'ardeur de la charité; les prophètes, la connaissance des choses cachées ; les apôtres, la vivacité de la foi ; les martyrs, la constance dans les tribulations, etc. Mais la bienveillance des habitants du ciel ne se borna pas là : au jour de leurs fêtes ils obtinrent à Marguerite les plus douces apparitions et les visions les plus ravissantes, car ses extases les plus délicieuses, ses colloques les plus consolants avec le Sauveur, lui arrivèrent en ces jours heureux qui furent toujours pour elle des journées de paradis.

Réflexion. — Si nous voulons régner un jour avec les Saints, marchons sur leurs traces. — Invoquons-les souvent. — Lisons leurs vies pour nous encourager dans les combats de la vie.

CHAPITRE X

De la foi et de l'espérance de Marguerite.

Quoique la foi soit aveugle de sa nature, elle ne laisse pas de servir de guide et de donner la main à toutes les autres vertus qui ne peuvent faire un seul pas, ni se soutenir sans elle. Or, Marguerite ayant fait d'immenses progrès dans toutes les vertus, comme nous l'avons vu jusqu'à présent, nous devons en conclure sans hésiter qu'elle avait une foi vive et forte. Aussi le Sau-

veur l'appela un jour fille d'une foi parfaite et plus parfaite que celle de quelques-uns de ses disciples mêmes, lorsqu'ils étaient à sa suite pendant sa vie mortelle. Le divin Maître y prenait tant de complaisance qu'il l'excitait souvent à en faire des actes en sa présence. Elle était sur le point de communier, un samedi avant le vingt-deuxième dimanche de Pentecôte, lorsqu'elle tomba en défaillance ; le Sauveur lui apparut, la fit asseoir et lui recommanda d'appuyer sa tête ; ensuite il lui dit : *Croyez-vous que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne soient qu'un seul Dieu éternel ?* Marguerite répondit : *Pardonnez-moi, Seigneur, votre question me trouble beaucoup ; car vous savez bien, ô mon Jésus, que je le crois sans le moindre doute, ah ! pourquoi me le demandez-vous ?* Le Sauveur répliqua : *Je savais aussi que mon apôtre Pierre m'aimait plus que les autres, et cependant je le lui demandai, parce que je me plais beaucoup à converser familièrement avec mes amis.* Un autre jour, à la même question, Marguerite répondit en soupirant : *Plaise à votre divine majesté, Seigneur, que je sois aussi assurée de ne vous offenser jamais, que je le suis qu'il y a un seul Dieu en essence et en trois personnes !*

Une autre fois, après la sainte communion.

le Seigneur lui dit : *Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel ; je suis l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde : voulez-vous venir maintenant posséder mon Père céleste ?* elle répondit : *Seigneur, quand je suis avec vous, je suis aussi avec votre Père et avec le Saint-Esprit. — Mais,* ajouta le Seigneur, *le croyez-vous comme vous le dites ? — Seigneur,* répliqua-t-elle, *vous savez bien que je le crois plus que je ne le dis.* La servante de Dieu croyait en effet d'une foi vive, et dans une autre occasion où, à la suite de la sainte communion, le Sauveur lui ayant demandé si elle croyait qu'il fût vrai Dieu, égal au Père, elle répondit qu'*elle le croyait si fermement, qu'elle était fortement étonnée de ce que la certitude qu'elle en avait ne faisait pas mourir son âme de respect, lorsque Jésus avait la bonté de s'entretenir avec elle.*

Marguerite parlait un jour de la Passion du Sauveur, avec le Père Gardien et son confesseur. Dans un élan de ferveur, elle dit positivement : *Si j'avais assisté à la Passion de mon Jésus, je l'aurais supplié de me précipiter dans l'enfer, plutôt que de se livrer lui-même à tant de supplices.* Ces paroles semblèrent au Père Gardien avoir le même sens que celles de saint Pierre, quand il dissuadait le Sauveur de

mourir, et qu'il s'attira de sa part cette réponse d'indignation : *Retire-toi, Satan.* Aussi reprit-il là-dessus la servante de Dieu. Mais le Seigneur, qui connaissait mieux le fond de son cœur, la ravit en extase et lui donna cet éloge : *Si vous aviez exprimé ce vœu au pied de ma crcix, votre foi, qui est pure, vous aurait sauvée.* Marguerite avait, en effet, la foi si pure, que par un privilège particulier, elle fut toujours exempte des nuages pénibles des tentations contraires, suivant le témoignage que la Vérité éternelle lui en donna elle-même en lui disant : *Je vous ai maintenue dans une foi si forte et si constante, que vous n'avez jamais eu le moindre doute sur moi.*

Une seule chose paraissait difficile à croire à la profonde humilité de cette illustre pénitente, c'était que la divine Majesté daignât converser d'une manière si douce et si miséricordieuse avec une si vile créature et une si grande pécheresse. Mais le Sauveur leva encore cette difficulté par ces paroles : *Ma fille, les Écritures font foi que je prends mes délices avec les enfants des hommes. Je me plais donc à prendre mes délices avec vous, afin de tourmenter davantage le malin esprit que je chassai du ciel et qui fait ses efforts pour me chasser du cœur des hommes.*

De son côté, Marguerite mettait ses délices en Jésus seul; il lui semblait qu'elle ne pouvait vivre éloignée de sa présence, et elle lui dit un jour : *O mon divin Maître, s'il vous avait plu que j'eusse vécu au temps de votre vie mortelle sur la terre, assurément j'aurais toujours été à vos pieds, avec Madeleine, pour vous adorer.* Le Sauveur lui répondit : *Souvenez-vous que votre précieuse foi vous fait jouir du même bonheur avec un plus grand mérite, parce qu'il vaut mieux croire sans me voir.*

La sainte pénitente faisait souvent cette pieuse aspiration, *Seigneur, Seigneur,* pour élever son âme à Dieu. Son confesseur lui demanda si elle s'adressait sous ce nom, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, ou à Jesus-Christ seul : elle répondit qu'elle invoquait par ce mot, *le seul Dieu éternel qui est le Père, le Fils et le Saint-Esprit.* Le démon essaya de dégoûter Marguerite de cette invocation, en lui suggérant qu'elle était peu agréable à Dieu; mais le Sauveur l'assura au contraire que cette aspiration lui plaisait beaucoup. La sainte commençait toutes ses méditations par une profonde adoration de la très-sainte Trinité, dont elle avait une haute intelligence et qu'elle honorait particulièrement plusieurs fois, comme

nous l'avons vu en parlant de ses prières vocales.

Son espérance ne fut pas moins ferme que sa foi, quoique moins tranquille, parce que les démons employaient son humilité à la troubler, par l'horreur de ses fautes et la tentation de désespoir. Comme Marguerite avait une pleine connaissance de sa faiblesse et de son néant, le tentateur s'en prévalait pour lui insinuer des doutes et répandre des nuages sur les faveurs qu'elle recevait du Ciel. Mais plus l'esprit de ténèbres cherchait à la décourager, plus le Seigneur la soutenait et la fortifiait.

Le Sauveur ayant un jour averti sa servante qu'elle ne tarderait pas à subir de pénibles épreuves corporelles et spirituelles, le démon, de son côté, essaya de persuader à Marguerite qu'elle n'aurait pas la force de les supporter. Alors le Seigneur lui fit observer que *sa grâce toute-puissante, qui avait soutenu le courage des martyrs, pouvait soutenir le sien. Il est vrai,* reprit Marguerite, *mais je suis tout à fait indigne de cette grande grâce.* Jésus répondit : *C'est précisément parce que vous ne la méritez point, que vous devez l'espérer davantage de ma miséricorde, qui se plaît à se répandre sur ceux qui la méritent moins, et à rendre bon ce qu'il y a de pire.*

Un autre jour, après la sainte communion, le Sauveur déclara à Marguerite *que dans le ciel même elle serait un miroir éclatant de sa miséricorde, par les grâces extraordinaires dont il voulait l'enrichir*. L'humble pénitente était agitée d'une forte crainte de mettre obstacle, par son infidélité, à l'accomplissement de cette brillante promesse. Le Sauveur ajouta, pour l'encourager, que *son sang, répandu pour elle, avait purifié son âme de toutes ses taches, et qu'elle n'était pas la première qu'il eût rendue parfaitement pure ;* qu'à la vérité elle devait se défier d'elle-même, mais non de la miséricorde et du sang de son Dieu. Dans la suite, Marguerite profita si bien de cet avis, que, surmontant toute crainte, elle demeura vivement pénétrée de ces paroles divines : *Je puis tout en celui qui me fortifie. Notre force est dans le Seigneur*. Elle avait même coutume de dire que, depuis que nous sommes enrichis des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous devons espérer de la bonté de Dieu les miracles les plus difficiles encore plus fermement que l'innocent enfant attend de sa tendre mère le lait qui est sa nourriture naturelle : paroles que Dieu lui-même avait peut-être inspirées à sa servante, puisqu'il nous dit expressément par son prophète Isaïe : *Une femme peut-elle oublier son en-*

fant et n'avoir pas soin du fruit de ses entrailles? Mais alors même qu'elle l'oublierait, pour moi, je ne vous oublierai point. Aussi, quand Marguerite voulut déterminer les Frères-Mineurs à lui donner l'habit tant désiré du Tiers-Ordre, elle leur donna l'assurance positive qu'elle espérait fermement de ne plus abandonner Dieu, malgré tous les efforts du démon, de la chair et du monde. Par la même raison, elle se tenait plus assurée d'avoir sa nourriture quotidienne en s'en rapportant uniquement à la divine Providence qu'en s'appuyant sur la charité de ses bienfaiteurs. Enfin, cédant à la force de cette confiance, elle obtint que le Père Giunta déchargeât une pieuse dame du soin de la nourrir. Le Sauveur daigna encourager lui-même sa servante à compter sur lui pour tous ses besoins temporels. Comme elle était gravement malade alors, et de plus abandonnée de l'unique compagne qui la servait, il lui dit dans cette circonstance : *Ma fille, ne craignez point, je pourvoirai avec un soin particulier à ce qui vous est nécessaire; vous ne désirez que moi, et je vous recherche incomparablement plus que vous ne me recherchez moi-même.*

Ce fut encore en vertu de cette courageuse confiance, qui, selon les théologiens, établit la proportion dans laquelle on obtient les grâces,

qu'elle opéra la conversion miraculeuse de tant de pécheurs endurcis, qu'elle procura une heureuse issue à tant d'entreprises difficiles, et fit accorder le secours que désiraient ceux qui réclamaient ses prières, comme on l'a vu quand nous avons parlé de son zèle. Ce fut enfin par ce moyen qu'elle fut comblée pour elle-même des plus magnifiques prérogatives.

Marguerite s'entretenait un jour avec son confesseur sur ce passage de l'Écriture : *Par la foi, les saints ont vaincu les royaumes, pratiqué la justice, et obtenu l'effet des promesses.* Elle fit ces réflexions : *Pour moi, toute misérable que je suis, la considération de la gloire éternelle me fortifie au point que je me sens disposée à soutenir avec joie les plus dures épreuves et les plus cuisantes douleurs ; il me semble que l'espérance d'être un jour enivrée de cette joie pure me donne tant de courage, que je me livrerais sans peine pour brûler vive dans une fournaise ou pour être hâchée en morceaux. Seigneur, que vos tabernacles sont aimables ! mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans votre maison. O mon Dieu ! que ne puis-je être rongée et dévorée des vers jusqu'à la moelle des os ! par là je partagerais davantage vos peines, j'aurais plus de ressemblance avec vous dans vos souf-*

frances. Je quitterais plus librement les liens de ce corps pour aller jouir de votre gloire ; et si l'un de ces vers tombait à terre, je le recueillerais précieusement et je le replacerais avec joie sur le lieu de sa nourriture et de ma douleur. Tels furent les excellents fruits que notre sainte pénitente retira de sa ferme espérance, suivant la prédiction du sage : *Ceux qui espèrent dans le Seigneur feront un échange avantageux de forces ; ils auront des ailes, ils voleront comme des aigles et seront inébranlables.*

Réflexion. — Ai-je une foi inébranlable ? une ferme espérance ? Pourquoi ces défaillances, ces craintes, ces découragements ? cette lâcheté ?

CHAPITRE XI

Charité de Marguerite envers Dieu.

L'amour de Dieu est notre fin sur la terre, et il fut aussi l'unique but des soins de Marguerite et des faveurs dont le Ciel la gratifia si libéralement : elle y fit des progrès si éminents, qu'un jour le Sauveur lui dit : *Je vous assure que vous m'aimez avec plus de pureté que qui que ce soit au monde.* Dieu se plut à manifester cet

amour incomparable de Marguerite dans une vision à un excellent religieux de Saint-François, le Père Corrado, non moins vénéré pour sa sainteté que célèbre par sa science. Ce religieux, voulant s'assurer des merveilles que la renommée publiait de Marguerite, vint de fort loin à Cortone pour lui parler. Mais ses entrevues furent plutôt de sévères examens que de simples conférences ; cependant le résultat en fut très-heureux, car de censeur et de maître, il devint l'admirateur et le disciple de Marguerite ; il la jugea plus étonnante encore que sa réputation ne la représentait, et il prit ses conseils et sa direction pour sa conscience. Or, pendant que ce sage religieux priait spécialement pour Marguerite, une nuit, dans l'oraison, il sentit son âme attirée vers un spectacle très-doux, mais qu'il ne comprenait pas. Il voyait une âme qui, comme le buisson ardent montré à Moïse, jetait des flammes de tous côtés, et tandis que ce Père s'imaginait que c'était sans doute l'image de quelque Séraphin bienheureux dans le ciel, un ange lui dit clairement, que *c'était l'âme de Marguerite qui brûlait d'un si grand amour pour Dieu.*

Dès le commencement de sa conversion, Marguerite se dépouilla de toutes les affections terrestres. Nous avons vu, au premier livre, qu'à

la question que lui fit miraculeusement le crucifix, *sur ce qu'elle désirait de lui,* elle répondit qu'*elle ne voulait que lui seul.* Dans la suite, le Sauveur lui réitéra la même demande un jour de l'Épiphanie ; la réponse fut : *Je ne demande rien autre que de vous servir toujours, et de vous aimer toujours plus ardemment.*

Comme son désir était sincère, elle évitait avec un soin extrême tout ce qui pouvait y mettre le moindre obstacle. Elle avait remarqué plusieurs fois, qu'après avoir dit ou seulement écouté une parole vaine ou inutile pendant le jour, elle éprouvait la nuit suivante plus de difficulté dans ses communications avec Dieu dans l'oraison ; or, c'était dans ces communications qu'elle s'enflammait d'amour pour le souverain bien : en conséquence, elle s'appliqua le plus qu'elle put à vivre dans la retraite et le silence, en sorte qu'elle ne disait rien, même à ses confesseurs, qui ne fût saint ou nécessaire. Il arriva une fois qu'étant renfermée dans sa cellule, elle entendit quelques femmes qui tenaient des discours profanes auprès de sa porte. Elle craignit de commettre une faute en entendant ces paroles, même sans le vouloir, et de porter atteinte à son amour pour Dieu ; aussi elle pria tant le Seigneur et lui protesta si vivement qu'elle ne voulait pas l'offenser, qu'à la fin le

Sauveur captiva toute son attention par ses colloques divins.

De là, Marguerite ne voulait parler que des choses de Dieu avec qui que ce fût, et ces conversations édifiantes enflammaient son cœur et fortifiaient son corps. Le Père Giunta assure qu'il ne trouva jamais Marguerite privée de forces et abattue, sans que, dès la première parole de spiritualité qu'il lui adressait, elle ne reprît courage sur-le-champ ; aussi, dès qu'il entrait dans sa cellule, souvent elle lui disait : *Père de mon âme et mon cher frère en Jésus-Christ, entretenez-moi toujours de Dieu ; j'y trouve tant de force et de consolation, que mon cœur est à l'instant soulagé de ses peines, et que mes défaillances corporelles cessent tout à coup.* La lecture spirituelle opérait aussi sur elle cet heureux effet. Un jour qu'elle était accablée de tentations, le Père Giunta vint fort à propos la visiter de grand matin, et, pour la délasser de ses combats, il se mit à lire l'Écriture-Sainte. Dès les premières lignes de cette lecture, Marguerite fut transportée hors de ses sens et demeura en extase si longtemps, que l'heure de Tierce étant sonnée, le Père Giunta dut la laisser à la garde de sa bonne compagne Égidie, qui essaya en vain de la rappeler à elle-même et de la voix et de ses mains. Ce ne fut qu'à l'heure de Vêpres

qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le Père étant revenu, Marguerite le pria de reprendre sa lecture ; il voulait qu'elle lui fît le récit de son extase et il l'engagea à prendre quelque aliment. Mais la voyant dans un état à moitié extatique et jugeant qu'elle était incapable d'accepter aucune nourriture matérielle, il la laissa tout à son attrait, à sa contemplation, à son saint commerce avec le Ciel. Il se remit à lire, et sa pénitente retomba en extase. Dans cet état, elle paraissait tour à tour dans une joie extrême, dans l'admiration, dans le respect, dans le contentement et dans la tristesse : elle passa cet heureux jour tout entier entre ces différents sentiments ; elle apprit des habitants du ciel, comme cela lui arrivait souvent, à imiter leur parfait amour pour Dieu.

Malgré toute son application à croître dans ce saint amour, comme elle avançait dans la connaissance de l'amabilité de Dieu, il lui semblait toujours qu'elle ne l'aimait pas autant qu'elle le pouvait, parce qu'elle se voyait dans l'impossibilité de l'aimer autant qu'il mérite d'être aimé. Le Sauveur l'affermit dans cet humble sentiment, en se plaignant à elle de son faible amour pour lui ; et pour enflammer son cœur, il terminait en lui disant : *Aimez-moi, ma fille, parce que je vous aime plus que qui que ce soit au*

monde. Un jour qu'elle était pénétrée plus qu'à l'ordinaire de ce bas sentiment d'elle-même, elle se jeta aux pieds de son confesseur en s'accusant amèrement, et plus par ses larmes que par ses paroles, de ne rien faire pour son Dieu. Cependant jamais elle n'avait autant travaillé pour Dieu que dans ce moment même. Son confesseur le lui fit observer, mais elle craignit qu'il ne lui parlât plutôt par un sentiment de compassion pour sa peine, que suivant la vérité. Pour cette raison, elle s'adressa à son divin Maître pour s'en assurer. Le Dieu riche en miséricordes lui donna cette assurance en lui montrant qu'elle avait en elle toutes les marques du véritable amour divin ; il lui dit : *C'est pour mon amour que vous faites de si longs jeûnes, que vous vous traitez si rudement, que vous pratiquez une si exacte pauvreté, que vous refusez tout soulagement, que vous ne cherchez qu'à souffrir, que vous ne désirez que de me plaire ; que, dans cette vue et pour me plaire davantage, vous êtes prête à mener une vie pire que mille morts et à finir par une mort encore plus douloureuse que cette vie même.* Marguerite, ne pouvant nier ce témoignage divin, se persuada enfin qu'elle aimait Dieu.

Mais elle réfléchit que son cœur n'aimait pas encore Dieu autant qu'il le pouvait, et surtout

qu'il l'aimait beaucoup moins que Dieu ne le méritait ; elle avait honte d'elle-même, elle s'en désolait, et elle aurait succombé à cette douleur d'amour si le Sauveur ne l'avait secourue. Mais étant assurée par la foi, que le Verbe fait chair avait toujours aimé Dieu de cet amour infini qui lui est dû, et qu'il lui avait porté cet amour en notre nom et pour nous en qualité de notre caution pour toutes nos dettes, elle s'en consolait d'autant plus qu'elle y voyait le plus grand bienfait qu'elle eût reçu du Sauveur du monde, et elle en prenait occasion d'aimer de tout son cœur ce Sauveur adorable. Cependant comme elle désirait avoir pour Dieu le même amour que Jésus, elle pria ce divin Maître avec instance de l'admettre constamment dans son très-saint Cœur, afin de s'approprier ses divines affections. Elle fut aussitôt exaucée, car le Sauveur l'invita à pénétrer dans son cœur par la plaie de son divin côté.

Elle puisa dans cette source adorable des flammes si pures, qu'elle y laissa tout attachement, quelque saint et surhumain qu'il fût, et elle ne se consuma que pour son Dieu. Pendant quelques années, elle tenait un peu trop à la dévotion sensible; elle croyait, comme font pour l'ordinaire les commençants, qu'elle plaisait peu à Dieu, dans les exercices où elle était peu satisfaite elle-même; en conséquence, elle soupirait

avidement pour les consolation spirituelles, et elle était désolée quand elles lui manquaient. Le Sauveur la reprit de ce défaut en ces termes: *Ma fille, vous voudriez toujours goûter le lait et les douceurs des consolations intérieures; il n'en doit pas être ainsi : puisque vous êtes fille de mon côté, vous devez y sucer le sang, la douleur et les peines, et je vous assure que je suis mieux servi par votre constance dans les désolations, et que vous y trouvez beaucoup plus de mérites, parce qu'alors vous me servez non par votre goût, mais suivant le mien.* Marguerite profita si bien de cet avis du Fils de Dieu, qu'elle lui protesta avec serment qu'elle était prête à être toujours privée des douceurs spirituelles et à passer toute sa vie dans les afflictions et les désolations, en union à ses souffrances dans sa douloureuse passion: offrande généreuse qui fut agréée de sa divine Majesté, et qui fut fidèlement mise en pratique, comme plusieurs traits de cette histoire le prouvent.

Marguerite se trouvait un jour dans une telle aridité et une si grande désolation, qu'elle avait une grande difficulté à réciter l'oraison dominicale, et néanmoins elle s'efforçait d'en réciter plusieurs centaines suivant sa coutume. Le Sauveur lui apparut et *l'encouragea à n'en pas omettre une seule, l'assurant que si elle n'en*

retirait pas un secours sensible, il avait ses prières pour très-agréables, et que cela seul devait l'engager à s'acquitter ponctuellement de ses exercices. Marguerite répondit que *ce motif était d'autant plus déterminant pour elle, qu'il n'y avait rien de si pénible et de si rebutant qui ne lui parût léger et même doux, du moment que cela était agréable à sa divine Majesté.*

Dans toutes les tempêtes que l'enfer suscita contre notre héroïque pénitente, elle demeura ferme et impassible; mais elle s'affligeait extrêmement des suggestions de l'esprit de ténèbres pour la porter au péché. Une fois, elle éprouvait une crainte excessive à ce sujet, le Sauveur calma sa douleur en lui disant *qu'elle ne devait point s'attrister de ce combat continuel qu'il permettait et qu'il voulait pour éprouver sa constance dans un conflit si pénible; qu'en le supportant elle se purifiait des moindres taches; qu'il était alors d'autant plus près de son âme qu'elle l'en croyait plus éloigné; et qu'il lui laissait cette crainte afin que cette incertitude douloureuse la rendît plus ardente à combattre vaillamment et à recourir à lui. Qu'il en soit ainsi, Seigneur,* répondit Marguerite, *pourvu que je sois toujours unie à vous, peu m'importe que tous les démons se déchaî-*

nent contre moi. Le Sauveur voulut encore corriger sa servante d'une autre imperfection dans laquelle elle tombait souvent. C'était de penser quelle grâce elle allait recevoir, en se mettant en oraison, ou en s'approchant de la table sainte. Le Seigneur lui dit à ce sujet *de ne s'appliquer qu'à suivre avec fidélité ses inspirations, et d'abandonner entièrement à sa providence le soin de son âme et de son corps, disant avec David: Le Seigneur me conduit; rien ne me manquera, il me mettra dans un pâturage fertile.* C'est aussi ce que Marguerite pratiqua constamment. Autant elle désirait aimer Dieu avec ferveur, autant elle lui laissait le soin de la guider par la voie la plus propre à l'enflammer du plus ardent et du plus parfait amour.

Il lui semblait cependant conserver encore au fond de son cœur un reste d'amour d'elle-même qui paraissait être en opposition avec l'entier amour promis à Dieu; elle priait souvent le Sauveur de l'en purifier comme du défaut le plus difficile à éviter; et désespérant de pouvoir s'en délivrer par ses propres forces, elle protesta en toute confiance à son divin Maître, un jour de l'Annonciation, qu'elle lui remettait entièrement la garde son cœur, afin qu'il n'y entrât jamais aucune affection qui n'eût Dieu pour objet. Le

Seigneur daigna s'en charger avec bonté, mais il se montra un peu offensé de cette crainte excessive d'être souillée de quelque sentiment humain : *Ma fille,* lui dit-il, *vous me serviriez plus parfaitement si la crainte ne vous causait pas trop d'inquiétudes qui sont pour votre esprit des distractions que vous négligez de chasser.* Par là, le Seigneur lui fit comprendre ainsi qu'à nous, que si la crainte d'offenser Dieu va jusqu'à nous préoccuper et nous jeter dans le trouble, on n'est pas exempt de cette offense même que l'on redoute tant.

Un jour, Marguerite craignant que ses infidélités ne l'eussent privée des faveurs du Ciel, on l'entendit pleurer amèrement dans sa cellule et s'écrier avec ardeur : *Dieu très-haut, revenez à moi, unique objet de mon amour, revenez à moi; mon Créateur, revenez à moi; ah! mon Rédempteur, céleste Époux de mon âme, daignez, je vous en conjure, revenir à moi, car je ne puis avoir de repos sans vous.* Le Seigneur ne tarda pas à exaucer des vœux si purs et si fervents; il apparut à sa servante, et d'un air plein de bonté, entre autres oracles de miséricorde, il lui fit entendre ces douces paroles : *Ma fille, vous êtes un flambeau placé au milieu des ténèbres, et je veux que votre vie confirme supérieurement la vérité de ma foi,*

cette foi que votre bon Père François défendit avec un si grand zèle et qu'il propagea avec tant d'ardeur; mais rappelez-vous que je ne veux pas que vous examiniez vos démarches avec tant de détail et d'inquiétude. Jetez vos sollicitudes dans le sein de Dieu, et il aura soin de vous.

En effet, Marguerite dirigea si bien ses pensées vers Dieu et fixa tellement en lui toutes ses affections, qu'elle ne trouvait de paix et de contentement qu'en lui seul ; aussi, un jour, le Seigneur lui montrant un ange chargé de l'assister et de la consoler, elle en témoigna sa reconnaissance, mais elle déclara en même temps qu'elle désirait par dessus tout l'assistance et la présence du Créateur des anges lui-même. L'un de ces esprits bienheureux se présenta à elle avec douceur, dans un moment où elle soupirait après la présence de son divin Maître ; mais Marguerite, à l'exemple de Madeleine cherchant le corps du Sauveur dans le tombeau, daigna à peine faire attention à lui ; encore lui dit-elle que ce n'était que pour s'assurer s'il n'était point le Seigeur lui-même qu'elle attendait. Un jour, le Sauveur lui montra saint François glorieux et accompagné d'autres bienheureux, et pour lui inspirer le désir d'être dans leur compagnie, il lui expliqua en détail leur joie et leur bonheur ineffables ; mais elle

protesta que son souverain bien et sa gloire suprême étaient uniquement d'être avec sa divine majesté. Dans une autre occasion, le Seigneur lui fit voir la gloire de sa divine Mère ; et après la lui avoir fait bien considérer, il lui demanda avec un air d'étonnement pourquoi elle y était si indifférente, et pourquoi il ne lui venait pas à la pensée de ne plus perdre de vue un spectacle si ravissant ? Elle répondit *que pendant qu'elle avait le bonheur de le voir lui-même, elle n'avait rien à désirer, parce qu'il était tout pour elle.* Dans un moment où elle était très-affligée, le Seigneur, pour la consoler, lui offrit de lui faire voir les grâces signalées dont il voulait la favoriser sur la terre, et la gloire sublime à laquelle il l'élèverait dans le ciel : elle répondit qu'elle ne cherchait point à le savoir ; que lui seul lui suffisait, qu'il était le seul objet de ses désirs, pour lequel elle était prête à tout sacrifier. C'est à ce point que cette âme héroïque était parvenue à se détacher de tout et d'elle-même. Aussi le Seigneur lui répondit : *C'est précisément parce que vous ne cherchez que moi, que je veux vous combler de mes dons sur la terre et dans le ciel. Vous êtes véritablement ma fille chérie, qui m'obéissez parfaitement ; vous êtes ma véritable épouse, qui n'aimez que moi ; vous êtes encore ma mère, qui remplissez*

entièrement la volonté de mon Père ; en conséquence je veux remplir la vôtre, et j'userai de miséricorde pour tous ceux pour qui vous me demanderez grâce. O vous qui lisez ceci, quel bonheur si cette sainte âme intercède pour vous et pour moi ! et quel bonheur plus grand encore si elle nous obtient un amour de Dieu semblable au sien ! *Obtenez-nous, ô nouvelle Madeleine, que notre cœur soit enflammé de l'amour de Jésus !*

Réflexion. — Si notre cœur est plein de la créature, pourquoi pourrait-il aimer Dieu ? Il est déjà si petit ! est-il trop grand pour l'Infini ou Dieu n'est-il pas assez grand pour le remplir ? Donnons-le-lui tout entier.

CHAPITRE XII

Extases et visions de Marguerite.

Cette histoire est souvent occupée du récit des extases et des visions de Marguerite, mais sa vie pénitente en fut encore plus remplie. Le Sauveur se plut à faire surabonder en sa servante les tristesses du Calvaire et les joies du Thabor. Il voulut reproduire en elle les traits principaux de sa vie mortelle : sans cesse uni à son Père céleste, sans cesse en butte aux insultes des pharisiens ; toujours dans la gloire du ciel,

toujours dans la douleur, toujours Fils de Dieu, toujours Fils de l'homme. Marguerite connut ce mélange inexprimable de douceurs célestes et de peines affreuses; sa vie entière fut ainsi partagée. Les peindre toutes est une tâche impossible; bien téméraire serait un semblable dessein. Je me bornerai à rapporter les extases et les visions dont les détails peuvent être plus agréables à la sainte et plus édifiants pour ses dévots. Pour satisfaire ma propre dévotion, je commence par celles qui sont relatives à saint François d'Assise et à son Ordre si méritant et si digne de vénération.

Un jour, Marguerite vit dans une extase le glorieux trône destiné à Lucifer dans le ciel. Pendant qu'elle en admirait l'étonnante beauté, le Sauveur lui dit que *c'était la place de son serviteur François qui l'avait méritée par sa profonde humilité et par une charité si ardente, que de son temps aucun autre cœur chrétien ne l'avait égalé; que les places situées autour de ce trône étaient destinées à ses enfants humbles et pleins d'amour comme lui, et qu'il regardait leur Ordre comme le jardin de son amour, digne par conséquent de ses soins et de sa protection spéciale.* Le Seigneur chargea Marguerite d'annoncer tout cela de sa part aux Frères-Mineurs, et d'ajouter qu'ils étaient ses ardents apôtres; qu'il les chérissait

de tout son cœur ; qu'à cause de cette prédilection qu'il avait pour eux, il permettait que le monde les calomniât d'une manière si noire et les persécutât avec tant de fureur, comme il l'avait permis à l'égard de ses premiers apôtres ; que s'ils ne mouraient pas tous martyrs comme eux, ils auraient néanmoins la couronne du martyre par leur patience dans les dures épreuves qu'ils allaient bientôt subir, dans lesquelles ils acquerraient un accroissement de mérites et de gloire ; qu'enfin il récompenserait le soin qu'ils prenaient d'elle, parce qu'il la leur avait confiée pour les sanctifier et les honorer davantage jusqu'à la fin du monde.

Marguerite rapporta fidèlement toutes ces paroles aux Fréres-Mineurs. Ceux-ci en profitèrent pour correspondre pleinement aux desseins de Dieu sur eux. Ils prêchèrent constamment la divine parole ; ils supportèrent avec courage les railleries du monde ; ils eurent un soin tout particulier de l'héroïque pénitente ; plusieurs d'entre eux se conduisaient par ses avis, imitaient ses exemples, l'invoquaient dans leurs doutes et suivaient les conseils que Dieu leur donnait souvent par son organe, comme l'assure le Père Giunta dans son écrit inséré dans la collection des Bollandistes.

Dans une autre extase, le Seigneur montra à

Marguerite un trône plus éminent et plus lumineux : c'était celui de la Reine du ciel. Marguerite en était ravie et cherchait, mais inutilement, à en pénétrer la sublimité et la magnificence. Le Sauveur lui dit qu'*elle n'était pas capable de comprendre la béatitude de cette grande âme qu'il avait voulu rendre la plus conforme à sa gloire, comme il l'avait rendue la plus semblable à sa sainteté.* Ici le Seigneur fit à Marguerite une peinture ravissante des prérogatives de sa chère Mère. Il déclara qu'elle méritait des éloges encore plus grands que ceux que l'Écriture-Sainte lui donne ; que si le ciel pouvait lui rendre plus d'honneur et plus de gloire, cela lui serait dû ; qu'il était juste d'apprécier à un si haut point les mérites et la grandeur de la plus sainte des créatures. Le divin Maître recommanda à Marguerite d'apprendre, par l'exemple qu'il lui donnait, à estimer et à honorer toujours davantage une si grande protectrice, qui du haut de sa gloire avait cependant choisi son cœur pénitent pour son trône spécial et l'enrichissait en conséquence de tous les dons signalés qu'elle sollicitait sans cesse pour elle, avec le zèle de la plus tendre mère. Cette extase eut lieu dans ces heureux jours où une foule de pécheurs, convertis par les avis de Marguerite, allaient aussi, par ses conseils, se confesser au Père Giunta. Ce

bon religieux, fatigué du concours de ces pénitents, dit un jour à Marguerite qu'*il n'avait plus la volonté ni le courage de nettoyer tant d'écuries :* c'est par allusion à ces paroles que le Sauveur termina son apparition en disant à la sainte, de *déclarer de sa part au Père Giunta qu'il élevait autant de trônes à Dieu qu'il purifiait de cœurs souillés.*

Un dimanche après l'Épiphanie, s'étant entretenue longtemps dans sa cellule avec Jésus, ce divin Maître disparut tout à coup. Marguerite, quoiqu'en extase, le voulut retrouver. Elle sortit de sa cellule, pour se rendre en gémissant à l'église des Frères-Mineurs. Elle rencontra en chemin le Père Giunta. Ce bon religieux, connaissant sur l'heure de quoi il s'agissait, dit à la sainte pénitente : *Allons retrouver Jésus dans la cellule.* Marguerite obéit, et en récompense de son obéissance elle y retrouva son Sauveur encore plus gracieux qu'auparavant, qui lui dit *qu'il tenait pour très-agréable la grande soif qu'elle avait de lui; mais qu'elle se rappelât bien, qu'en qualité de fille de son cœur affligé, elle devait beaucoup plus s'abreuver de fiel que de lait; que la plus sûre voie pour le trouver était celle par laquelle il l'avait appelée à lui, celle des amertumes, des peines, comme il l'avait*

lui-même rachetée au prix d'indicibles souffrances.

Le Seigneur avait permis qu'elle fût pendant plusieurs jours dans la plus affreuse désolation, et dans une sécheresse intérieure accablante. Son confesseur, touché de la plus vive compassion, s'avisa, pour consoler un peu la profonde douleur de sa pénitente, de lui lire, le premier vendredi de Carême, quelques-unes des paroles du Sauveur par lesquelles il lui avait promis des grâces très-particulières. Un si doux souvenir produisit l'effet désiré ; il releva le courage abattu de Marguerite. Celle-ci répandit suivant sa coutume d'abondantes larmes de componction, elle communia avec une joie extraordinaire, et l'excès de cette joie céleste fut suivie d'un ravissement. Mais au milieu de cette jubilation ineffable, elle se rappela que c'était venderedi, et toute confuse de goûter de si grandes consolations à pareil jour où son divin Époux avait tant souffert, elle le pria de la priver de ces douceurs et de la rétablir dans son état douloureux.

L'objet ordinaire de ses visions, c'était Jésus. Ordinairement il lui apparaissait dans l'une des douloureuses circonstances de sa Passion. Cependant il se montrait quelquefois à elle dans l'état de sa gloire, tel qu'il est dans le ciel ; et quelque-

fois dans son enfance, tel qu'il était dans l'étable de Bethléem. Ainsi, elle vit un jour, pendant l'oraison, le divin Enfant, lui tendant les mains comme s'il eût désiré qu'elle le prît dans ses bras ; une autre fois, elle l'aperçut couché et tremblant dans la crèche ; elle vit ensuite Marie le prendre et le presser contre son sein virginal, et le Sauveur se tourner vers elle d'un air joyeux et plein de tendresse. Souvent encore elle fut admise à voir sa place dans le ciel, dans l'ordre des Séraphins, à côté de sa chère protectrice Madeleine. A chacune de ces glorieuses apparitions, son âme, ravie dans la plus douce extase, était absolument hors de ses sens. Un tison ardent lui tomba une fois sur le pied nu, brûla profondément la chair vive ; la plaie dura plusieurs jours, et la sainte n'éprouva pas la moindre douleur sur le moment.

Mais ses visions ne furent pas toujours consolantes. Elles étaient souvent suivies de pleurs abondantes. Cela arrivait lorsqu'elle voyait Jésus flagellé par les Juifs, ou, suivant l'expression de saint Paul, crucifié de nouveau par les mauvais chrétiens. Elle passait, un jour, auprès d'une église où l'on sonnait, suivant l'usage, la cloche à l'élévation. A peine l'eut-elle entendue, qu'elle tomba aussitôt en extase à la pensée de la présence réelle de Jésus-Christ dans son

Sacrement. Elle entra dans l'église au moment même où un prêtre indigne élevait la sainte hostie pour la présenter aux adorations des fidèles. Elle vit, au lieu de l'hostie, et dans les mains noires et dégoûtantes du sacrilège ministre, JÉSUS triste et affligé qui lui disait : *Que pensez-vous de moi maintenant?* Marguerite, accablée de douleur à cette vue, lui répondit : *Ah ! Seigneur, plus votre beauté est ravissante, plus je suis affligée de vous voir si indignement traité.* La sainte, dans la douceur de son zèle, ne demanda pas le châtiment du coupable ; au contraire, elle sollicita son repentir et sa conversion, en criant pour lui plusieurs fois : *Miséricorde !* Le Sauveur la lui promit à condition que le prêtre ferait une digne pénitence de son crime abominable.

O sainte pénitente, priez le Seigneur de rendre les prêtres de ce temps aussi saints que plusieurs de votre siècle étaient coupables. La vue de ces ministres selon le cœur de Dieu sera le sujet de votre plus grande joie, au milieu de votre gloire. *Que vos prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice, et vos saints s'en réjouiront.*

RÉFLEXION. — Ne désirons jamais les voies extraordinaires ; elles sont pleines de dangers. Défions-nous de notre imagination, ne nous laissons point aller à la dévotion sensible.

CHAPITRE XIII

Prophéties de Marguerite.

La connaissance de l'avenir est un don si excellent qu'on lit dans Isaïe : *Annoncez ce qui doit arriver, et nous saurons que vous êtes des dieux.* Marguerite en fut pourvue si libéralement, qu'il ne serait pas aisé de trouver quelque saint à qui Dieu en eût fait part avec plus de profusion. Elle était encore dans les engagements du péché, que cette belle lumière jetait déjà des lueurs dans son âme : plus d'une fois on l'entendit répondre aux personnes zélées qui lui reprochaient ses désordres : *Il viendra, oui, il viendra un temps où vous m'appellerez sainte, et vous verrez à mon tombeau des pèlerins avec leurs bourdons.* Lorsque Marguerite se fut convertie, cette lumière jeta un si grand éclat, qu'il suffit, pour en donner une idée claire, de dire que cette âme privilégiée s'entretenait presque toujours avec la Sagesse incarnée qui lui découvrait à la fois ce qui la regardait et les secrets des cœurs des autres.

Elle connut tous les débats du chapitre des Frères-Mineurs à Sienne à son sujet, et en fit le récit exact au Père Giunta. Elle prévit

encore la très-haute gloire dont elle devait jouir avec les Saints en paradis, et les honneurs suprêmes que les hommes lui rendraient sur la terre. Elle sut le jour, l'heure et l'instant de sa bienheureuse mort. Elle sut que son corps demeurerait exclusivement sous la garde des Religieux Mineurs, et elle le sut dans un moment et dans des circonstances où la prudence humaine devait prévoir un tout autre résultat. Un religieux, se fiant aux lumières de cette prudence toujours courte, crut et persuada à d'autres Pères que Marguerite finirait ses jours loin des Religieux Mineurs et même hors de Cortone. Le Sauveur assura le contraire à sa servante et lui dit : *qu'il l'avait donnée pendant sa vie et après sa mort aux enfants de son serviteur François, comme un gage de son amour ; qu'il la laisserait toujours à Cortone, en souvenir de l'accueil empressé que les habitants de cette ville avaient fait à sa servante dès son arrivée; qu'il aurait des bénédictions spéciales pour cette cité, dont les murs garderaient à l'avenir son corps.*

Le Seigneur daigna encore faire connaître à sa fidèle servante l'heureuse destinée de son fils. Aussi assura-t-elle clairement au Père Giunta que son fils entrerait dans l'Ordre des

Frères-Mineurs, qu'il y serait promu au sacerdoce, qu'il procurerait la gloire de Dieu par ses ferventes prédications, ferait honneur à l'Ordre, deviendrait la terreur de l'enfer et la joie du ciel où il serait admis lui-même avec un grand nombre d'âmes converties par son ministère et chargé de mérites encore plus que d'années.

Parmi les habitants de Cortone, il y en avait peu ou même aucun dont l'intérieur ne fût connu de notre sainte héroïne. Elle le leur découvrait quand elle en avait l'occasion. Ainsi elle révéla, un jour, à son insigne bienfaitrice, la comtesse Maneria, *que si elle voulait éloigner les fléaux de sa maison et s'attirer la protection de Dieu, elle devait engager le comte son fils à le mériter en purifiant son âme par une bonne confession générale.* Un habitant de Cortone, s'étant réconcilié avec son ennemi, se vit en butte aux outrages de quelques individus qui l'accusaient de lâcheté et se moquaient de lui en public. Il persévéra dans sa réconciliation et supporta volontiers ces affronts. Il en fut largement récompensé ; Marguerite connut le danger de ce généreux chrétien; elle s'empressa de le soutenir de ses conseils, le fit persévérer dans sa réconciliation jusqu'à supporter volontiers ces affronts. Marguerite lui annonça qu'il mourrait prochainement et l'en-

gagea, en conséquence, à s'y préparer en laissant entrer son fils en religion et en s'approchant des sacrements avec plus de ferveur.

Un seigneur affligé demanda à Marguerite le secours de ses prières pour être délivré de certaines peines très-douloureuses. Mais la sainte, pour le délivrer des supplices éternels dont il ne s'inquiétait guère, augmenta précisément ses inquiétudes au sujet de ses malheurs temporels, qu'il redoutait tant, en lui déclarant que *Dieu voulait le couvrir de confusion en permettant qu'on le destituât de sa place honorable, en punition de ses fautes si graves et si nombreuses.* Ensuite, voulant lui inspirer quelques sentiments de contrition, Marguerite lui fit le détail circonstancié de ses fautes.

Une dame, désireuse de réussir dans une affaire urgente, vint demander à Marguerite de l'aider de ses prières. La sainte pénitente lui répondit en soupirant : *Vous mettez vous-même, Madame, un grand obstacle à ce succès et à tout autre, en cachant soigneusement ces deux grands péchés, que vous n'avez jamais déclarés en confession.* La dame fut saisie d'effroi à cette réponse : loin de regretter que Marguerite eût découvert son malheureux secret, elle redoubla d'estime et d'attachement pour elle.

La sainte inspira les mêmes sentiments à une

femme, lorsque, dans une conversation, elle la reprit avec douceur de ses efforts à cacher la vérité par plusieurs mensonges. Bien différente fut la conduite de la compagne de Marguerite : au lieu d'estimer cette sainte pénitente qui la reprenait de son insatiable cupidité, de plusieurs vols qu'elle lui avait faits, des calomnies qu'elle répandait contre Marguerite, cette méchante femme n'en manifesta que plus de haine et de mépris contre notre sainte.

Un hommes de lettres avait tant de confiance en Marguerite, qu'il ordonna, malgré sa maladie, qu'on le transportât chez elle plutôt pour y recouvrer la paix de l'âme que la santé du corps. La sainte, pour calmer ses inquiétudes, lui en découvrit les causes secrètes : *Vous serez tranquille,* lui dit-elle, *si vous fuyez les occasions de pécher comme vouz haïssez le péché lui-même. Voulez-vous avoir le cœur plus chaste, donnez moins de liberté à vos sens. Moins vous vous exposerez au danger, plus facile sera votre triomphe. La passion s'éloignera de votre cœur selon la mesure de votre vigilance à fuir le péril. Vous êtes humilié précisément en punition d'avoir tant présumé de votre grande mémoire. Mettez en Dieu toute votre confiance; défiez-vous de vous-même, vous ferez moins de fautes, et vous éprouve-*

rez davantage les effets de la toute-puissance divine. Notre savant, stupéfait de cette révélation exacte des secrets de son cœur, trouva dans ces paroles la paix de son âme. C'était un homme de bonne volonté. Il avait la résolution bien arrêtée de suivre à la lettre les avis de la sainte. Quelque temps après, s'étant persuadé qu'il ne les exécutait pas assez ponctuellement, il vint faire une seconde visite à la pénitente. Il puisa dans ses conseils une nouvelle énergie, un nouveau courage, pour combattre les ennemis que la lumière prophétique de Marguerite lui avait fait découvrir.

Notre sainte pénitente avait rendu le savant dont nous avons parlé, plus sévère à lui-même : nous allons la voir maintenant inspirer la douceur et la condescendance à un supérieur trop impérieux et trop austère, qui avait sans doute oublié cet avis de saint Paul aux Galates : *Reprenez dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur lui-même et craignant d'être tenté.* Il agissait en juge sévère, et non en père compatissant, envers un de ses inférieurs qui était tombé dans quelque faute. Marguerite pria le Père Giunta de dire à ce supérieur que le coupable qu'il maltraitait, était comme une pierre pendante sur un grand précipice qu'il poussait lui-même par ses indiscrètes

corrections. Elle ajouta qu'il voulut bien se rappeler en commandant aux autres, qu'il tenait la place du divin Maître, de celui qui avait dit à ses apôtres : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur,* et qui avait répondu à son premier vicaire sur la terre de pardonner aux autres non-seulement sept fois, mais septante fois sept fois.

Une noble dame de Cortone, étant veuve, se conduisait suivant les règles que saint Paul a données aux personnes qui sont dans cet état. Elle avait renoncé à la vanité ; sa retenue dans la conversation était exemplaire ; elle ne paraissait plus au spectacle, elle veillait avec soin sur sa maison, et s'adonnait avec zèle aux pratiques de piété. Une vie si édifiante lui attirait le respect de tout le monde. Ce fut une tentation. Elle conçut tant de présomption de sa vertu qu'elle en vint jusqu'à s'estimer elle-même au-dessus de ses mérites. Pour guérir sa vanité et purifier son âme, la Providence se servit du ministère de Marguerite, qui jusqu'à ce moment avait seulement prié pour la persévérance de cette veuve. Dieu révéla à son humble servante plusieurs fautes anciennes que cette dame n'avait ni aperçues, ni accusées dans ses confessions. Il voulut que Marguerite lui en fît le récit exact et l'engageât à moins considérer ses vertus présentes que ses

péchés passés. Marguerite obéit. Aussitôt elle s'empresse de découvrir à cette dame l'état de sa conscience par l'organe du Père Giunta, leur directeur commun. Elle dit à ce religieux que cette personne avait été, dans sa jeunesse, passionnée pour les parures et les modes; qu'elle avait eu durant son mariage un amour désordonné pour son mari; que cette passion alla au point d'oublier Dieu et de manquer à ses exercices de piété; que ces omissions n'avaient pas cessé; qu'elle avait persévéré dans son attachement excessif à son mari, dans son application à surpasser les autres en parure et en élégance, donnant peu de temps et d'attention à la prière, et négligeait les inspirations divines qui la portaient à recevoir dignement le sacrement de pénitence. Elle lui dit encore que Dieu aurait voulu qu'elle fût plus indulgente envers ses domestiques; qu'elle avait toujours été impérieuse et sévère pour eux; qu'elle eût eu plus de charité pour les pauvres, et elle avait été toujours plus dure à leur égard, jusqu'à laisser souffrir ses propres parents; qu'elle eût pris plus à cœur le bien général de son pays au lieu de se laisser emporter par l'esprit de parti; que souvent elle avait pris part aux danses publiques dans l'intention de paraître plus gracieuse que les autres; qu'elle avait recherché bien des fois la compagnie

des personnes les mieux partagées des dons de la nature, afin de se comparer à elles et de satisfaire sa vanité en montrant qu'elle les surpassait en beauté. Mais trouvait-elle quelque rivale plus agréable, la jalousie la dévorait alors et lui faisait dire mille injures pour la déconsidérer ; toujours prête à censurer la conduite d'autrui, peu portée à l'excuser, s'estimant seule digne de louanges. Enfin elle termina cet examen de conscience en dévoilant un trait de raffinement de vanité. Cette personne, pour s'attirer l'estime publique, avait évité quelques vices assez grossiers et pratiqué ostensiblement certaines vertus. Le bon Franciscain s'acquitta de cette délicate affaire auprès de la veuve. Celle-ci, touchée de l'esprit de Dieu, reconnut la vérité des observations de son confesseur, avoua ses torts, accepta les reproches, s'humilia et fit une pénitence suffisante pour assurer son salut.

Une pauvre femme profita mieux encore des révélations prophétiques de Marguerite. Aussi parvint-elle à un haut degré de sainteté. Elle s'appelait aussi Marguerite et appartenait comme notre sainte au Tiers-Ordre de saint François. Cette bonne tierçaire pria un jour Marguerite avec beaucoup d'instances de lui découvrir et ses défauts devant Dieu, et ce qu'elle aurait à faire pour lui être agréable. L'humble pénitente,

voulant lui cacher son don du discernement des esprits, lui dit qu'elle demanderait à Dieu des lumières à ce sujet. Elle lui rapporta ensuite ce que le Seigneur lui avait appris, savoir : *qu'elle fît au Père Giunta une confession générale plus exacte et avec plus de contrition; qu'elle achevât au plus tôt la restitution à laquelle elle était tenue ; qu'ensuite elle pratiquât une pauvreté plus rigide, une retraite plus sévère et une soumission plus entière aux conseils et aux instructions des Frères-Mineurs*. La bonne femme exécuta tout cela à la lettre. Elle s'attira l'affection particulière de notre sainte, qui la regarda et la traita toujours comme sa fille bien-aimée, par une inspiration du Seigneur lui-même.

Voici un autre exemple frappant de ce discernement des consciences, que nous avons déjà admiré en notre héroïne : un jeune homme, qui fut redevable de son salut à la lumière prophétique de notre sainte, eut un juste motif de la regarder comme sa bienfaitrice et sa mère. La confiance qu'il avait dans les enfants de saint François l'avait amené du diocèse d'Arezzo à Cortone pour se confesser à l'un d'entre eux. Il s'adressa au Père Giunta et fit ensuite la communion. Le zélé confesseur se réjouissait d'un si grand acte de piété. Marguerite, au contraire,

mieux informée, en pleurait amèrement dans sa cellule. Elle savait que la dévotion apparente de ce malheureux n'était qu'un double sacrilège. Une fausse honte lui avait fait cacher en confession ses péchés les plus graves. Le Père Giunta étant allé le même jour visiter Marguerite, elle lui découvrit avec toute l'ardeur de son zèle et en pleurant à chaudes larmes, tout ce que ce malheureux lui avait caché. Le religieux envoya sur-le-champ chercher son pénitent pour faire réparer sa mauvaise confession, et se rendit au saint tribunal en Père désolé. Là, trouvant le jeune homme encore peu disposé à faire une confession exacte, il lui détailla précisément ses péchés cachés, avec toutes les circonstances intérieures et extérieures que Marguerite lui avait indiquées. Le jeune homme, stupéfait d'une révélation si claire et si détaillée, pleura sa fausse honte et commença à l'expier par un aveu sincère et complet ; il se montra ensuite d'autant plus pénétré de respect pour Marguerite qu'il lui avait de plus grandes obligations.

Plusieurs autres personnes de pays lointains retirèrent de grands avantages des lumières prophétiques de la sainte pénitente. Éclairée d'en haut sur leurs fautes et sur les châtiments qui allaient peser sur eux, elle employait son

crédit auprès de Dieu pour détourner ces fléaux, en détruisant leur cause par la conversion qu'elle obtenait aux coupables. Sans aucun doute, un grand nombre de ses phrases entrecoupées, qu'elle accompagnait de profonds et douloureux soupirs, prouvaient qu'elle était généralement instruite de beaucoup de crimes que les hommes commettaient alors plus que jamais, qu'elle n'ignorait pas les guerres sanglantes ainsi que les pestes cruelles qui devaient désoler peu de temps après le monde chrétien. Toutefois nous manquons ici de détails précis, parce qu'elle les tint cachés même à son confesseur ; elle ne lui découvrait que les révélations où elle pouvait craindre l'illusion, et celles qui exigeaient le concours de ce religieux pour l'heureuse issue de ce dont il s'agissait. Elle fut même plus discrète et plus réservée dans ses dernières communications ; elle apportait plus de soin et d'attention à cacher ses dons merveilleux à son confesseur. Il attesta qu'il usait de beaucoup d'artifices pour donner le change à son humilité et découvrir ces faveurs du Ciel. Encore était-il obligé quelquefois de lui donner des ordres absolus pour en arracher certains aveux. C'est par ces moyens qu'il put connaître ce que nous avons rapporté jusqu'ici, et ce qui nous reste encore à ajouter pour terminer cette histoire.

Dans le courant d'octobre, à la fête des saints Chrysante et Daria, le Seigneur commanda à Marguerite, si affligée et si éprouvée fût-elle par les peines et les douleurs, de s'employer de toutes ses forces à la conversion des pécheurs, parce que dans ce jour-là même il lui accorderait un don particulier qui lui ferait pénétrer les secrets présents et prévoir les choses futures. Le Seigneur ajouta qu'il l'ornerait d'un don si précieux en récompense de l'extrême pureté que son âme avait recouvrée à l'aide de sa sévère et fervente pénitence : tant il est vrai que la plus grande pécheresse peut encore reconquérir sa parfaite innocence ! O puissance admirable de la pénitence, qui peut rendre une âme si grande aux yeux de Dieu, quand sa pénitence surpasse encore ses fautes ! Nous pouvons bien nous écrier ici avec saint Paul : *La grâce a surabondé où avait abondé le péché.*

Réflexion : Nous pouvons nous faire tous à nous-mêmes cette prophétie : à la mort nous recevrons ce que nous aurons mérité.

FIN DU SECOND LIVRE

LIVRE TROISIÈME

MORT ET MIRACLES DE MARGUERITE

CHAPITRE PREMIER

Dernière maladie de Marguerite.

Marguerite avait dans ses extases et ses ravissements joui si souvent des avant-goûts du bonheur céleste, qu'elle soupirait toujours de plus en plus après le séjour de la gloire éternelle; la vie lui était à charge, en voyant toujours plus clairement qu'il lui était impossible ici-bas d'être, comme elle le désirait, toute transformée en Dieu. Son cœur la portait sans cesse à s'unir à son Bien-Aimé: ne plus m'en séparer, ne plus être sujette à l'offenser! se disait-elle avec délices. Cet heureux état était ce qu'elle ambitionnait davantage dans les prérogatives des saints. L'incertitude du salut sur la terre lui rendait la vie insupportable; elle

frémissait d'horreur à la seule pensée d'être encore exposée à offenser son divin Maître; aussi, dès le commencement de sa conversion, ne pouvait-elle souffrir l'idée d'une longue vie, tandis qu'elle était au comble de la joie lorsqu'on lui prédisait une mort prématurée. Ces sentiments devenaient chaque jour plus vifs à mesure que sa sainte âme était plus déchirée par le martyre réel que lui causait la crainte continuelle de tomber dans le péché. C'est pourquoi elle ne demandait rien avec autant d'ardeur à Jésus-Christ que de la préserver du malheur de l'offenser et la tirer au plus tôt de cette vie mortelle. A ces demandes aussi pressantes que réitérées, Marguerite reçut diverses réponses. Tantôt le Seigneur l'avertissait qu'elle avait besoin d'une plus longue vie pour se purifier de ses fautes, en souffrant des peines continuelles et orner son âme de toutes les vertus; tantôt il l'encourageait à conformer sa volonté à la volonté divine, et à vivre autant qu'il plairait à Dieu. Une fois, le Seigneur lui fit cette question: *Que deviendront sans vous ces âmes à qui vous êtes utile?* Marguerite répondit à l'instant: *C'est vous, ô divin Pasteur, qui en prendrez soin.* Enfin, un an avant sa mort, le premier dimanche après l'Épiphanie, elle reçut du Sauveur lui-même l'assurance tant

désirée de sa mort prochaine et de son triomphe dans le ciel. Ce fut en ces termes : *Vous saurez, ma fille, que la Vierge Marie ma Mère, mon précurseur Jean, votre père François, votre chère protectrice Madeleine et toute la cour céleste me prient continuellement de hâter votre entrée dans le paradis, et je suis résolu de les exaucer.* Marguerite, ainsi prévenue de la fin de sa carrière, ne put contenir sa joie ; elle pria avec plus de ferveur et redoubla ses austérités. Ces macérations volontaires ne formèrent cependant que la moindre partie de ses souffrances. Les ardeurs de la fièvre et les douleurs les plus aiguës abattirent à tel point toutes ses forces, qu'elle se trouva réduite à ne pouvoir bouger de dessus les planches qui lui servaient de lit. Dans cet état, plus les souffrances du corps augmentaient, plus son âme se sentait inondée de joie. Elle savait très-bien que la douleur, en consumant son enveloppe mortelle, affaiblissait les liens qui l'empêchaient encore de s'envoler pour toujours dans le sein de Dieu. Elle voyait approcher cet heureux moment avec bonheur. L'ardeur de voir Dieu, de le posséder à jamais dans le Ciel, lui donnait un avant-goût de la félicité céleste. Cette jouissance anticipée du Souverain Bien, au milieu de ses souffrances atroces, envahissait profondé-

ment les puissances de son âme au point de la rendre bien des fois insensible aux morsures de ses douleurs physiques. Cette insensibilité causait des alarmes à notre sainte, plus avide que jamais de souffrir. Elle luttait contre la pensée de sa gloire prochaine, elle cherchait à l'éloigner de son esprit, elle priait même son Sauveur de tempérer la douce lumière qui descendait en son âme, pour mourir comme lui dans la douleur, après avoir vécu attachée à la croix comme lui. Son divin Maître l'exauça. Dans une de ses communications intimes, il l'assura que, dans ce peu de mois qui lui restait à passer sur la terre, elle participerait beaucoup plus que par le passé à l'inexprimable martyre de sa passion, tant devaient être vives ses douleurs corporelles et morales, ce qui fut pleinement vérifié.

En effet, vers la fin de sa vie, Marguerite éprouvait une douleur particulière dans tous ses membres, ses maux de bouche et de gorge dépassaient toute expression ; une humeur corrosive enflammait et rongeait tout à la fois la chair vive. Une fièvre ardente la consumait et ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. Si le mal la laissait quelquefois respirer, elle se levait toute brûlante de zèle, et, soutenue par ses compagnes, elle se rendait où il y avait quelque

bien à faire au prochain. Dieu se plut à glorifier une charité si ardente par un miracle, la dernière fois que Marguerite l'exerça. Elle était descendue dans la ville pour visiter une enfant malade et consoler ses parents plongés dans l'affliction. Après avoir rempli cet office de charité, la sainte retournait péniblement à sa cellule lorsqu'elle voulut faire un dernier adieu aux religieuses d'un monastère qu'elle aimait beaucoup, parce qu'elle connaissait leur ferveur et leur édifiante régularité. Marguerite les fit donc appeler au parloir et, après une conversation tout entière sur les choses de Dieu, elle leur demanda un service et leur laissa un prodige. Le chemin qu'elle avait fait, la longue conférence qu'elle avait tenue avec toute la véhémence de son cœur enflammé, l'avaient affaiblie. Pour réparer ses forces, elle demanda une goutte de vin. Les pauvres religieuses n'en avaient point ; elles en firent demander à une personne du dehors qui en donna sur-le-champ. Marguerite en prit un peu, leur donna le reste et leur dit en souriant de le verser dans le tonneau. Les religieuses obéirent ponctuellement, mais elles ne virent pas finir ce vin sitôt ; il se multiplia, on en tirait tous les jours pour l'usage de la communauté. On acquit la certitude que la quantité de vin consommée dépassait de beaucoup celle que le

fût pouvait contenir. Cette multiplication fut d'autant plus agréable à ces bonnes religieuses, qu'elles y virent un présage certain des grâces continuelles que Marguerite obtiendrait un jour dans le ciel à leur heureuse communauté.

Lorsque la sainte fut, à l'aide des bras de ses compagnes, de retour à sa cellule, tous les symptômes de sa maladie reparurent avec violence ; les douleurs allèrent en augmentant jusqu'à la mort. La mort devait même arriver naturellement plus tôt, à cause des austérités qui paraissaient l'amener. Mais la main toute puissante de Dieu en retarda le cours pour faire éclater davantage la sainteté de Marguerite et renouveler en elle le prodige du buisson ardent, miraculeusement conservé au milieu des flammes. C'est ce que son ange gardien assura à Marguerite le jour de la fête de la Purification de la sainte Vierge, précisément vingt jours avant la fin de cette vie miraculeuse. *Le Seigneur*, dit le prophète, *éprouve ses élus comme l'or dans le creuset*

Réflexion. — S'il nous fallait mourir aujourd'hui, où sont nos mérites acquis ? Hâtons-nous de nous enrichir pendant qu'il est jour, déjà la nuit approche.

CHAPITRE II

Dernières tentations de Marguerite.

Si le corps de notre sainte pénitente fut en proie aux douleurs, son âme ne le fut pas moins aux angoisses, aux désolations et aux tentations de l'ancien ennemi. Son état actuel la jeta dans le scrupule ; sans forces, dans une langueur mortelle, immobile sur son lit, ne pouvant ni assister à l'office divin, ni pratiquer aucune pénitence corporelle, ni faire les prières que le Seigneur lui avait autrefois prescrites, son scrupule surtout était encore augmenté par l'absence de son confesseur, qui savait si bien la calmer et lui rendre la paix. Pour éprouver davantage cette grande âme, la Providence avait permis que de graves motifs eussent éloigné de Cortone le Père Giunta presque pendant toute cette année-là. Marguerite, toujours soumise aux desseins de Dieu, supporta cette privation avec une patience et une résignation héroïques ; elle espérait néanmoins avec une confiance entière le secours de Dieu, qu'elle obtint au delà de tout ce qu'elle pouvait attendre. Le Seigneur lui apparut et l'assura que son confesseur l'assisterait à la mort. Le Dieu *fidèle dans ses promesses* ne manquait

pas de tranquilliser sa servante, dès que le démon cherchait à la troubler par les scrupules dont nous avons parlé. Un dimanche après Pâques, la sainte se désolait de ne pouvoir, ce jour-là, faire ses exercices accoutumés ; pour s'en dédommager autant qu'elle le pouvait, elle se mit à parler sur des sujets spirituels avec sa compagne, mais le Seigneur voulut l'entretenir lui-même ; il la ravit en extase et lui dit : *Que voulez-vous, ma fille ? ne craignez point, je suis votre Créateur, je me plais dans votre état actuel, et je vous bénis dans toutes vos œuvres.* — Mais, Seigneur, dit Marguerite encore dans le doute, comment cela peut-il se faire, lorsque la maladie me détourne de tout ce qui est de votre service? — *Au contraire,* répondit le Seigneur, *la maladie vous exerce à remplir maintenant ce que je veux de vous. Rappelez-vous, ma fille, que votre nourriture, votre breuvage, votre sommeil, vos veilles, votre silence, vos paroles dites à propos, et tout l'ensemble de votre vie actuelle sont une prière continuelle, parce que vous faites tout avec un désir sincère de m'obéir, et avec une horreur souveraine de m'offenser : c'est pour cela que je vous bénis, vous, votre amour, et même votre cellule ; et je vous assure que vous êtes réellement une vraie lumière qui, en entrant dans le ciel,*

brillera agréablement parmi les vierges les plus pures et qui, à son couchant, éclairera sur la terre plusieurs pécheurs aveugles qu'une douleur sincère et une solide conversion feront revenir à moi.

Dans une autre circonstance, le tentateur affligeait la sainte pénitente en lui suggérant que l'interruption de ses austérités accoutumées la rendrait moins agréable à Dieu. Le Seigneur ne tarda pas à la secourir et à la fortifier. Il lui apparut plein de bonté et lui fit connaître qu'elle lui plaisait davantage par sa soumission actuelle et par l'abnégation de sa propre volonté, qu'elle ne lui avait été agréable par ses macérations volontaires, qui nuisent plutôt qu'elles ne servent à ceux qui en font trop de cas et qui s'y livrent sans discrétion, comme l'avaient éprouvé sa compagne Égidie et Jean, son fervent dévot, qui, tous les deux, pour avoir voulu imprudemment imiter la rigueur de ses premières pénitences, devinrent les imprudents auteurs de leur mort et les victimes de leur indiscrétion. Ces divins enseignements calmaient sur-le-champ les alarmes de Marguerite, et leur souvenir la maintenait en paix. Aussi, pour la troubler, les démons s'efforçaient de lui en ôter la mémoire et de lui faire craindre que ces oracles célestes ne fussent des illusions. Cette crainte, fortifiée par sa profonde humilité,

était encore augmentée par la pensée de ses anciens désordres, qui frappait vivement son imagination. L'esprit des ténèbres cherchait de plus à lui persuader que si ces lumières et ces faveurs venaient véritablement de Dieu, des images si affreuses ne se présenteraient pas à son esprit. Aussi, Marguerite craignait plus fortement que jamais, ou de n'avoir pas eu une véritable contrition et de n'avoir pas été pardonnée, ou au moins de retomber dans quelque nouveau péché. Cet orage suscité par le démon fut plus fréquent et plus pénible à supporter que le premier. Ce ne fut point assez de ces épreuves déjà accablantes pour Marguerite. Le Seigneur voulut procurer à notre sainte pénitente de nouveaux mérites en ajoutant un surcroît de peines, de souffrances intolérables connues seulement des âmes saintes. Il la priva de sa présence visible et de toute consolation dans ses prières, en sorte que cette âme héroïque se trouva dans une aridité complète et dans une affreuse désolation. Mais *le souverain Maître,* dit le Prophète-Roi, *a toujours les yeux fixés sur les justes, et son oreille est toujours attentive à leurs prières.* S'il privait sa servante de toutes les douceurs spirituelles, il lui communiquait une force supérieure, il augmentait sa foi, il fortifiait son espérance, donnait à sa charité de plus vives

ardeurs. C'est pourquoi, munie de ce bouclier et la main armée de ce glaive, elle résista aux assauts de l'enfer, combattit avec courage, persévéra dans sa résistance, triompha avec gloire, et put s'écrier avec David : *Quand une armée serait contre moi, je ne craindrais point ; si on me présente le combat, pour cela même je serais remplie de confiance. Mettez-moi à côté de vous et je défierai quelque combattant que ce soit.* Cependant les démons recommencèrent bientôt leurs attaques avec une fureur désespérée. Dieu le permit sans doute, à mon avis, afin de faire voir dans ces derniers combats de Marguerite que les grands pécheurs convertis ne doivent ni se décourager devant les périls de la mort, ni présumer trop de la rémission de leurs fautes. L'Esprit-Saint nous avertit *de n'être pas sans crainte sur le péché même pardonné,* parce que, bien qu'il soit remis quant à la coulpe, il ne laisse pas de crier vengeance vers la justice divine, suivant ces paroles du Prophète : *Mon péché est toujours devant moi.* Ce péché exige donc que plus on a offensé Dieu, en succombant aux tentations, plus on lui rende de gloire en en surmontant de plus vives et de plus puissantes. *On sera puni par où l'on a péché.*

Le samedi avant la Pentecôte, Marguerite,

ayant communié dans son lit avec la plus douce joie, fut ravie hors de ses sens, et Jésus lui dit : *Je suis le pain de vie, quiconque me reçoit vivra pour moi. Voici l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.* Le Seigneur ajouta qu'*il lui était infiniment agréable que son âme persévérât à aimer, à souffrir davantage pour son amour dans le désert de ce monde, et qu'en continuant de la sorte, une seule de ses paroles serait plus utile au salut du prochain que plusieurs discours des prédicateurs.* Quelqu'ardent que fût le désir que Marguerite avait de mourir bientôt à cause des dangers de la vie présente, néanmoins elle préférait toujours ce qui plaisait le plus à Dieu. A l'exemple de saint Martin, elle se montra prête à prolonger ses souffrances dans ce pénible exil : *Seigneur,* dit-elle comme lui, *si je suis encore utile à votre peuple, je ne refuse point la peine, que votre volonté soit faite.* Le Seigneur agréa cette offrande, mais il ne l'accepta qu'en ce sens qu'il voulait que Marguerite endurât, pendant le peu qui lui restait à vivre, toutes les souffrances qui auraient pu la tourmenter dans une longue suite d'années, et à l'instant cette demande fut suivie de son effet.

Son esprit fut enveloppé de ténèbres, son cœur fut plongé dans les angoisses, son âme fut toute

troublée, et le tentateur redoubla d'efforts pour la jeter dans le désespoir; mais le secours d'en haut la rendit encore victorieuse dans ce combat.

Marguerite, voyant alors plus clairement l'impuissance de cet esprit de ténèbres, commença à le craindre beaucoup moins. Un ange qui l'avait protégée pendant la tentation, la rassura en lui disant : *Ma fille, pour abattre plus sûrement l'ennemi de votre salut, prenez cet étendard marqué de deux croix, l'une blanche et l'autre rouge, symboles de l'eau et du sang qui coulèrent de la plaie du cœur de votre divin Maître, et par ces croix vous triompherez toujours.* Cela dit, il disparut, et Marguerite le remercia du fond du cœur, comme elle voulait déjà le faire de vive voix, tant pour l'assistance qu'elle en avait reçue, que pour le don précieux qu'il lui laissait. Elle en comprit le mystère et en profita sur-le-champ.

Fatiguée du combat qu'elle venait d'éprouver, elle fit cependant approcher le prêtre qui venait l'assister et le pria de la confesser, ce qu'elle fit avec un soin extrême et en versant plus de larmes qu'elle ne prononçait de paroles. Le démon, irrité, recommença ses perfides suggestions. La sainte malade y résista courageusement. Cependant elle eut des scrupules à ce sujet et craignit d'une part d'avoir trop redouté le tentateur, et

de l'autre de n'avoir pas assez rejeté la tentation. L'esprit de lumière, dans une nouvelle apparition, rassura la pieuse malade sur ces deux points; elle en fut grandement consolée et en bénit Dieu.

Mais Dieu voulait rendre la vie de Marguerite de plus en plus conforme à celle du Sauveur, c'est-à-dire mêlée de consolations et de peines, et de peines d'autant plus amères que les consolations avaient été plus douces. Sa divine Majesté permit donc qu'une nouvelle tentation vînt troubler la douce paix qu'elle avait recouvrée. Cette privilégiée avait toujours eu une très-vive lumière de la sainteté de Dieu, qui ne peut souffrir la moindre souillure du péché. Cette intelligence lui découvrait parfaitement soit l'inconvenance, soit la peine d'une âme qui, séparée de son corps, se trouve devant le tribunal d'un Dieu si pur, sans être entièrement purifiée. Dans cette pensée elle protestait, comme Job, qu'elle aurait préféré d'être cachée dans l'enfer plutôt que de se présenter devant Dieu sans avoir recouvré une parfaite pureté. Les démons, profitant de cette lumière même, mais en même temps exagérant à Marguerite toutes ses fautes, se servirent si puissamment de ces deux moyens de la troubler, qu'elle conçut à l'instant la plus vive horreur de sa mort prochaine qui, jusque-là, avait fait l'objet de sa

plus douce espérance et de sa plus solide consolation. Elle se rappela fort à propos l'étendard que l'ange lui avait laissé, et s'en servit chaque fois que son trouble revenait. Ainsi, d'une part, la sagesse divine lui faisait accroître ses mérites à chaque instant, et, de l'autre, la grâce la purifiait de plus en plus par la vertu du sang du Rédempteur. La violence de la tentation ne fut pour la sainte qu'une source de triomphes. Mais le démon, non moins rusé que confus de sa défaite, ne renonça pas à la lutte ; il s'efforça encore d'augmenter les craintes de Marguerite par le moyen même qu'elle employait pour les calmer. Il lui suggéra donc que ses nombreuses confessions ne la purifiaient pas, et qu'au contraire, elles la rendaient encore plus coupable par défaut d'accusation et de douleur.

A ce nouveau trait plus cruel encore que les précédents, la sainte malade opposa plusieurs moyens de défense que l'amour de son divin Maître lui procura. Entre autres secours, il disposa en faveur de sa servante le retour de son excellent confesseur le Père Giunta. Ce bon religieux, connaissant à fond toute la vie de Marguerite, pouvait mieux que tout autre l'aider à examiner sa conscience ; il avait ensuite sur elle une autorité particulière qui donnait du poids à ses exhortations ; d'ailleurs, il était plein de vénéra-

tion pour la sainte pénitente et l'assistait avec zèle, lumière et charité. Dès qu'il put lui offrir son ministère, elle se confessa autant qu'elle le désirait, tant du présent que du passé, avec non moins de précision et de larmes que si c'eût été pour la première fois. Ce bon religieux lui facilita encore le bonheur de communier; elle en profita si bien qu'elle le fit tous les jours depuis le 17 janvier jusqu'à sa mort. Dans ces saintes communions, le Seigneur la favorisa plus que jamais de lumières supérieures, de transports d'amour divin et de sublimes extases. Le samedi après la fête de saint Antoine, abbé, au milieu des célestes délices dont son âme fut remplie à la sainte communion, on l'entendit faire cette prière : *Mon doux Jésus, purifiez-moi de mes anciens péchés, préservez-moi de toute nouvelle rechute, et afin que je ne puisse plus vous offenser, tirez-moi au plus tôt de ce monde, ou si votre adorable volonté m'y retient encore, daignez au moins m'accorder la grâce de recevoir chaque jour votre divin corps, car sans ce secours je me sens mourir de langueur.*

Cette heureuse malade vit encore son saint ange venir lui-même dissiper ses craintes ; ce fut le jour de la Purification : il lui exposa dans un long entretien les degrés de l'amour de Dieu.

Dans cette conférence et la communion qui l'avait précédée, le cœur de Marguerite fut tellement inondé de douceurs inexprimables, que l'ange n'hésita pas à l'assurer qu'elle y avait joui d'un avant-goût du paradis, dont le Sauveur avait voulu récompenser son amour ardent pour la chasteté, et sa dévotion extraordinaire au Saint-Sacrement de l'autel.

Ce calme si délicieux fut bientôt suivi, comme à l'ordinaire, d'une noire tempête. L'ange ayant disparu, Marguerite, réfléchissant sur les trois degrés d'amour divin dont il l'avait entretenue, crut n'en apercevoir aucun en elle, et elle en conçut les craintes les plus vives qu'augmentaient encore les approches de la mort et du jugement particulier. Cependant cet orage furieux céda d'abord à la parole puissante du Père Giunta, et fut entièrement dissipé par la plus gracieuse vision. Le sage confesseur exhorta vivement la sainte pénitente à mettre toute sa confiance dans les mérites du Sauveur, qui suppléeraient à tous ses défauts, et dans l'intercession de ses saints protecteurs, qui tous s'emploieraient à la faire admettre dans le paradis. A ce dernier mot, la sainte malade ravie hors d'elle-même vit la sainte Vierge, dans l'attitude suppliante, demander à Jésus qu'il daignât admettre bientôt Marguerite dans le ciel et Jésus y

consentait d'un air gracieux. Cette vue remplit Marguerite d'une joie inexprimable, car elle savait bien que Jésus n'aurait pas accordé une semblable faveur de si bonne grâce pour une âme en l'état de péché, qui aurait été son ennemie.

Mais l'esprit de ténèbres ne la laissa pas jouir longtemps d'une si douce paix. Il lui suggéra encore tout ce qui pouvait la troubler, et la tentation la plus dangereuse qu'eut alors Marguerite à surmonter, ce fut celle du désespoir. Le tentateur lui rappelait ses péchés, il les lui représentait comme non pardonnés et ne pouvant être expiés que par les tourments de l'enfer. La sainte malade fut fidèle à invoquer Jésus; elle lui protestait que toute son espérance était fondée sur son sang adorable et ses mérites infinis, et qu'elle était d'autant plus assurée d'obtenir le ciel par sa miséricorde, qu'elle était plus certaine d'avoir à attendre l'enfer de sa rigoureuse justice. *Vous serez mon Sauveur,* disait-elle avec le prophète. Son attente ne fut pas trompée; le Seigneur vint lui-même chasser pour toujours l'esprit de mensonge de cette cellule. Sa divine Majesté récompensa encore la constance de la sainte pénitente en lui annonçant l'heure et le moment où il voulait l'introduire en triomphe dans le ciel. *Ma fille,* lui dit-il, *ne craignez plus les pièges de l'ancien ennemi,*

il est vaincu et prend la fuite; je serai désormais toujours avec vous. Préparez-vous à sortir de ce monde, parce que le 22 de ce mois de février, vers l'aurore, vous irez au ciel. La sainte put dans sa joie répondre avec le psalmiste royal · *Vous avez employé votre puissance en ma faveur, afin que mes ennemis en fussent témoins et demeurassent confondus. Vous m'avez aidée, Seigneur, et vous m'avez comblée de consolation.*

Réflexion. — Luttons jusqu'au dernier soupir : plus le combat sera long, plus la couronne sera belle. Confiance ! Dieu est avec nous.

CHAPITRE III

Mort de Marguerite et ses funérailles.

Qui pourrait exprimer la mort de Marguerite après une si douce et si heureuse communication? Aussi pendant le peu de jours qui lui restaient encore à passer dans ce monde, plus son corps était en proie aux souffrances, plus encore son âme était dans le ravissement; elle était élevée aux plus douces extases qui non-seulement faisaient nager son cœur dans les douceurs du paradis, mais encore communi-

quaient à son corps une couleur toute céleste. Sa figure, toute décomposée auparavant et cadavérique, devint fraîche et colorée. Elle ressemblait plutôt à une jeune personne dans la fleur de la jeunesse, qu'à une malade à l'agonie. Ainsi en jugea un de ses fervents admirateurs, le Père Corrado, franciscain, qui, au bruit de la maladie mortelle de Marguerite, se mit aussitôt en route pour retrouver encore vivante une sainte qu'il avait en si grande vénération, et ne put arriver que pour admirer un état si prodigieux. Plusieurs autres religieux et des séculiers accoururent à Cortone dans le même but, mais le grand nombre de ceux qui venaient en foule à la cellule de la sainte mourante, se composait des habitants de Cortone de toutes les classes; tous étaient dans la douleur : les seigneurs, les dames cherchaient à pourvoir aux besoins de leur chère protectrice, et voulaient obtenir le dernier regard de celle qu'ils vénéraient comme leur mère. Mais la sainte, absorbée dans les entretiens du Ciel, ne prêtait que peu d'attention aux habitants de la terre ; elle n'avait de goût que pour l'auguste sacrement de l'Eucharistie, elle ne pouvait recevoir aucun secours humain. Dans les courts intervalles où elle n'était pas ravie jusque dans le ciel, elle répondait à tout le monde avec bonté, adressait à tous ses affec-

tueux remerciements, encourageait les assistants en les assurant qu'il était facile de se sauver, inspirait la ferveur à tous ceux qui l'entendaient dire : *O mes enfants, aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ,* et indiquait, comme pratique de cet amour, à ses chers habitants de Cortone, le soin d'éviter toute division et toute cause de sédition, les invitant à garder toujours plus parfaite entre eux cette union, cette sainte harmonie qu'elle leur avait procurée au prix de si grands sacrifices : *Mes enfants,* disait-elle comme le disciple bien-aimé à qui elle avait toujours eu une dévotion particulière, *mes enfants, aimez-vous les uns les autres, c'est le commandement du Seigneur : si on le remplit, cela suffit.*

Mais la sainte pénitente ne parlait à personne avec plus d'intérêt qu'aux vénérables Frères-Mineurs ; c'était à juste titre : ils avaient toujours dirigé sa conscience, ils avaient toujours pourvu à ses besoins, ils avaient constamment pris sa défense et ne cessaient de l'assister. Ces religieux, parfaitement sûrs de sa reconnaissance, venaient assiéger le lit de la sainte mourante, les uns pour lui recommander les besoins de leur âme, les autres pour avoir sa bénédiction, plusieurs pour avoir le bonheur de voir cette servante de Dieu ; et tout le monde se prêtait à seconder le

pieux empressement de ces bons religieux. Ainsi se passèrent ses derniers jours. La veille de sa mort, au soir, Marguerite pria le Père Giunta de lui administrer l'Extrême-Onction. Elle reçut ce sacrement avec une contrition si vive, un amour si ardent pour Dieu et une si grande abondance de larmes, que tous les assistants en furent eux-mêmes touchés jusqu'à pleurer comme elle ; mais les pleurs redoublèrent bien autrement, lorsqu'après la cérémonie, la sainte malade leur demanda pardon de ses scandales passés et les conjura, pour dernier service, de l'aider à glorifier les miséricordes infinies du Seigneur sur elle. Dès ce moment, son âme s'éleva à la plus haute contemplation, et elle passa le reste de la nuit dans une douce extase, conversant du fond de son cœur avec ses saints protecteurs, qui étaient tous accourus du haut du ciel pour la consoler dans ses derniers moments et la recevoir à son heureux passage à la vie éternelle. Ils l'avertirent que l'aurore tant désirée approchait ; alors elle demanda son confesseur et reçut la dernière absolution et le saint Viatique, qui la remplit d'une joie ineffable : heureux moment, où, son corps participant à son allégresse, elle expira, le sourire le plus gracieux sur les lèvres, après avoir pleuré ses fautes toute sa vie. *Heureux ceux qui pleurent!*

Ce fut à l'aube du jour, le 22 février 1298, vingt-trois ans après sa conversion et à l'âge de cinquante ans, que Marguerite, comme le Sauveur l'avait prédit, termina sa vie mortelle et prit son essor dans la bienheureuse éternité. Elle y jouit d'une gloire d'autant plus étendue, qu'elle avait souffert davantage sur la terre ; et la richesse de sa couronne répond au nombre de ses victoires. Le Seigneur daigna révéler la pompeuse entrée de cette belle âme dans le ciel à un vénérable contemplatif de Castel, illustre par les grandes âmes que cette ville a produites. Dieu ordonna à son serviteur de publier exactement ce qu'il avait vu, à la gloire de la nouvelle Madeleine. Il obéit, et rapporta qu'il avait vu l'âme de Marguerite toute resplendissante, au milieu d'une multitude d'esprits célestes, entrer dans le ciel, suivie d'un grand nombre d'âmes délivrées du purgatoire par ses mérites.

Pendant ce triomphe du ciel, la terre célébrait le sien dans la pauvre cellule de la sainte. Là son corps exhalait la plus suave odeur, et ce prodige répandait dans les âmes une pieuse joie; il était impossible de pleurer en voyant l'air gracieux et souriant de la figure de Marguerite. Aussi ses bonnes compagnes s'occupèrent avec piété et avec empressement de parer ce saint corps et de le revêtir des habits du Tiers-Ordre

qu'elle aimait tant. Quand ces préliminaires furent remplis, les Religieux Mineurs à qui ce précieux dépôt était confié, prirent les moyens de l'exposer à la vénération du peuple, accouru en masse à la nouvelle de la mort de Marguerite. On entrait dans l'humble cellule comme dans un sanctuaire; à la vue de la beauté miraculeuse des traits de la sainte, on se sentait enflammé d'amour pour Dieu et de haine pour le péché. On ne se lassait pas de baiser ses pieds et ses mains vénérables. Plus on avait eu de peine à y parvenir, plus il en coûtait de s'en éloigner. Au dehors, les groupes de visiteurs étaient inconsolables et manifestaient hautement leur douleur d'avoir perdu, les uns leur providence visible, les autres leur douce consolatrice ; ceux-ci le remède à leurs maux, ceux-là l'âme éclairée d'en haut sur les secrets de leur conscience ; et plusieurs la mère et la sage directrice de leur âme. Mais la sainte, en leur obtenant de nouveaux secours spirituels, donnait à tous un gage certain de la protection encore plus puissante qu'elle leur accorderait dans le ciel.

Les magistrats, voulant reconnaître les services éminents que Marguerite avait rendus à la ville entière, décidèrent qu'on embaumerait son corps, qu'on le revêtirait d'étoffes précieuses, qu'il serait accompagné à l'église par tout le

clergé séculier et régulier, la magistrature et la noblesse, et qu'après un service solennel on le mettrait dans un tombeau neuf. Cette ordonnance fut accueillie aux vifs applaudissements de tous, et exécutée avec zèle et empressement; mais quand on en vint à la sépulture, il y eut une opposition générale : il fallut se résigner à garder le corps plusieurs jours exposé à la vénération publique ; il exhalait toujours une odeur céleste ; il s'opérait parmi les fidèles qui l'honoraient beaucoup de prodiges ; le concours des fidèles allait toujours en augmentant et la difficulté de l'enterrement croissait à proportion. Cependant les Religieux Mineurs, craignant que ce précieux trésor ne leur fût enlevé, firent tous leurs efforts pour le mettre en sûreté à la faveur de la nuit. Ils le déposèrent dans une caisse, le scellèrent et le placèrent dans le tombeau qui lui avait été préparé dans l'intérieur de l'oratoire que Marguerite elle-même avait fait ériger sous le vocable de saint Basile. Ce fut là que Dieu lui-même se plut à vérifier à la gloire de Marguerite, ce qu'il avait fait prédire par Isaïe du tombeau du Sauveur : *Son tombeau sera glorieux.*

Réflexion. — A l'heure de la mort que voudrions-nous avoir fait ?... Faisons-le maintenant.

CHAPITRE IV

Honneurs rendus au corps de Marguerite. Il demeure incorruptible.

L'oratoire dont nous venons de parler ressembla bientôt à l'ancienne piscine probatique. Comme sous les majestueux portiques de Jérusalem, *la multitude des malades attendait que l'eau fût mise en mouvement et y trouvait la guérison de toutes les infirmités,* ainsi on voyait tous les jours le modeste oratoire de saint Basile, assiégé d'une foule d'infirmes de toute espèce. attendant avec confiance que l'intercession de Marguerite leur procurât la guerison. Leur confiance n'était pas trompée : aucun ne s'en retournait sans avoir été exaucé, et chacun, en partant, laissait dans ce sanctuaire un monument de sa reconnaissance pour sa glorieuse libératrice.

Les anciens documents ne déterminent point, d'une manière précise, si le premier tombeau de la sainte était sur le sol ou s'il était souterrain ; mais il est certain qu'à cette époque, ou peu d'années après, on renferma dans le mur de cet oratoire une caisse en fer, grillée par devant.

Le corps frais et odoriférant de la sainte péni-

tente y reposait derrière un grand vitrail qui le garantissait de la poussière, et en même temps le laissait voir aux pieux fidèles du pays. Le concours des pèlerins allait toujours en augmentant : chaque jour c'étaient de nouveaux ornements ajoutés à ce précieux dépôt. On plaça au-dessus une urne magnifique en marbre qu'on voit encore dans cet oratoire devenu une sacristie depuis le commencement du XVII[e] siècle. La sculpture et les peintures de l'urne sont du style gothique. Les bas-reliefs de la partie extérieure représentent quelques traits principaux de la vie de notre sainte : le premier, la vêture de Marguerite comme sœur du Tiers-Ordre ; dans le second, elle quitte son habit pour en revêtir un pauvre ; dans le troisième, Jésus l'assure de la prédestination de son fils, et le quatrième représente ses funérailles avec la guérison des possédés et des malades qui les accompagnent. La partie intérieure de l'urne est aussi ornée de bas-reliefs où se trouve la statue de la sainte de grandeur naturelle, gisant sous un pavillon de marbre soutenu par deux anges avec deux colonnes sur lesquelles sont représentés la sainte Vierge et l'archange Gabriel lui annonçant le mystère de l'Incarnation. Le dessus est couronné de deux arcs pyramidaux du style gothique. Les côtés de l'urne sont

peints et représentent à la droite Jésus donnant sa bénédiction, et, à gauche, la sainte Vierge tenant le saint enfant Jésus au bras.

Mais plus la dévotion à Marguerite prenait de l'accroissement, plus on désirait voir et vénérer sans obstacle ce merveilleux corps. Les commissaires de la ville voulurent favoriser les vœux publics ; le 25 juillet 1456, ils tirèrent le corps de l'ancien cercueil, le nettoyèrent de toute la poussière qui y avait pénétré, le revêtirent d'habits neufs, et le replacèrent au même lieu, de manière à pouvoir l'en retirer aisément et l'exposer à la vénération des plus zélés admirateurs de la sainte. Son corps fut trouvé frais et sans la moindre altération.

Ce saint dépôt demeura en cet état jusqu'au 31 décembre 1580, où, par ordre supérieur, il fut transféré, avec la plus grande pompe et la plus fervente dévotion, au maître-autel de la grande église voisine que la ville avait commencé à faire bâtir l'année même de la mort de la sainte, c'est-à-dire en 1297. Ce beau vaisseau fut consacré et ouvert par indult de Boniface VIII. Dans la suite, le pape Eugène IV en approuva la donation et la cession aux Pères-Mineurs de l'Observance, à l'occasion que je vais indiquer.

Bernardin de Sienne, si zélé pour l'honneur du saint nom de Jésus, si digne fils de saint

François, et qui a mérité le glorieux titre d'apôtre de l'Italie, vint vénérer le tombeau de sainte Marguerite envers laquelle il avait une dévotion particulière. Les habitants de Cortone, qui connaissaient son zèle, le prièrent de prêcher. Il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il les voyait plus ardents à honorer sa glorieuse sœur en Jésus-Christ, la vénérable Marguerite, qu'il regardait comme sa chère protectrice. Pour rendre ces bons habitants plus agréables encore à la sainte, il eut la pensée de les exciter à ressembler à leur sainte patronne dans l'amour de Jésus, et cette tâche sublime était digne d'un cœur aussi enflammé que celui du saint prédicateur. Cependant il ne borna pas là son zèle : il voulait placer le corps de la sainte dans un sanctuaire plus somptueux. Il profita de l'ascendant que sa haute vertu lui donnait sur ses auditeurs, et leur dit un jour, avec beaucoup de modestie, que le tombeau de sainte Marguerite ne lui paraissait pas assez convenablement placé dans un oratoire si étroit, et que Dieu glorifiant chaque jour davantage sa servante par de nouveaux prodiges, il fallait transférer le saint corps dans la nouvelle église et y établir ses confrères de l'Étroite Observance de l'Institut séraphique. Les pieux seigneurs de Cortone applaudirent à un projet si favorable au culte

de leur sainte protectrice ; ils firent disposer le maître-autel de la grande église pour cette fin et décidèrent que, quand tous les préparatifs seraient finis, on procèderait à la translation solennelle aux flambeaux et avec la plus grande pompe : ce qui ne put être exécuté que le dernier jour de l'an 1580.

Cette brillante cérémonie augmenta encore la dévotion de la cité ; on s'attacha à embellir le maître-autel et la place du saint corps toujours frais, odoriférant et sans altération. Le Seigneur, qui avait accordé le privilège de cette odeur céleste au corps de la sainte, en récompense de ses éminentes vertus, dont il avait été l'instrument, voulut encore que la même odeur durât pendant plusieurs siècles dans un endroit où la sainte avait habité, et qui fut ensuite renfermé dans la clôture des religieuses du Tiers-Ordre, plus semblables à sainte Marguerite par l'esprit religieux que par la conformité de l'habit. Ces bonnes religieuses affirmèrent juridiquement que dans leur cour, où Marguerite avait eu sa cellule, elles sentaient toutes une odeur surnaturelle et inexplicable ; qu'en conséquence ce lieu était l'objet d'un respect particulier ; qu'aucune religieuse n'osait y passer qu'à genoux ou déchaussée, et que plusieurs en faisaient leur oratoire et y passaient les nuits entières en

oraison et en extase, participant à la ferveur et aux grâces dont le cœur de Marguerite avait été rempli en ce même endroit.

Le corps admirable de la sainte s'est maintenu plus longtemps encore sans corruption et répandant toujours la plus suave odeur. Le Saint-Siège envoya, au siècle dernier, les plus graves personnages pour vérifier et examiner ce prodige. Les grands ducs de Toscane prièrent instamment Sa Sainteté Benoît XIII de canoniser cette vénérable héroïne de leurs États. A cette fin, le Saint-Père députa une des lumières de l'Église, le cardinal Corradini, qui avait tant de dévotion pour notre sainte. Ce prélat célébra les saints mystères et pria longtemps devant le saint tombeau, le 23 janvier 1724; ensuite il le fit ouvrir, et à l'instant même il sentit la douce odeur qu'il exhalait; le cardinal Crescenzi, qui était alors secrétaire de la Congrégation des Rites, la sentit pareillement. Tous les deux examinèrent attentivement la précieuse relique et reconnurent que le temps avait fort peu desséché les membres, que la mort les avait encore moins décolorés, et qu'ils ne présentaient aucun symptôme de corruption. Ils firent ouvrir l'urne de cristal où on avait déposé les intestins quand on embauma le corps, et ils n'y découvrirent aucune trace de corruption. Dans son admira-

tion, le cardinal ayant présenté l'urne au feu, vit une liqueur rouge se détacher de l'humeur mêlée aux intestins, qui d'ailleurs étaient groupés dans leur état naturel. Cette circonstance fut rapportée et discutée en pleine Congrégation des Rites, et on la regarda unanimement comme un vrai miracle. Il était en effet convenable qu'une âme qui s'était rendue si conforme à Jésus, lui ressemblât aussi quant aux prérogatives du corps et que ce corps offrît l'accomplissement de cet oracle divin : *Seigneur, vous ne permettrez point que votre saint descende dans la corruption.*

Réflexion. — Quelle folie de travailler pour le monde ! On est si vite oublié ! Dieu prend soin de l'honneur de ses amis.

CHAPITRE V

Miracles de la Sainte à Cortone.

Sainte Marguerite s'est montrée encore plus généreuse à obtenir des grâces et des prodiges aux habitants de Cortone qu'ils ne furent empressés à l'honorer, semblable à une mère tendre qui prodigue à des enfants chéris beaucoup plus de caresses qu'elle n'en reçoit. Elle obtint

en faveur de ces habitants plusieurs miracles pendant sa vie, mais son humilité lui en fit cacher une partie, et la négligence à les déclarer ou à les enregistrer nous a privés de l'autre. Cependant la guérison d'un enfant fit tant de bruit que Marguerite ne put la cacher, ni les témoins la dissimuler. Une femme trouva son fils mort subitement au lit : elle en fut d'autant plus désolée qu'elle s'en croyait coupable. Elle vint tout en larmes implorer le secours de Marguerite, qui était la ressource ordinaire des affligés. La sainte, attendrie par les pleurs et les prières de la mère, leva les yeux au ciel et dit à cette mère désolée : *Consolez-vous, vous trouverez votre fils vivant et bien portant chez vous.* Cette femme trouva effectivement son fils comme Marguerite le lui avait annoncé, et dans l'excès de sa joie elle le publia dans tout le voisinage et toute la ville.

La sainte opéra après sa mort beaucoup d'autres miracles éclatants qui seront le sujet de ce chapitre et du suivant. Plusieurs furent rigoureusement examinés par des évêques, et après une nouvelle discussion, le cardinal Napoléon Orsino, légat apostolique, en reconnut l'authenticité. Les plus récents furent soumis au Saint-Siége pour la procédure de la canonisation, en sorte qu'on ne peut en douter sans être témé-

raire ou incrédule. Pour remplir, en les rapportant, un devoir de reconnaissance, à l'exemple de sainte Marguerite, je cite, de préférence à d'autres plus anciens, celui qui est arrivé à un ancêtre de l'illustre famille de Cortone, qui s'honore de compter aujourd'hui parmi ses membres la plus zélée promotrice de la gloire de la sainte protectrice de la ville.

Madame Constance Angelieri Alticozi était si pieuse dans l'état de mariage, qu'elle mérita souvent d'être favorisée d'apparitions célestes. Un asthme la mit en péril de mort, avec des symptômes si dangereux que la maladie semblait s'aggraver par les remèdes mêmes qu'on employait à la combattre. Son mari, le chevalier Bernardin Orselli, lui suggéra d'implorer le secours de sainte Marguerite, qui avait toujours assisté sa famille dans tous ses malheurs. La pieuse malade suivit ce conseil, et la sainte l'exauça complètement. Elle lui apparut avec autant de douceur que de majesté, et, s'approchant de son lit, elle allait lui ouvrir la poitrine pour la débarrasser de tout ce qui gênait la respiration, lorsque la bonne dame, craignant que ce ne fût le démon qui venait lui faire illusion comme il l'avait tenté d'autres fois, en prenant la figure de saint François, repoussa la céleste bienfaitrice et se recommanda vivement à Dieu.

La malade se rappelant encore que l'esprit de ténèbres prend quelquefois, pour séduire les âmes, les dehors les plus respectables, voulut s'assurer de la vérité de l'apparition. Ayant acquis la certitude que c'était bien sainte Marguerite en personne, elle se laissa guérir de la manière suivante. La sainte lui ouvrit la poitrine, et avec une baguette qu'elle tenait de la main droite, elle en fit sortir tout le sang corrompu qu'elle reçut dans un bassin placé dans la main gauche. Ensuite elle referma la poitrine de la malade, la bénit et disparut en la laissant totalement guérie. Cette dame, profondément émue d'avoir recouvré la santé et de voir s'éloigner précipitamment sa bienfaitrice, poussa un grand cri. Le mari, qui s'était retiré quelques instants auparavant pour dîner, fut étonné de l'entendre. Il accourut tout effrayé et passa bientôt de la terreur à la joie au récit que lui fit son épouse : il en reconnut la preuve incontestable en voyant cette dame respirer librement, parler d'une voie claire et jouir de toutes ses forces. Ils glorifièrent ensemble la miraculeuse libératrice et voulurent qu'au premier sermon dans la cathédrale, le prédicateur racontât cette grâce merveilleuse. Dans la suite, la noble cliente de la sainte ne ressentit plus les atteintes de ce mal.

Un enfant de cinq ans, se trouvant seul à s'amuser auprès d'une roue dentée, se laissa prendre sans s'en apercevoir, et, en tournant, tout son corps fut tellement broyé que ses yeux sortirent de leur orbite. Aux cris de l'enfant, les voisins accoururent et arrêtèrent la roue sur-le-champ, mais l'enfant était si maltraité qu'il semblait prêt à expirer. A ce spectacle, la mère éplorée invoqua sainte Marguerite à laquelle elle était singulièrement dévote et lui promit par vœu de visiter son autel et d'y laisser un don si elle lui rendait son enfant. Au moment même, la sainte le lui rendit tout à fait guéri : au témoignage de tous les assistants étonnés, il ne portait sur lui pas le moindre signe de fracture ni de blessure quelconque.

La fille de Jean-Baptiste Zefferini, s'étant adonnée, dès l'enfance et sans discrétion, aux exercices de la vie spirituelle et de la pénitence, avait altéré son tempérament au point qu'elle tomba dans une maladie de langueur, et elle avait la tête si faible qu'elle pouvait à grande peine passer quelques heures hors du lit. Elle se trouvait en cet état à la fête de sainte Marguerite, et, ne pouvant satisfaire sa dévotion ni aller vénérer son tombeau, elle fit tous ses efforts pour se rendre à la cathédrale voisine, assister à la messe et communier en l'honneur de la

sainte. Cette fille s'appelait Baccia. Pendant qu'elle priait ardemment devant un autel de cette église, Marguerite lui apparut et, lui touchant légèrement la tête, elle lui dit : *Baccia, te voilà guérie, rends grâces à Dieu.* A ces mots, la jeune fille fut saisie d'un vif transport de joie : les forces avaient été rendues à son corps épuisé. Ce miracle eut lieu en présence d'un grand nombre de personnes qui adressèrent aussitôt une foule de questions à l'heureuse malade et, partageant son bonheur, joignirent leurs actions de grâces aux siennes. Elle en fut si reconnaissante qu'elle se retira dans un monastère, où elle employa dans les exercices de piété la santé qu'elle avait recouvrée. Aprés une vie édifiante, elle fit une sainte mort qui lui attira la vénération de ses compagnes.

Une femme nommée Bruna avait un fils dont les jambes étaient couvertes de plaies ; tous les remèdes avaient été inutiles, on désespérait de sa guérison. Elle s'adressa à sainte Marguerite et fit vœu de visiter son tombeau si son fils guérissait. Sa prière fut promptement exaucée. Mais, ayant négligé de remplir sa promesse, elle fut punie de son infidélité par la rechute de son fils. Cette mère éplorée se repentit avec larmes de sa faute, et pour la réparer elle renouvela sa promesse; la sainte lui obtint de

nouveau la grâce sollicitée. La légèreté de la mère lui fit encore oublier sa promesse. Elle en fut bien punie; le mal de son fils s'aggrava. Cette femme désolée renouvela, pour la troisième fois, son vœu, et obtint encore la grâce demandée. Cette fois elle s'acquitta sans délai de son engagement; elle se rendit au tombeau en y apportant son fils, et publia à la fois sa coupable négligence et la bonté inépuisable de la sainte.

Une rupture incurable ôtait au sieur Buzio la faculté de respirer. Ses amis l'engagèrent à implorer l'intercession de sainte Marguerite, et il fut bientôt guéri, comme l'attestèrent avec serment les témoins qui l'avaient servi dans sa maladie.

Le jeune Marcuccio, âgé de cinq ans et trois mois, souffrait cruellement de la gravelle; sa mère désolée le voua à sainte Marguerite; à l'instant l'enfant rendit une grande quantité de sang et fut délivré pour toujours de cette infirmité.

Quelques marchands de Cortone se trouvaient un jour en pleine mer, quand survint subitement une tempête si furieuse que le pilote découragé ordonnait déjà de jeter les marchandises à la mer pour alléger le vaisseau. Nos hommes, affligés par une mesure si ruineuse, implorèrent avec ferveur le secours de leur protectrice, qui

eut pitié de leur détresse : le calme revint et la cargaison fut sauvée.

Des bergers de Cortone faisaient paître leurs troupeaux sur le bord de la mer. Un torrent furieux fit irruption tout à coup et menaçait de noyer le bétail : les bergers firent vœu de visiter le tombeau de la sainte si elle détournait ce fléau, et à l'instant les eaux prirent un autre cours.

Le frère Guido, de Cortone, passait seul sur un petit bateau le lac de Pérouse, lorsque le bateau sombra ; le religieux tombé dans l'eau se noyait sous le bateau ; il invoqua sainte Marguerite, à laquelle il était très dévot ; elle le retira de ce danger, le remit dans la barque et le conduisit tout doucement au rivage.

Treize ans après la mort de Marguerite, le jeune Naldo, de Casal, menait paître les bœufs de son maître. Tout à coup ses animaux effrayés s'enfuirent à toutes jambes. Le berger, désespéré de ne pouvoir les joindre, entra en fureur et appela le démon à son secours. L'esprit de ténèbres s'empara de lui et le transporta dans un lieu inconnu. Le soir étant venu, le bétail revint à l'étable, mais sans berger. Celui-ci ne parut pas non plus le lendemain matin. Son maître, nommé Nuzio, alla le chercher dans le bois voisin ; il ne trouva ni Naldo ni personne

qui pût en donner des nouvelles. Il continua ses recherches le jour suivant, et enfin il trouva le jeune homme étendu à demi-mort dans les broussailles. Il le prit sur ses bras et le rapportait à la maison pour lui administrer les premiers secours, lorsque, passant près d'un fossé plein d'eau, le démon lui enlève le berger et le jette dans l'eau pour le noyer. Nuzio l'en retira promptement à l'aide de ses gens, mais ils connurent par cet accident que l'infortuné jeune homme était obsédé. Le bon Nuzio, par la force de sa foi, contraignit l'esprit malin à dire quand et comment il serait délogé de ce corps : le démon déclara que ce ne serait qu'au moment où le jeune homme serait présenté au tombeau de sainte Marguerite. Nuzio, ne se fiant point à cette promesse, voulut avoir une autre garantie. Alors le démon leva la main gauche de l'obsédé en gage de son assurance. Nuzio ne se tint pas pour satisfait ; le démon, malgré ses artifices, ne pouvant tromper la foi vive de ce simple cultivateur, dit que lorsqu'il sortirait de ce jeune homme, celui-ci vomirait un charbon noir, et, en gage de cette parole, il lui tendit la main droite du pauvre berger. Nuzio, impatient de voir son berger délivré, le porta sur-le-champ au tombeau de la sainte, et la délivrance eut lieu suivant la promesse arrachée au démon

malgré lui ; mais le jeune homme, instruit par sa funeste expérience, eut tant d'horreur de sa faute qu'il ne prononça jamais plus le nom du démon.

Dans le hameau de Cerreto, près de Cortone, une fille naquit avec un œil si mal formé qu'il n'y avait pour prunelle qu'une excroissance de chair. Sa sœur, déjà avancée en âge, s'en aperçut ; elle implora l'intercession de sainte Marguerite, et peu de temps après l'œil imparfait parut dans son état naturel et même plus limpide que l'autre, comme les parents s'en assurèrent par l'expérience ; ils vinrent ensuite le plus tôt qu'ils le purent à Cortone, remercier leur bienfaitrice et attester le fait avec serment.

Dans le bourg de Saint-Marc, attenant à Cortone, un gros abcès se forma dans le gosier d'un enfant de deux ans. Sa mère employa inutilement tous les secours de l'art. Elle craignait fort de le perdre, comme elle en avait déjà perdu un autre de la même maladie et du même âge. Elle s'adressa donc à sainte Marguerite, et avant d'avoir fini sa prière, elle vit cesser ses alarmes, par la rupture de l'abcès, d'où s'échappa toute l'humeur maligne.

Le prince Mathieu de Veñosa, religieux du Mont-Cassin, voulant passer la nuit dans l'hôtel de Camucia, à vingt minutes de Cortone, bien

loin d'y reposer, n'y trouva que des souffrances mortelles par l'effet d'un malaise atroce causé par ce voyage qu'il ne faisait que par obéissance. Il souffrait tellement qu'on crut qu'il succomberait, tant à cause de son âge avancé, qu'à raison du lieu et de l'heure où il se trouvait, hors d'état d'avoir ni médecin ni remède. Le voisinage de Cortone lui inspira de la confiance en sainte Marguerite ; il l'invoqua de tout son cœur, et il sentit ses douleurs se calmer et le mal disparaître au point que le matin il put se lever et aller remercier sa libératrice dans l'église où il célébra la messe en action de grâces.

Un jeune homme robuste, des montagnes de Cortone, fut surpris par une violente maladie et mourut en peu de jours. Sa mère en était inconsolable ; mais, se rappelant les grands miracles de sainte Marguerite, elle l'invoqua d'une foi si ardente, qu'avant d'avoir terminé sa prière, elle aperçut son fils rappelé à la vie, qui se leva de dessus le brancard où on l'avait déjà placé, et courut embrasser sa mère. Il alla ensuite, avec plus d'ardeur encore, remercier sainte Marguerite, et, pour augmenter le nombre de ses dévots, il se montrait à tout le monde comme un témoin du puissant crédit de la sainte auprès de Dieu.

Dans les mêmes montagnes, un mal extraordinaire avait tellement courbé une pauvre femme,

qu'elle était demeurée sept ans immobile sur son lit, bien résignée à n'en sortir que pour être portée au tombeau. Le bruit des grands miracles de Marguerite parvint jusqu'à elle ; il lui sembla que son grand pouvoir éclaterait encore davantage dans la guérison d'une maladie aussi grave que la sienne ; encouragée par une confiance inattendue, elle fit le vœu de diriger ses premiers pas vers son église et de se prosterner devant son autel. A peine ce vœu fut-il fait qu'il fallut l'exécuter, car sa céleste bienfaitrice lui avait obtenu le plein usage de ses membres et le rétablissement de ses forces. Elle courut donc aussitôt à Cortone, et, après avoir satisfait sa dévotion, elle fit une déclaration solennelle de sa guérison pour en laisser un témoignage authentique.

Nous ne finirions pas si nous voulions seulement indiquer les innombrables bienfaits de la sainte envers les habitants de Cortone. Une observation suffira. Comme il n'y avait pas de maison dans cette ville où l'on n'eût pour elle une vive dévotion, il n'y eut pas aussi de personnes affligées qu'elle ne secourût. Marguerite ne se contenta pas de mériter la reconnaissance publique par des bienfaits particuliers : elle y acquit des droits incontestables par des services rendus au pays lui-même. Ainsi, en 1529, le prince Philibert d'Orange se présenta devant Cortone

avec son armée, qui avait saccagé Rome et dévasté Florence. La ville n'avait pour sa défense que deux compagnies de soldats ; mais encouragée par leur fidélité et par la protection de la sainte, elle ne voulut pas se rendre et accepta le combat. Le prince furieux l'investit sur-le-champ avec vingt-cinq mille hommes et dressa une batterie formidable du côté de Saint-Vincent. Tous les efforts des assaillants furent inutiles ; Marguerite parcourait visiblement les murailles, encourageant les assiégés et repoussant les ennemis. Ceux-ci, désespérés de ne pouvoir prendre la ville comme ils se l'étaient promis, levèrent le siège plutôt en vaincus qu'en vainqueurs et abandonnèrent Cortone. Ils allèrent se venger de cet insuccès sur d'autres pays, qu'ils mirent à feu et à sang. Cortone, comme un point serein, pendant que l'orage gronde de tous côtés, demeurait tranquille à l'abri de la dévastation et des ruines qu'une armée furieuse laisse derrière elle.

Les habitants de cette ville purent, en reconnaissance, adresser à leur libératrice ces actions de grâces de l'Ecclésiastique : *Vous nous avez délivrés des lions rugissants prêts à nous dévorer, et des maux de toute espèce qui nous environnaient.*

Réflexion. — Marguerite est réhabilitée : de pécheresse elle est devenue grande sainte, par la réparation.

CHAPITRE VI

Miracles de sainte Marguerite dans les autres pays.

Des pèlerins qui s'étaient embarqués ensemble à Ancône, pour la Terre-Sainte, avaient eu plusieurs jours d'une navigation heureuse, lorsqu'une violente tempête s'étant élevée, les jeta loin de leur route. Ne pouvant s'abriter dans aucun port, et leurs provisions étant épuisées, ils en étaient réduits ou à mourir de faim en s'abandonnant au gré des vents, ou à faire naufrage. Dans cette extrémité, les marins faisaient des vœux, les passagers invoquaient leurs saints protecteurs; cependant l'orage augmentait, et l'équipage, à la merci des flots, éprouvait les angoisses d'une mort prochaine. Mais grâce à sainte Marguerite, l'espoir revint tout à coup, et, avec lui, le courage. Parmi les passagers se trouvait un habitant de Laviano, patrie de la sainte pénitente. Il se rappela qu'il portait sur lui une relique de la sainte; il l'exposa à la vénération de l'équipage, il la montra à l'air courroucé, et les vents devinrent à l'instant même favorables et poussèrent le navire au port désiré avec tant de vitesse que les marins étonnés

assurèrent qu'ils n'avaient jamais fait un trajet si rapide.

On avait saisi et jugé, à Mont-Pulcien, un assassin qui devait être mis à mort le lendemain. On doubla la garde de la prison pendant la nuit, on tint le patient étroitement lié; il n'avait aucun secours humain à espérer, il implora le secours du ciel par la médiation de Marguerite; il lui exposa que, comme elle avait été délivrée de la mort éternelle en rompant les liens du péché dans la même ville, elle daignât lui conserver la vie temporelle en brisant ses chaînes. Une prière si hardie ne méritait certainement pas d'être écoutée. Cependant la charitable et compatissante Marguerite l'exauça. Le condamné se trouva hors de la prison et délivré de ses entraves. Il courut sur-le-champ à Cortone et, pénétré à la fois de componction et de reconnaissance, il se prosterna devant l'autel de sa libératrice; il y laissa les chaînes du corps et de l'âme, se confessa avec une vive douleur et mena une meilleure vie.

La sainte opéra un semblable prodige à Castello. Trente prisonniers étaient réunis dans le même cachot. Ils implorèrent le secours de Marguerite, leurs liens furent brisés, les portes s'ouvrirent, et ils recouvrèrent la liberté. Ils publièrent ensuite leur délivrance dans tous les

environs et firent aimer partout la sainte qui se montrait si compatissante pour les pécheurs.

Cinq ans après la mort de Marguerite, au mois de juin, M. Ridolfuccio, de la ville d'Arezzo, était en danger de mort. Sa femme promit à la sainte, en cas de guérison du malade, d'aller visiter son tombeau et d'habiller une indigente. A l'instant le mari ouvrit les yeux et dit à sa femme, d'une voix forte, de se consoler, que le lendemain il serait guéri, parce que deux saints qui venaient de lui apparaître, le lui avaient promis. Le tout fut vérifié par l'événement, et la dame put aller accomplir son vœu à Cortone.

Un autre habitant d'Arezzo se préparait avec des complices à se venger d'un rival ; mais peu s'en fallut qu'en punition de son mauvais dessein, il ne fût prévenu lui-même par la mort ; car, en mangeant avec avidité du poisson, une arête se fixa dans le gosier, d'où nul remède ne put l'extraire. Alors il invoqua sainte Marguerite et, pour se la rendre propice, il lui promit de se réconcilier sur-le-champ avec son ennemi et d'aller pieds nus à son tombeau. A l'instant même, au grand étonnement des assistants, il fut assez heureux de sentir l'arête se détacher sans peine en même temps que la douleur disparaissait.

Un habitant de Laviano s'appuyait sur le bord

d'un puits. Tout à coup les pierres se dérobent sous le poids de son corps et il tombe dans l'eau. Ses amis, au moyen d'une corde, l'avaient presque retiré du puits, lorsque, la corde se rompant, il tomba de nouveau. Ayant alors recours à sainte Marguerite, il fut délivré de ce double péril.

Au mont de Sainte-Marie, fief de la noble maison de Bourbon, un enfant de cinq ans tomba d'une fenêtre élevée ; sa tête se brisa contre la pierre, et le cerveau sortait de la plaie large d'environ trois grands doigts. L'enfant ne donna aucun signe de vie depuis midi jusqu'au soir dans la nuit ; enfin la mère affolée se sentit inspirée de se vouer avec son fils à sainte Marguerite ; elle fit cette promesse avec une grande foi, et sur-le-champ l'enfant parla et accourut vers sa mère parfaitement guéri. La mère ne perdit pas un moment pour aller à Cortone avec son fils, tant pour accomplir son vœu que pour constater la guérison instantanée de l'enfant.

A Citerne, hameau voisin du mont de Sainte-Marie, un autre enfant du même âge était sourd-muet de naissance. Ses parents eurent ensemble la pensée de le recommander à sainte Marguerite. Leur foi fut bientôt récompensée. L'enfant entendit, sa langue fut déliée, il appela son père qui le porta dans ses bras à Cortone, en compa-

gnie de sa mère, pour rendre grâces à leur céleste consolatrice.

Une dame de la ville de Castello souffrait depuis plusieurs heures des douleurs de l'enfantement ; tous les secours de l'art lui avaient été inutiles, et les médecins l'avaient abandonnée. Peu effrayée de cet abandon, elle mit sa confiance en sainte Marguerite, sa protectrice spéciale ; elle la pria avec ardeur de lui obtenir sa délivrance, et elle mit au monde heureusement un enfant plein de santé.

Une autre dame de la même ville était très affligée de la maladie de son fils, qu'elle aimait tendrement, elle ne pouvait se résoudre à en faire le sacrifice. Cet attachement la porta à recourir avec ferveur à l'intercession de Marguerite , elle fut exaucée, et le malade guérit promptement.

Madame Altavina Finetti perdit la vue pendant plusieurs jours des suites d'une fluxion : elle invoqua Marguerite et recouvra la vue encore meilleure qu'auparavant.

Au même endroit, une femme qui avait employé inutilement tous les remèdes des hommes pour guérir son fils de la très grave rupture d'un membre, implora l'assistance de Marguerite, et tout le mal disparut.

Le sieur Pievano, de Saint-Sevin, diocèse de Castello, attesta avec serment qu'un domestique

d'une dame Benvenuta, étant atteint d'un mal de gorge qui faisait craindre pour sa vie, en fut guéri à l'instant même où sa mère le voua à sainte Marguerite.

Dans le hameau de Crociano, diocèse de Pérouse, un malade, dans un accès de fièvre, se donna un coup violent à la tête, au point d'en perdre un œil. Les médecins épuisèrent inutilement leur art pour lui rendre l'œil et guérir la fièvre. Le malade promit à sainte Marguerite de visiter son tombeau et d'y faire brûler dix cierges en son honneur. La guérison ne se fit pas attendre ; il se leva, prit de la nourriture avec appétit et s'achemina vers Cortone.

Auprès du hameau précédent, un homme furieux nommé Janin, irrité contre son enfant de trois ans, l'enleva des bras de sa femme et lui serra si fortement le cou, que la pauvre créature rendit le sang par la bouche, par le nez et par les yeux. A ce spectacle, le père dénaturé jette l'enfant par terre et le foule aux pieds. Quand il le vit écrasé, la crainte de la justice lui fit prendre la fuite. De son côté, la mère désolée, craignant de divulguer par ses pleurs le crime atroce de son mari, recueillit en soupirant et en secret le corps meurtri de son enfant et le cacha. Au bout de trois jours, encouragée par le bruit des miracles de Marguerite, elle lui promit de visiter

son tombeau, pieds nus et vêtue d'un cilice, si elle obtenait la vie de son enfant et la sécurité de son mari. Animée d'une vive foi, elle courut chercher le cadavre de son fils qu'elle trouva non seulement vivant, mais encore sans la moindre trace de ses blessures.

La belle-fille du chevalier Gui de la Cornie, de Pérouse, perdit un enfant de la même maladie qui lui en avait enlevé deux autres au berceau. Elle fit vœu de visiter l'autel de sainte Marguerite, et son enfant revint à la vie.

Madame Gualdrete Magalotti de la Plume, tourmentée du démon au point d'avoir été près d'en mourir plusieurs fois depuis un grand nombre d'années, fit vœu de visiter, vêtue d'un cilice, le tombeau de sainte Marguerite, et fut délivrée pour toujours.

Simon Angellucci, de Pérouse, attesta sous serment qu'étant affligé d'une tumeur douloureuse sous le menton, et aucun chirurgien n'ayant pu le guérir de son mal, il invoqua sainte Marguerite, en lui promettant de visiter son tombeau tous les ans, et dans l'instant la tumeur disparut, et il n'éprouva plus aucune douleur.

Un jeune homme de l'Isle majeure du lac de Pérouse avait la bouche tellement enflée que sa langue pendait forcément hors de ses lèvres. Son oncle, le sieur Giacopello, après avoir

essayé tous les remèdes, résolut de le conduire à un célèbre médecin qui était alors à Cortone; or, pendant qu'il s'y rendait avec son neveu, arrivé à un coteau d'où l'on découvrait l'église de sainte Marguerite, il se prosterna et promit à la sainte de visiter son tombeau si elle lui obtenait la guérison du jeune homme. Après avoir prié, il voulut essayer de faire prendre un peu de nourriture au jeune homme exténué de fatigue. Celui-ci put non seulement manger, mais de plus il retira sa langue qui reprit sa position naturelle. L'oncle imprudent ne correspondit pas sur-le-champ à une grâce si prompte. Car étant entré à Cortone, au lieu d'aller directement remplir son vœu, il se rendit chez le médecin et y demeura jusqu'au soir. Pendant la nuit, le mal du jeune homme revint et empira, et tandis que son oncle lui administrait les remèdes prescrits par le médecin, le malade invoqua sa première libératrice, qui lui apparut et de sa main le guérit parfaitement, si bien que le jour étant venu, il put aller à l'église, avec son oncle, et y accomplir son vœu.

Sainte Marguerite avait obtenu une grâce semblable, peu d'années après sa mort, au jeune seigneur de Bifolio qui lui avait été très dévot pendant qu'elle vivait encore. Il avait la langue énormément enflée; les médecins, dans la crainte

qu'il n'en fût suffoqué, étaient déjà décidés lui faire une douloureuse incision. Le malade en fut effrayé ; il se recommanda à sa chère protectrice, pour qu'elle le préservât de cette opération cruelle. Pendant qu'il la priait, il s'endormit, et, à son réveil, toute l'enflure était dissipée et toutes ses forces revenues.

Claire Martini, de la vallée de Zoca dans le comté de Pérouse, à l'âge de trois ans et demi, était obsédée du démon, en sorte qu'elle ne pouvait faire aucun mouvement pour les exercices de piété et notamment le signe de la croix ; de plus elle avait perdu la vue. Ses parents résolurent de la porter au tombeau de sainte Marguerite : à la seule annonce de ce voyage les démons abandonnèrent l'enfant, qui recouvra la vue et l'usage de tous ses membres. Néanmoins les pieux parents vinrent à Cortone remercier leur bienfaitrice et attester cette guérison.

Une personne du village d'Antria, diocèse de Pérouse, souffrait cruellement de la pierre ; elle fit vœu de visiter l'église de Marguerite et de faire brûler quatre cierges à son autel, sa pauvreté ne lui permettant pas de faire une offrande plus grande : la bienheureuse récompensa sa foi et lui obtint une guérison complète.

Une autre personne de Viano, diocèse de Chiusi, réduite à l'agonie par le même mal, en

guérit à l'instant de la même manière par l'intercession de la sainte pénitente.

Une femme nommée Letizia, du hameau de Sainte-Agathe, diocèse de Pérouse, était estropiée en plusieurs parties de son corps depuis quatre ans; elle se décida à invoquer sainte Marguerite et fit vœu de visiter son tombeau. Elle vit bientôt disparaître ses infirmités et fut en état d'accomplir son vœu sans délai.

Le sieur Guy, du plan de Carpi, diocèse de Pérouse, en sortant un jour de l'église, reçut d'un inconnu un coup à la tête; le coup fut violent. Pendant trois mois le malade employa les remèdes de l'art et le secours de la prière, sans en retirer d'autre fruit qu'une patience qui ne se démentit pas dans son malheur; il allait perdre un œil, quand il invoqua sainte Marguerite en lui promettant de visiter son tombeau et d'y offrir des cierges, et son œil fut parfaitement guéri.

Dans le hameau de Pierlo, il naquit un enfant privé des organes mêmes de la vue. Au bout de vingt jours, la mère en pleurs s'engagea à le porter à Cortone, si la sainte obtenait à l'enfant la délivrance de cette infirmité; l'enfant ne tarda pas à ouvrir les paupières et montra deux beaux yeux, fruit de l'intercession de sainte Marguerite.

Un fils de madame Nuta, épouse de M. Accorso, de Lucignano, trouva dans la maison de petites armes ; il les prit et s'approchant du berceau où dormait son petit frère, il lui donna pour s'amuser tant de coups que l'enfant fut suffoqué dans son sang. Au bout de quelques heures, la mère vint au berceau avec la nourrice pour allaiter l'enfant ; à la vue de son enfant en sang, saisie de la plus vive douleur, elle invoqua sainte Marguerite, en lui promettant de porter l'enfant à son tombeau et de le lui consacrer, si elle le rappelait à la vie. A peine avait-elle fini sa prière que l'enfant fut guéri.

Un autre enfant tomba d'une fenêtre dans la rue et donna si rudement de la tête contre le pavé que ses yeux sortirent de leur orbite. On le crut mort. A cette vue, sa pieuse mère le voua à sainte Marguerite et protesta à haute voix qu'elle espérait qu'il guérirait par sa médiation. C'est ce qui arriva : l'enfant, parfaitement guéri, se releva et courut vers sa mère qui, dans sa joie, s'empressa d'accomplir son vœu.

Une jeune frénétique, des environs d'Assise, déchirait tous les vêtements qu'on lui donnait, et se livrait à des transports que personne ne pouvait calmer. Ses parents affligés la conduisirent avec beaucoup de peine au tombeau de sainte Marguerite et y trouvèrent leur consola-

tion et la guérison de leur fille, qu'ils avaient vainement sollicitée dans d'autres sanctuaires.

La nommée Bennesai, de Pozzuolo, par suite d'une fluxion catarrhale, avait perdu l'usage de la main droite qui s'était déboîtée brusquement, et le mouvement d'un côté du corps qui était paralysé. Elle se voua à sainte Marguerite et fut guérie de sa double infirmité.

Un jeune fils de madame Marguerite Sassi, de Bulgarelli, trouva dans une armoire du poison préparé pour tuer les rats. Il le prit pour un bonbon et l'avala avidement. Au bout de quelques heures, l'enfant fut saisi d'une fièvre ardente, de violentes coliques et d'une agitation de la tête si étrange que les médecins, après avoir employé vainement les antidotes, jugèrent que le malade mourrait bientôt ou serait atteint de folie. A cet avis si triste, la mère s'adressa à sainte Marguerite avec de grands sentiments de foi et fut si heureusement exaucée que son enfant se trouva tout à coup sain d'esprit et de corps. Pour correspondre à cette grâce par un bon usage de la vie que la sainte pénitente lui avait obtenue, il voulut la consacrer tout entière au service de Dieu, sous la conduite du patriarche saint Dominique, en entrant dans son ordre aussi saint que savant, et y persévérant jusqu'à la mort.

Une maladie épidémique sévissait avec violence contre les enfants, à Raguse en Dalmatie, lorsque le navire des pèlerins, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, y aborda. Parmi les passagers se trouvait un homme du pays, grand dévot à Marguerite, nommé Barthélemi Mantellato. En parcourant la ville, il rencontra un pieux Ragusain appelé Michel, qui, entre autres exercices de charité, avait l'usage de recevoir dans sa maison les pèlerins de la Terre-Sainte. Il engagea Barthélemi à loger chez lui avec tous les autres pèlerins. Pendant le dîner, Barthélemi fit tomber la conversation sur les mérites et les miracles de sainte Marguerite. Michel en conçut une grande confiance en l'intercession de la sainte pénitente, et, apprenant que Barthélemi avait de ses cheveux dans un reliquaire, il prit le reliquaire et le porta dans une maison où son fils âgé de deux ans, était à l'agonie par suite de l'épidémie régnante. Il lui appliqua la relique, et l'enfant revint à la vie et se leva parfaitement guéri, à la grande joie de Michel et de Barthélemi, qui fut charmé de voir sa sainte protectrice glorifiée dans ce pays lointain et si généreuse envers son hôte charitable.

Une jeune fille, en courant dans la maison donna du pied contre un fuseau, dont la pointe

demeura dans les chairs. Son oncle, quoique habile chirurgien, ne put l'extraire. Sa femme, voyant le danger de la blessure, invoqua sainte Marguerite, qu'elle honorait avec une dévotion particulière. Pendant cette invocation, il lui vint à l'esprit d'appliquer à sa nièce un remède peu propre à guérir le mal. Elle regarda cette pensée comme une inspiration et la suivit. Or, elle fut doublement étonnée en voyant cette pointe meurtrière sortir non de la blessure, mais d'une partie saine qui, après avoir donné passage à la parcelle de bois, se referma comme auparavant ; il y resta cependant une faible marque en témoignage authentique du prodige opéré par la sainte.

L'an 1614, le Père François du Col, de l'Ordre des Mineurs, souffrait d'un dépôt d'humeurs qu'un érésipèle avait laissé à l'un des pieds sans que les secours de l'art eussent pu l'en guérir. Il ne restait d'autre moyen qu'une opération douloureuse ; mais aucun chirurgien n'osait s'en charger, de peur d'estropier le malade. Un jour, ce religieux se trouvant seul et se recommandant avec ferveur à sainte Marguerite, se sentit intérieurement poussé à ouvrir lui-même la tumeur ; il découvrit son pied et allait y porter le fer, lorsque, effrayé des suites, il s'arrêta. Enfin un moteur invisible guida sa main inexpérimentée ;

il fit une incision heureuse, et, toute l'humeur s'étant écoulée, il fut bientôt parfaitement rétabli.

Gilbert Venuti, de Cignano, diocèse de Bourg Saint-Sépulcre, souffrait horriblement d'une jambe cassée dans une chute, et qui n'avait pu se remettre. Il invoqua Marguerite et lui promit, en cas de guérison, de visiter son tombeau et d'y faire une offrande. Les douleurs cessèrent, la jambe guérit et il se sentit si leste que, sans le moindre délai, il vola à Cortone pour vénérer le saint tombeau.

Comme je n'ai d'autre ambition moi-même que de finir mes jours, prosterné de tout mon cœur devant ce précieux dépôt, je termine ici ce chapitre. Tout lecteur sera convaincu que la confiance en sainte Marguerite ne sera jamais trompée. *Que ceux qui connaissent votre nom espèrent en vous, parce que vous n'abandonnez jamais ceux qui vous cherchent.*

Prière. — O sainte Marguerite, à tous vos miracles ajoutez aujourd'hui celui de ma conversion.

CHAPITRE VII

Autres miracles de sainte Marguerite, plus récents.

Comme il n'y eut jamais d'époque plus glorieuse pour Marguerite que le XVIIIe siècle, il n'y eut

jamais de temps plus heureux pour les personnes consacrées à son culte. Elle leur obtient une telle abondance de grâces, qu'on peut dire qu'il ne se passe pas d'heure sans qu'elle ne leur obtienne les plus insignes faveurs, tant pour le soulagement des corps que pour la consolation des âmes affligées. On en voit une preuve éclatante dans les trophées innombrables de son crédit auprès de Dieu, suspendus à ses autels en mémoire des périls de mort évités, des maladies guéries, des malheurs éloignés ou réparés, et des bienfaits de toute espèce obtenus. De cette multitude de prodiges, je ne rapporterai que ceux que le Saint-Siège a reconnus et qui furent approuvés pour sa solennelle canonisation.

Les premiers jours de janvier 1716, Marie-Catherine Fabri, de Cortone, âgée d'environ trois ans, fut frappée tout à coup de paralysie dans tout le côté droit ; deux jours après, le mal gagna le côté gauche ; elle perdit à la fois la parole, le sentiment, le mouvement, et n'eut plus la force de se tenir debout. Son âge tendre ne comportant pas de violents remèdes, le docteur Marius Ciarpallini lui en appliqua de doux, mais avec peu de succès : la maladie s'aggravait toujours. Le médecin désespéra de la guérison et renonça à traiter l'enfant, en déclarant aux parents désolés que l'enfant mourrait bientôt,

ou qu'elle demeurerait estropiée. Trois mois s'écoulèrent dans cet état, lorsqu'à l'instigation de quelques religieuses, la mère invoqua avec une grande foi l'intercession de Marguerite, lui promettant par vœu que, si elle guérissait son enfant, elle lui ferait porter l'habit du Tiers-Ordre. En même temps, pour mieux se disposer à recevoir cette grâce, la pieuse mère fit porter l'enfant par un domestique et l'accompagna avec ses deux aînées, à l'autel de sainte Marguerite; elle y communia, et pria le Père Pellegrin, Mineur de l'Observance, d'oindre l'enfant de l'huile de la lampe. Le bon religieux y consentit; on mit l'enfant sur l'autel, le Père fit des onctions en forme de croix, sur le front, aux tempes et aux pieds, pendant que les pieuses assistantes priaient avec lui. L'onction terminée, le mal cessa à l'instant; l'enfant recouvra l'usage de tous ses sens, et quand on l'eut descendue de dessus l'autel, elle marcha librement, parla sans difficulté, se trouva remplie de vigueur et put retourner à pied à la maison, proclamant le miracle par chacun de ses pas, à la grande joie de toute la compagnie, et inspirant la dévotion à tous les spectateurs étonnés du prodige.

L'année suivante, en 1717, le soir du 28 décembre, deux jeunes gens, le clerc Antoine Catelani, et Benoît Bonfini, domestique de Mgr Jean-

Baptiste Puccini, alors évêque de Cortone, poussés par un caprice de leur âge plutôt que par un vrai besoin, voulurent, malgré l'heure avancée, faire une promenade sur les murs de Cortone. Catelani s'écarta un instant, Bonfini devait l'attendre ; mais, se trouvant fatigué, il s'étendit par terre, et l'obscurité de la nuit contribua aussi à l'endormir. Catelani, ignorant que son ami dormait, retourna par un sentier, s'imaginant que son compagnon avait pris le devant à petits pas. Ne le trouvant point, il l'appela plusieurs fois à haute voix. A ces cris, Bonfini se réveilla : au milieu des ténèbres il perdit le chemin et se dirigea vers le bord du mur ; le terrain lui manqua tout à coup, il fut précipité sur un tas de pierres. A la violence du coup, Catelani s'aperçut de la chute de son compagnon ; il en frémit et le tint pour mort en considérant la hauteur du mur ; surtout il l'avait appelé plusieurs fois, sans en recevoir aucune réponse. Désolé d'un si funeste accident, il se mit à pleurer. Enfin, il l'appela plus fort qu'auparavant, et alors Bonfini lui répondit et l'assura qu'il lui semblait n'avoir aucun mal, grâce à sainte Marguerite qu'il avait invoquée de tout son cœur en tombant. Catelani voulait lui faire ouvrir tout de suite la porte la plus voisine pour l'introduire en ville ; mais Bonfini, craignant d'ébruiter

sa promenade inconsidérée, occasion de son accident, préféra rôder autour des murs, et remonter par une brèche, ce qu'il exécuta heureusement à l'aide de Catelani qui l'accompagna à la maison. En s'y rendant, et quand il fut au lit, Bonfini, au souvenir de sa chute, en conçut une frayeur extrême et, pour mieux s'assurer du bonheur de sa conservation, qu'il croyait fermement avoir obtenue par l'invocation de sainte Marguerite, il fit appeler de grand matin le chirurgien pour le visiter et constater s'il avait quelque fracture ou lésion : il ne s'en trouva aucune, malgré la violence de la chute. Le prudent chirurgien le saigna et le mit à la diète pendant deux jours, pendant lesquels Bonfini, sentant son sang calmé, sa frayeur évanouie, alla remercier sa bienfaitrice et fit suspendre à son autel son *ex-voto* d'argent.

Le 14 février de l'année 1725, la sœur converse Marie-Fortunée Vannucei, du monastère de Saint-Jérôme de Cortone, se trouva incommodée plus qu'à l'ordinaire. Elle y fit peu d'attention et continua ses travaux. Mais le mal empira, la fièvre survint, la poitrine fut oppressée, une toux convulsive et une vive douleur de poitrine la forcèrent à faire appeler le médecin. Pour couper la fièvre et dissiper les fâcheux symptômes du mal, celui-ci saigna plusieurs fois la malade,

et employa les ressources de son art. Voyant que la maladie augmentait, il voulut consulter le docteur Marius-Antoine Ciarpallini. Ils convinrent que le mal était sans remède, attendu qu'il paraissait que quelque tubercule corrosif et inflammatoire s'était déjà formé dans les poumons. Cependant ils s'appliquèrent à calmer et à arrêter les progrès du mal. Malgré leurs efforts, les douleurs prirent de l'intensité, et au mal de poitrine vint se joindre une migraine de feu qui ne laissait de repos ni jour ni nuit, et de plus un spasme à un bras qui n'eut plus de mouvement. La mort de la malade semblait prochaine ; on s'attendait à lui voir rendre le dernier soupir ; le froid avait déjà gagné les extrémités, et elle ne pouvait rien avaler. Les médecins la trouvèrent en cet état le 4 avril, ils furent d'avis qu'on lui administrât au plus tôt les derniers sacrements. Le soir, le Père confesseur lui apporta le saint Viatique. Il n'attendait qu'un nouvel accès de fièvre qu'on jugeait devoir être le dernier, pour lui donner l'Extrême-Onction. Cependant il attendit jusqu'au lendemain et se retira fort tard, jugeant que la fièvre ne reviendrait qu'au jour. Mais elle revint au crépuscule et commença par une défaillance, bientôt suivie du délire, et ôta enfin à la malade et la vue et tout mouvement du corps. On croyait qu'elle allait expirer lors-

qu'on apporta au monastère une parcelle authentique de l'habit de sainte Marguerite, que madame de Tomasi envoyait pour que la malade fît le signe de la croix avec cette relique. On porte sur-le-champ la relique dans la cellule, on la met sur la poitrine de la malade, et ses compagnes récitent le *Pater,* l'*Ave* et le *Gloria Patri* pour sa guérison. En même temps on bénit la malade avec le crucifix même de la sainte, qu'avait envoyé à cet effet M. Bali Passerini. Après ces bénédictions, la sœur passa un quart d'heure comme dans un doux sommeil, ou plutôt comme occupée d'une agréable vision. Il lui sembla être à la grille du parloir et y donner un pain en aumône à une sœur du Tiers-Ordre de saint François, qui, la voyant si pâle et si décomposée, lui demandait quel mal la minait. La malade lui répondait qu'elle souffrait beaucoup de la poitrine. Alors la sœur du Tiers-Ordre lui tendait la main en lui disant : *Allons donc, certainement vous n'avez aucun mal, vous vous portez bien.* A ces mots, la pauvre agonisante se réveilla, elle se trouva véritablement guérie ; les forces lui étaient revenues ; elle put se lever et s'habiller elle-même ; elle monta sans appui l'escalier et courut promptement à l'oratoire de sa bienfaitrice ; là, elle récita à genoux avec la communauté l'hymne d'actions de grâces. Dans ce moment, le confes-

seur arriva pour l'assister à la mort : quelle fut sa surprise de la voir et de l'entendre remercier le Seigneur avec ses compagnes ! Après avoir écouté le récit du prodige, il s'unit lui-même aux louanges du Très-Haut, et fit venir au parloir la sœur guérie pour voir sa mère désolée qui, au milieu des pleurs et des sanglots, n'attendait que la nouvelle de sa mort. Cette mère tendre faillit mourir de joie lorsqu'elle vit sa fille merveilleusement guérie.

Ces trois prodiges, joints à la conservation miraculeuse du corps de la sainte, furent approuvés par le Saint-Siège avant qu'on ne procédât à sa canonisation. Je ne puis me refuser au plaisir d'en rapporter deux autres plus récents dont je viens de recevoir la narration. Le 23 juillet 1738, M. le chanoine Bruno Bruni, après avoir assisté à vêpres, dans l'église collégiale de Saint-Jean-en-Persiceto, se sentit tout à coup fortement agité. Il s'acheminait vers une pharmacie où il espérait trouver un médecin ; mais il fut atteint d'apoplexie foudroyante et tomba au milieu de la place privé de l'usage de la parole et de ses sens, et tous ses membres paralysés. Les passants vinrent promptement à son secours et le portèrent dans la pharmacie voisine. Là, on employa tous les baumes et toutes les eaux spiritueuses sans le moindre succès. Arriva en-

suite M. l'archiprêtre Rubini qui, connaissant parfaitement la dévotion que portait le malade à sainte Marguerite, le bénit avec une image de la sainte et la lui appliqua sur la tête. A l'instant même le chanoine recouvra l'usage de ses sens et de la parole, ses membres reprirent leur mouvement, il se leva sur son séant et se trouva tout à fait bien portant, à l'exception d'un doigt de pied qui avait été blessé dans la chute. Pour l'en guérir, les chirurgiens l'obligèrent à garder le lit. Mais le repos et les onctions n'opérant rien, ils en vinrent à l'incision. Lassé d'un traitement si long, et plein de confiance dans sa céleste protectrice, il enleva un jour tout l'appareil et bénit la partie blessée avec une parcelle de l'habit de sainte Marguerite. Il n'en fallut pas davantage pour guérir le doigt. Le lendemain, ne sentant aucun mal, il regarda la blessure et n'y trouva pas même de cicatrices. Pénétré de reconnaissance, il érigea une nombreuse congrégation d'ecclésiastiques et de fidèles qui joignaient à la plus ardente dévotion pour sainte Marguerite, une fervente imitation de sa charité pour les pauvres malades, les faisant soigner à leurs frais et les assistant eux-mêmes à la mort.

L'an 1745, un vénérable missionnaire de la Propagande, de retour du Pérou à Rome, attesta par plusieurs dépositions, que son pieux com-

pagnon, donnant en plein jour, dans une des églises de ce pays, les exercices d'une neuvaine avant la fête de sainte Marguerite, au mois de février, la sainte, en habit du Tiers-Ordre, apparut à la porte de cette église, et, à la vue de tout le monde, passa au milieu du peuple assemblé, s'approcha de ce prêtre, le remercia de son zèle pour sa gloire et lui promit d'en être reconnaissante. La nouveauté de son habit, la grâce de sa figure, la douceur de sa voix, émurent vivement les assistants, qui devinrent si enflammés de dévotion pour cette sainte, qu'il n'y en a aucune à qui ils rendent de si grands honneurs, comme il n'en invoquent aucune avec plus de fruit. C'est ainsi que cette charitable sainte, non moins propice aux Indiens qu'aux Européens, obtient à tous des grâces prodigieuses et semble s'écrier à toute heure avec Jésus : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et affligés, et je vous soulagerai.*

Prière. — Sainte Marguerite, priez pour moi, convertissez-moi.

CHAPITRE VIII

Sommaire chronologique du culte de sainte Marguerite.

La vénération publique et universelle de sainte Marguerite commença à Cortone au moment

même de sa mort. Comme le Sauveur le lui avait promis, à peine eut-elle expiré que le souverain Maître des cœurs changea le mépris de ses détracteurs en amour et en une haute estime. Ceux-là mêmes qui avaient le plus blâmé la sainte pénitente et déchiré sa réputation, furent les premiers à louer ses vertus, à exalter ses mérites, à rechercher ses reliques, à honorer sa dépouille mortelle; ils rivalisèrent de zèle pour augmenter la pompe de ses funérailles, pour se placer dans son cortège triomphal, pour en multiplier le luminaire resplendissant, pour embaumer son saint corps d'aromates, et pour immortaliser son nom par la construction grandiose de son église commencée l'année même de la mort de la sainte, comme nous en avons la preuve authentique dans cette pierre antique placée dans le portique extérieur de ce temple, sur laquelle on lit l'inscription suivante :

L'an du Seigneur 1297, au temps de dom François, Prieur des Consuls de la ville de Cortone, cette église fut commencée.

Neuf ans après, en 1306, Ildebrandino, évêque d'Arezzo, voulant réparer et embellir l'oratoire de saint Basile, accorda quarante jours d'indulgence à tous ceux qui y contribueraient

de leurs aumônes; il parle de cet oratoire comme d'un sanctuaire *où repose le corps de la Bienheureuse Marguerite, qui, par ses mérites, y opère beaucoup de miracles*. Pierre, évêque de Chiusi, adressa à ses diocésains une instruction semblable. Il y donne à Marguerite non-seulement le titre de Bienheureuse, mais encore celui de Sainte : *Dieu tout-puissant,* dit-il, *par les mérites de cette sainte, a donné la vue aux aveugles, a rendu l'ouïe aux sourds, et de plus il a ressuscité un enfant mort qu'on allait enterrer*.

Dans le même temps, le cardinal Napoléon Orsini, légat du Saint-Siège, rendit à Marguerite des honneurs encore plus grands. Il en approuva la vie écrite par le Père Giunta Bevignati, il en reconnut et approuva les miracles, il lui confirma le titre de Bienheureuse, il en favorisa le culte par de nombreuses indulgences ; enfin, en 1318, il engagea Isnard, patriarche d'Antioche, et onze autres évêques, à accorder chacun quarante jours d'indulgence à tous ceux qui visiteraient son tombeau, ou qui y feraient une aumône.

Dix ans après, en 1328, la ville de Cortone ayant recouvré son siège épiscopal, le nouvel évêque, Ranieri Ubertini, confirma à Marguerite le titre de Bienheureuse avec toutes les susdites indulgences. Ensuite, le concours croissant tou-

jours au saint tombeau, ainsi que les dons, on put enfin terminer la nouvelle église, qui fut dédiée à saint Basile et à sainte Marguerite, qu'on appela généralement l'église Sainte-Marguerite. On en fit l'ouverture en 1392; Boniface VIII l'enrichit de beaucoup d'indulgences, et Eugène IV les augmenta dans sa bulle portant approbation de la donation de l'église et de l'oratoire, faite par la ville de Cortone en faveur des Frères-Mineurs de l'Observance. C'est là qu'on lit ce bel éloge : *Le grand nombre de miracles que Dieu a opérés depuis longtemps et qu'il ne cesse d'opérer par les mérites de la Bienheureuse Marguerite, a rendu cet oratoire célèbre par le concours continuel et la dévotion des fidèles.*

Mais cette dévotion devint encore plus célèbre, quand l'église fut régulièrement et convenablement desservie par ces saints religieux. Leurs instructions pleines d'onction et l'efficacité de leurs prières, d'un côté disposaient les fidèles à recevoir les bienfaits de Marguerite, et de l'autre portaient la sainte à les leur obtenir. Aussi les prodiges se multipliaient et, par suite, le recours à la sainte pénitente. Un insigne dévot à sainte Marguerite, le pape Léon X, atteste dans sa bulle que la fête de sainte Marguerite avait toujours été célébrée dans cette église

avec la plus grande pompe et au milieu d'un grand concours, le jour anniversaire de sa bienheureuse mort. Pour augmenter la solennité de la fête et le concours des pèlerins, ce Souverain-Pontife y attacha d'abord une indulgence de deux cents ans et deux cents quarantaines, et l'année suivante, 1560, une indulgence plénière. Ensuite il accorda la faculté de célébrer la messe et l'office, dans cette église, du commun des saintes ni vierges ni martyres. Ce grand Pape ne fit ces concessions que par respect pour sainte Marguerite, et par déférence pour le chevalier Silvius Passerini, archiprêtre de la cathédrale de Cortone, dataire de Sa Sainteté, et enfin cardinal de la sainte Église romaine.

La ville de Cortone ne négligeait rien pour rendre cette solennité toujours plus imposante. Dans les registres publics des anciennes ordonnances de cette ville, Marguerite est toujours désignée sous le titre d'aimable protectrice; on y lit plusieurs dispositions prises pour la célébration de sa fête annuelle; on remarque entre autres mesures, que chaque année, en l'honneur de la sainte, tous les tribunaux seront fermés pendant trois jours consécutifs, c'est-à-dire la veille et le lendemain du 22 février, et que, pour mieux honorer son corps intact

et sans corruption et le préserver de toute atteinte, on ne le montrera que le jour de sa fête, ou dans les nécessités publiques, ou pour satisfaire la dévotion de quelque grand personnage. C'est ce qui s'observe encore, avec cette seule différence qu'on montre ce saint corps le dimanche après l'Ascension, anniversaire de sa translation solennelle. Les clefs de l'urne vénérée sont toujours entre les mains du conseil suprême, et l'on ne peut l'ouvrir qu'en présence d'un des magistrats.

L'indult de la messe et de l'office propre au jour anniversaire de sainte Marguerite fut étendu en 1623 à tout l'ordre de saint François, par le pape Urbain VIII, qui avait une dévotion particulière à sainte Marguerite; les habitants de Cortone, toujours prêts à profiter des circonstances favorables à l'honneur de leur sainte patronne, présentèrent quatre ans après à ce Souverain-Pontife une supplique pressante, pour l'engager à faire instruire les procédures apostoliques en la forme qu'il avait tracée pour les canonisations solennelles. Le Pape en chargea le cardinal Mellini, et après sa mort il lui substitua, le 2 mars 1641, le cardinal Sacchetti, auquel, quatre ans après, succéda dans cette fonction le cardinal Costaguti. A ceux-là succédèrent, l'un après l'autre, les cardinaux d'Este

et Aldobrandini. En 1706, Clément XI en chargea le pieux cardinal Gabrielli, qui, à l'instance des Frères-Mineurs conventuels, leur obtint, le 9 mai 1711, de la Congrégation des Rites, l'oraison et les leçons propres de l'office de la Bienheureuse. Cet indult fut étendu le 2 juillet 1712 à tous les religieux et religieuses de l'Observance. A la mort du cardinal Gabrielli, la cause fut confiée, en 1712, au cardinal Casini, de l'ordre des Capucins, que son mérite avait fait élever au cardinalat peu de temps auparavant. Trois ans après, c'est-à-dire en 1715, le 11 mai, il obtint enfin de la sainte Congrégation, qu'au jour anniversaire de la mort de Marguerite, on insérât dans le martyrologe romain l'éloge suivant : *A Cortone, en Toscane, la Bienheureuse Marguerite, dont le corps fut miraculeusement conservé pendant plus de quatre siècles, exhalant un doux parfum, et célèbre par de nombreux miracles, y est singulièrement honorée.* Ce serait ici le lieu de placer un éloge immortel et digne du zèle de son Éminence pour une si belle cause; que n'ai-je pour remplir cette noble tâche, autant d'éloquence que Son Éminence en a mise dans les trois volumes de ses admirables sermons ! ouvrage aussi utile à l'Église qu'il est glorieux pour l'éminentissime prédicateur, et dont la

louange, quelque brillante qu'elle fût, serait toujours, pour l'auteur et son ordre, au-dessous de l'éclat attaché au seul nom vénéré du cardinal Casini.

A cet illustre cardinal succéda, dans le même emploi, le 28 janvier 1720, le pieux et célèbre cardinal Pierre-Marcellin Corradini, qui, pénétré de reconnaissance pour les bienfaits particuliers qu'il avait reçus de Marguerite, fit élever en son honneur plusieurs autels, fonda plusieurs chapellenies, institua plusieurs fêtes, visita son tombeau, reconnut ses reliques, attesta ses miracles, et en poursuivit si heureusement la solennelle canonisation, qu'il l'obtint enfin du grand pontife Benoît XIII, destiné de Dieu à élever Marguerite sur les autels, et à être lui-même élevé aux honneurs sous les auspices de cette sainte, d'abord sur la terre, par le cardinalat qui lui fut accordé le jour de la fête de Marguerite, le 22 février 1672, et par la tiare qu'il reçut à l'anniversaire de la translation de ses reliques, le 29 mai 1724, ensuite dans le Ciel où il s'envola après sa sainte vie, aux premières vêpres de la fête solennelle de Marguerite, le 21 février 1730. Or, ce saint Pontife, ouï les consulteurs et les cardinaux, le 23 décembre 1727, approuva quelques miracles de la sainte pénitente, le 27 décembre

suivant, fête de saint Jean l'Évangéliste si cher à Marguerite, et prononça enfin, le 22 février 1728, le grand décret de la canonisation de la sainte protectrice de Cortone.

La nouvelle de cette canonisation arriva par exprès à Cortone pendant la nuit. Sur-le-champ le noble seigneur Onuphre Buoni, député de la ville pour cette cause qu'il soutint de son zèle et de sa bourse, voulut anticiper la joie des habitants en faisant sonner toutes les cloches pour leur en donner connaissance. Personne ne se méprit sur le sujet de cette sonnerie solennelle ; tout le monde se réjouit de l'honneur dévolu à sainte Marguerite, et s'empressa d'en louer Dieu. Le lendemain on célébra une messe solennelle d'actions de grâces, suivie du *Te Deum* dans son église ; et pendant trois soirées consécutives, la ville entière fut splendidement illuminée. Il ne manquait au bonheur public que l'accomplissement des honneurs à rendre à la sainte d'après la nouvelle bulle. Pour n'y mettre aucun délai, la ville supplia le Souverain-Pontife de procéder au plus tôt à la cérémonie de la solennelle canonisation. Sa Sainteté, voulant aussi y déployer la plus grande pompe, en fixa l'époque au jour de la Pentecôte, 16 mai 1728, ce qui eut lieu avec un appareil mémorable dans la basilique de Saint-Pierre.

Les Pères Mineurs conventuels de Rome célébrèrent cette glorieuse fête par un *triduo* solennel dans l'église des saints Apôtres ; et les Pères Mineurs de l'Observance d'*Aracœli* par une octave entière. Ce qu'il y eut d'étonnant, ce fut la construction, devant cette dernière église, qui n'offre aucune perspective d'architecture, d'une superbe façade de toiles peintes avec un goût exquis et du plus beau dessin, appliquées contre une forte charpente. Les honneurs qu'on rendit à notre sainte dans la ville de Cortone furent aussi extraordinaires que la dévotion incomparable des habitants pour la patronne du pays. On fit apporter dans la ville tout ce qu'il y avait de plus beau dans les environs et dans toute la Toscane; on y appela les artistes et décorateurs les plus habiles ; on y fit venir les chanteurs et les musiciens les plus renommés; on y invita les plus célèbres orateurs.

Mais les habitants de Cortone ne se bornèrent pas là. S'ils ne pouvaient pas obtenir du Saint-Siège des titres plus glorieux pour leur céleste protectrice, ils pouvaient du moins en obtenir de plus amples. Pour cela, ils employèrent auprès de Clément XII la médiation de plusieurs évêques et de plusieurs souverains, pour engager Sa Sainteté à étendre l'office et la messe propres

de la sainte déjà en usage dans tout l'ordre Séraphique, à l'Italie entière, le 22 février, jour de sa fête. Le bref fut signé le 11 mai 1736. Ils voulurent encore ajouter à son église deux chapelles magnifiques. Ils augmentèrent le luminaire habituel au saint tombeau, et y ajoutèrent de nouveaux ornements. Dieu se plut à y concourir lui-même par le fait suivant. Au mois d'août 1744, M. le chanoine Philippe-Angelière Alticozio, procureur-général de la congrégation de sainte Marguerite, livra à maître Joseph Giovacchini, ciseleur de Cortone, vingt-sept livres de cuivre pour le réduire en lames et l'adapter en forme d'ailes à l'un des animaux en bronze qui soutiennent la belle urne sépulcrale. Le métal ainsi étendu au feu et au marteau fut trouvé à diverses épreuves non-seulement sans déchet, mais encore d'un poids notablement plus lourd qu'auparavant. Dieu bénit de la même manière, un an après, les soins pieux que le Père Joseph-Antoine Gardi, Supérieur des Mineurs conventuels, mit à célébrer avec pompe la fête annuelle de notre sainte ; car de toute la cire qu'il loua chez divers marchands, et qui brûla pendant trois heures, il n'en manqua pas une once; au contraire il en rendit un poids plus considérable aux ciriers. La même année 1744, les habitants de Cortone voulurent revêtir

le saint corps du même habit dont Marguerite s'était servi pendant sa vie et qu'elle aimait tant. Ils consultèrent ses plus anciens portraits, et prenant pour échantillon les lambeaux qui avaient échappé à la dévotion des contemporains, ils firent fabriquer de la même étoffe, le manteau gris et la tunique grillée de fond blanc obscur à raies grises.

CHAPITRE IX

Construction d'un nouveau sanctuaire.

L'année 1855 fut funeste pour l'Italie ; le choléra vint répandre la désolation dans un certain nombre de villes de la riante péninsule. Cortone ne fut pas épargnée. La mort avec sa faux terrible parcourait les rues, visitant les habitants et les décimant.

Pleins de confiance en leur protectrice, sainte Marguerite, ils recourent à sa médiation et font le vœu de construire un nouveau sanctuaire, si elle veut arrêter le fléau.

L'illustre pénitente, sensible à cette démonstration pieuse, exauce leurs supplications : l'ange exterminateur, grâce à son intercession, remet le glaive dans le fourreau ; aux glas funèbres

succèdent les cantiques d'allégresse, l'hôte terrible avait pris la fuite.

Pénétrés de reconnaissance pour ce nouveau bienfait, les principaux notables de la cité se réunissent et composent une commission, qui sera chargée de travailler à obtenir les secours destinés à la nouvelle construction. L'évêque du diocèse, Mgr Barbaricci, est nommé président honoraire, le père Conti, gardien du couvent, le marquis de Pétrella sont établis membres, monsieur Piétro Pancrazi secrétaire.

La commission se met au travail ; des appels de fonds sont adressés non seulement aux habitants de Cortone, mais à ceux des villes environnantes. Le plan de l'édifice est adopté, les ouvriers arrivent et creusent les fondations ; on voit avec joie apparaître les murs latéraux.

A la joie devait succéder la tristesse, l'œuvre devait être marquée du sceau divin, c'est-à-dire passer par l'épreuve. La Providence semble abandonner les hommes de bonne volonté. L'argent vient à manquer, et pour cette raison on est obligé d'interrompre les travaux, au grand chagrin des habitants de Cortone.

Quand seront-ils repris ?

Dix-huit ans se sont écoulés depuis leur cessation et aucune aurore ne semble poindre à l'horizon. Le découragement a gagné les cœurs,

on s'aperçoit que les deux pans de murs, qui ont été construits, nuisent à l'ancienne église et sont la cause que l'humidité exerce ses ravages. — Que va-t-on faire ? On se dispose à reprendre le marteau, non pour construire, mais pour abattre ce qui a été bâti en dernier lieu.

Tout semblait perdu : c'est à ce moment que Dieu manifesta sa volonté, voulant que dans ces temps où nous avons besoin de miséricorde, celle qui en a si bien ressenti les effets soit glorifiée d'une manière plus grande. — Que fit donc le miséricordieux Seigneur ? — Il envoya à Cortone l'avocat infatigable du nouveau sanctuaire, qui sut ne reculer devant aucun obstacle, pour arriver au but qu'il se proposa : l'achèvement du sanctuaire ; il cherchait avant tout, l'honneur et la gloire de celle qu'il aimait à appeler de ce nom : « Mia santa » ma sainte ; comme si la bonne sainte Marguerite était sa possession. Sans offenser son humilité, qu'il me soit donc permis de nommer cet apôtre auquel l'Ordre de Saint-François et en particulier la province de Toscane devront une éternelle reconnaissance.

Cet apôtre, c'est le père Antonin Fiorési, religieux prêtre de l'Ordre des Écoles pies, qui fut suscité par le Seigneur pour mener à bonne fin l'œuvre commencée.

Et si aujourd'hui le pieux pèlerin, qui se rend

à Cortone pour vénérer le corps intact de sainte Marguerite, peut contempler avec satisfaction le nouveau et gracieux sanctuaire, ce plaisir, il le doit au laborieux et dévoué serviteur de la sainte, à l'excellent père Fiorési. On peut affirmer que sans lui, l'œil du voyageur n'aurait point la consolation de jouir de la vue de ce charmant édifice.

Qu'a-t-il donc fait? A peine est-il arrivé à Cortone, envoyé par ses supérieurs, qu'il s'empresse de gravir la côte qui conduit à la vieille église, bâtie par ordre de saint Bernardin de Sienne. — A la vue des deux pans de mur, qui, quoique muets, ont eu le privilège de parler au cœur de ce bon prêtre, son âme est saisie de tristesse, il va chercher dans la prière la consolation dont il a besoin. Près de l'autel au-dessus duquel se trouve la dépouille mortelle de sainte Marguerite, il se laisse aller à une douce expansion. Un colloque s'entame. Dieu seul sait ce qui s'est dit pendant cet entretien. Mais ce qui est certain, c'est que le Père, après cet incident, a pris la ferme résolution de se dévouer pour terminer le sanctuaire inachevé.

Comprenant qu'il ne peut agir seul, il communique sa pensée au R. P. Séverin Lisi franciscain, et à M. Pierre Pancrazi; ces deux derniers acceptent la proposition. Dès ce moment, tous

trois n'ayant qu'une seule volonté, se mettent de nouveau à étudier les plans pour arriver au but de leurs désirs.

Une nouvelle commission est composée. Monseigneur Laparelli est nommé président honoraire et le père Fiorési secrétaire. — Mais avant d'entreprendre de nouveaux essais, on décide en séance le départ du père Fiorési pour Rome, afin d'obtenir une bénédiction spéciale de Pie IX et l'assentiment du Révérendissime Père Bernardin de Porto-Gruaro, ministre général de l'Ordre des frères-mineurs. Au Vatican comme à l'Ara-Cœli, le père Fiorési reçut un parfait accueil. — Pie IX bénit et les membres de la commission et les futurs bienfaiteurs, engageant fortement les premiers à poursuivre l'œuvre inachevée. — Le Général de l'Ordre approuva les plans. — N'ayant plus rien à désirer, l'avocat infatigable revint à Cortone où ses amis l'attendaient avec une certaine anxiété.

Pleine de confiance dans la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, qui lui-même voulut contribuer aux frais de construction ainsi que le Général de l'Ordre, la commission reprit ses travaux. De nouveaux appels furent faits, la population de Cortone et celle des lieux environnants y répondirent. Des aumônes assez fortes furent envoyées. — Riches comme

pauvres, tous voulurent payer leur tribut. Les travaux sont donc repris avec joie. Cependant, malgré la bonne volonté du père Fiorési, si la Providence n'était pas venue à son secours d'une manière inattendue, on aurait été obligé de les suspendre une seconde fois, et ce bon père en serait mort de douleur.

Du haut du ciel, sainte Marguerite veillait sur le monument en projet et destiné à abriter sa dépouille mortelle. Elle voulut de son côté ne point y rester étrangère, et comment? Écoutez :

Le 28 juin 1875, sur le déclin du jour, arrivaient à Cortone deux pèlerins français, l'un religieux franciscain, et l'autre, son ami, M. Ferdinand Bonté, qui l'accompagnait dans son voyage au tombeau des Apôtres.

Que vient donc faire à Cortone ce religieux français? Plein de reconnaissance envers sainte Marguerite de Cortone dont il a obtenu une faveur et qu'il aime depuis de longues années, il vient accomplir le vœu qu'il a fait de visiter le lieu où elle repose.

La reconnaissance l'a amené à Cortone. La Providence avait ses vues, car de ce voyage devait surgir l'achèvement du sanctuaire.

Le lendemain de leur arrivée, les deux pèlerins s'agenouillent au pied de l'autel. Avec quel bonheur le Père célébra le saint sacrifice, on ne

saurait le rendre par écrit. Hélas! les joies de la terre passent vite : après quelques doux instants, il lui fallut songer au départ. — Sur ces entrefaites, arrive M. Pancrazi, qui s'empressa de l'entretenir des désirs de la commission et le pria de s'occuper de recueillir en France des aumônes parmi les tertiaires. — Le Père répondit vaguement à cette invitation. Sainte Marguerite n'avait point parlé encore à son cœur. — M. Pancrazi l'accompagna jusqu'à la diligence, et aussitôt après s'empressa de faire connaître au père Fioresi la venue de ces deux pèlerins à Cortone et leur visite au couvent. — Ce dernier à l'esprit pénétrant, comprend de suite ce qu'il y a de providentiel dans ce voyage, aussi regrette-t-il de n'avoir pu parler aux deux pélerins. Comment y remédier? Il recourt à la prière et prend ensuite la résolution d'écrire au Père, pensant avoir trouvé, dans le religieux franciscain, le coadjuteur qui devait l'aider à terminer le sanctuaire. Le 7 juillet 1875, le père Fioresi adressa au père franciscain une lettre qui devait être le principe d'une correspondance suivie. Sainte Marguerite avait touché, blessé le cœur du religieux pèlerin et lui avait arraché la promesse de travailler pour elle, moyennant le consentement de son supérieur. — Il répondit donc au père Fioresi qu'il ne demandait pas

mieux que de le seconder. A cet effet il écrivit au Révérendissime Père général.

A ce moment le midi de la France venait d'être désolé par les inondations ; par prudence, le Révérendissime consulta les Provinciaux sur l'opportunité d'une quête, ils répondirent qu'il ne serait pas convenable de donner cette permission. — Né Breton et par là entêté, il ne se laissa pas abattre, et revint à la charge quelque temps après ; quelle ne fut pas sa joie quand un jour il reçut une missive du Père général par laquelle il lui ordonnait de chercher des aumônes pour l'achèvement du sanctuaire.

Il écrivit au père Fiorési pour lui dire qu'il avait obtenu la permission et le pria, afin de rendre la quête plus facile et plus fructueuse, de demander par écrit au Souverain-Pontife une bénédiction pour lui et pour ceux qui exauceraient ses demandes.

Sa lettre arrive à point nommé. Mgr Laparelli se rendait à Rome, il se chargea de la commission et demanda au Souverain-Pontife la bénédiction désirée. — Pie IX accéda aux désirs exprimés, et après avoir donné sa bénédiction ajouta ces paroles : « Soyez certain que le sanctuaire ne « restera plus inachevé, puisque saint François « s'en occupe par son enfant. » Cette prophétie s'est pleinement réalisée.

Le religieux français prêcha en faveur de l'Œuvre du sanctuaire ; ses prédications produisirent d'abord peu de fruits, le Seigneur voulant qu'il arrivât à ses fins par d'autres moyens et que le culte de sa sainte se répandît d'une manière stable. — Sur les conseils de l'excellent Père Alphonse, aumônier des Clarisses de Montbrison, que tout le monde aime et vénère dans cette ville où il a lui-même propagé la dévotion à Jésus enfant, il fit imprimer la vie de sainte Marguerite dont il changea la préface pour faire connaître le but de l'œuvre. — Cinq mille exemplaires ont été distribués. — Il ne se contenta pas de cela, il fit encore imprimer des images de la sainte qui furent répandues au nombre de près de quarante mille. — Ainsi furent accomplis les désirs du bon père Alphonse, qui avait la ferme conviction qu'en faisant connaître et aimer la sainte, l'argent nécessaire pour les constructions ne manquerait pas.

Grâce à cette diffusion de livres et d'images, la dévotion à sainte Marguerite de Cortone prit un grand accroissement, non seulement en France, mais encore en Belgique, en Hollande, en Prusse et jusqu'au Canada. On se sentit pressé de l'aimer et de lui demander des faveurs. Dans ces diverses contrées, un grand nombre de personnes firent des vœux à la sainte et pro-

mirent, si elles obtenaient l'objet de leurs demandes de contribuer à l'achèvement du nouvel édifice. Sainte Marguerite se plaisant à exaucer leurs prières, des secours furent envoyés et par ce moyen le sanctuaire fut terminé. Il a été consacré le 8 septembre 1878 par Mgr Laparelli.

Qu'il nous soit permis de profiter de cette circonstance, pour offrir de nouveau nos remerciements à tous ceux qui ont bien voulu nous accorder leur concours, soit pécuniairement, soit en répandant les Vies et les images de sainte Marguerite. — Que cette sainte les récompense dès ce monde et dans le ciel ! Nous nous abstenons de nommer nos bienfaiteurs, ne pouvant les nommer tous. Leurs noms sont inscrits dans le cœur de sainte Marguerite, c'est le principal.

Impossible d'énumérer toutes les faveurs accordées par l'intercession de sainte Marguerite. — Un grand nombre de lettres, que nous conservons dans notre procure des missions, nous prouvent que son pouvoir n'a point diminué. — Il ne se passe pas de semaine que nous ne recevions des missives à ce sujet. Tantôt c'est pour annoncer une conversion obtenue ; tantôt un examen bien passé, une guérison, une affaire désespérée qui a réussi, des délivrances heureuses, etc.

« O sainte Marguerite, votre cœur compatis-

sant n'a point changé. Comme au temps de votre vie, vous vous plaisez à accéder aux désirs de ceux qui vous invoquent. »

Pieux lecteurs, aimez et vénérez sainte Marguerite et vous en recevrez du secours.

« O bonne sainte, n'oubliez pas aussi qu'après notre exil terrestre, nous attendons de vous, pour nous et pour ceux qui nous ont aidé dans l'œuvre de votre sanctuaire, le bonheur de vous retrouver dans la béatitude céleste. »

Note. — Qu'il me soit permis de payer un tribut de reconnaissance à Mme Vve Magnin et à son fils, qui ont renoncé en faveur de la bonne œuvre à tout ce qui leur revenait dans la vente de l'ouvrage comme libraires. Léon XIII ayant connu ce désintéressement et les efforts du fils ponr propager le culte de sainte Marguerite de Cortone par la vente de sa *Vie*, a nommé Henri Magnin chevalier de Saint-Sylvestre, voulant par cet acte, récompenser le désintéressement de la mère et les labeurs du fils.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

APPENDICE

LA RÉPARATION

Dans la vie si pleine de charmes de Sainte-Marguerite, nous remarquons un ardent désir de réparer sa vie passée. C'est cette pensée qui l'anime et la soutient tout le cours de sa vie.

De nos jours toutes les âmes de bonne volonté se sentent attirées à l'esprit de réparation. Que DIEU en soit béni !

Nous ne connaissons pas de pratiques pieuses *plus consolantes, plus douces, plus méritoires, poussant davantage à la ferveur* que la réparation. Aussi nous vous dirons, pieux lecteurs, comme dernière réflexion : nous avons tous à réparer et pour nous et pour les autres; marchons dès aujourd'hui dans la voie de la réparation, et, pour nous guider, nous lirons avec fruit les *annales de la Réparation* (1).

(1) *Les annales de la Réparation* paraissent en 36 pages chaque mois : on s'abonne chez M. Briquet à Saint-Dizier (Haute-Marne); prix : 1 fr. 50 par an.

NEUVAINE

Qui peut servir de préparation à la fête de sainte Marguerite de Cortone, mais qu'on peut faire en tout temps ; elle se divise en trois triduos, au choix et à la dévotion des Fidèles.

PREMIER TRIDUO

Pénitence de sainte Marguerite.

PREMIER JOUR

Après l'hymne *Pange lingua,* le prêtre dit d'un ton pénétré :

Mon Dieu, inspirez-nous de saintes pensées, pendant que prosternés devant votre infinie majesté, nous allons méditer sur la pénitence de votre grande servante.

La pénitence de Marguerite fut prompte.

I. Marguerite vivait dans le monde, elle y vivait en pécheresse ; un malheureux aveuglement l'entraînait au fond de l'abîme éternel. Heureusement pour elle, la perte de l'infortuné complice de ses désordres mit fin à son enchantement et fit succéder dans son âme la lumière aux ténèbres. Mais quel torrent de lumière ! elle vit au-dessus d'elle le Dieu souverain des vengeances, la citant à son jugement

pour la condamner ; elle vit à ses côtés la mort, qui n'attendait que le dernier signal pour la réduire en poussière ; elle vit sous ses pieds l'enfer entr'ouvert, prêt à l'engloutir dans ses abîmes. A ce spectacle effrayant, Marguerite ne ferma pas les yeux. Elle n'étouffa pas la voix de sa conscience, ni ne s'obstina dans son péché. Voir le danger et commencer sa pénitence, ce fut pour elle une même chose.

Pater, *Ave.*

II. Marguerite avait souffert les plus indignes traitements dans la maison paternelle : elle avait cru nécessaire de la quitter et le besoin l'avait conduite au péché. Que d'excuses pour couvrir ses fautes ! Elle pouvait dire : si j'ai péché, c'est par l'insouciance de mon père et la dureté de ma bellemère ; si je suis coupable, l'abandon où je me trouve et ma pauvreté en sont la cause. Qui n'aurait raisonné ainsi ? Marguerite pensa tout différemment. Elle estima que c'était un nouveau crime de chercher à excuser ses désordres, et, fondant en larmes, elle confessa ses fautes d'abord devant Dieu, ensuite aux pieds de son ministre et changea de conduite sans le moindre délai.

Pater, Ave.

III. Marguerite était jeune, ornée des dons de la nature, habituée au bien-être et aux douceurs de la vie. Que d'obstacles elle avait donc à vaincre pour renoncer au vice et rentrer dans l'étroit et difficile sentier de la vertu ! La jeunesse étourdie se figure toujours la mort à une immense distance, et regarde

le repentir comme ridicule ; elle s'occupe à capter les bonnes grâces du monde et nullement à se donner à Dieu. La sensualité n'écoute que la passion et ne peut se résoudre à la lutte. Tout conspirait donc contre la pénitence de Marguerite, et cependant sa volonté triompha de tout. Elle méprisa la beauté, renonça aux plaisirs, et devint une sainte à vingt-sept ans.

Pater, Ave.

PRIÈRE.

O mon Dieu, source éternelle de miséricorde et de grâce, qui ne voulez pas la mort du pécheur, et qui le rappelez et le sollicitez par la douceur et l'abondance de vos dons, nous vous conjurons par la rare promptitude de la pénitence de Marguerite, qui vous fut si agréable, de nous délivrer d'une funeste obstination dans le péché. Seigneur, éclairez notre esprit, afin que nous connaissions l'horreur du péché ; abaissez notre orgueil afin que nous ne cherchions pas à l'excuser ; enflammez notre volonté afin que nous nous hâtions d'entrer dans la voie de l'expiation.

Ainsi soit-il.

Répons en l'honneur de sainte Marguerite.

O Marguerite pénitente, qui pleurez amèrement vos péchés, obtenez-nous la grâce de pleurer les nôtres, puisque nous avons imité vos fautes.

Du haut du ciel voyez notre repentir ; priez notre

divin Sauveur d'amollir la dureté de nos cœurs et de les briser de componction par sa grâce.

L'amour enflammé et constant de Jésus vous donne la pureté du lys et vous place à juste titre dans le céleste chœur des Vierges.

Du haut du ciel, etc,

Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit.

Du haut du ciel, etc.

Antienne.

Je suis à mon Bien-Aimé, et son cœur se tourne vers moi. (Cant. 7, 10.)

J'ai trouvé celui qu'aime mon âme : je l'ai arrêté et je ne le laisserai point aller. (Cant. 3, 4.)

℣. Priez pour nous, sainte Marguerite.

℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS.

O Dieu, qui par votre miséricorde avez retiré votre servante Marguerite de la voie de perdition, pour la ramener dans le sentier du salut, daignez user envers nous de la même miséricorde, et accordez-nous la grâce de mettre notre gloire à imiter avec ardeur la pénitence de celle dont nous n'avons pas rougi d'imiter les fautes. Nous vous en prions par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il.

—

SECOND JOUR.

Mon Dieu, etc., page 273.

La pénitence de Marguerite fut courageuse.

I. Marguerite avait fait servir son corps à l'iniquité, et en avait fait l'objet de ses complaisances. C'est ce qui arrive ordinairement. Cette poignée de poussière ose souvent faire la guerre au ciel; cet esclave de l'âme en devient souvent le tyran ; cet instrument de notre salut nous mène souvent au naufrage. Mais Marguerite n'hésita pas à se punir sévèrement. Elle fit succéder les jeûnes aux mets délicats, le cilice à la parure, les disciplines aux parfums, la terre dure aux lits moelleux, les veilles et les larmes aux douceurs d'un sommeil prolongé. Ah! quand traiterons-nous notre corps à l'exemple des saints, après l'avoir flatté comme les pécheurs!

Pater, Ave.

II. Marguerite avait abusé des qualités de son esprit ; elle les avait changées en vices odieux. Il n'arrive que trop souvent qu'un cœur tendre, qui devrait s'attacher à Jésus-Christ, se livre à une folle passion; qu'une certaine vivacité qui nous servirait si puissamment à faire le bien, dégénère en orgueilleuse impudence. Marguerite sut y employer le remède. Elle soumit son âme si sensible et si ardente aux lois sévères de la charité et de la

modestie. Elle mit à servir Dieu tout son soin par un saint usage de dons reçus, et nous nous en servons tous les jours contre sa bonté.

Pater, Ave.

III. Marguerite s'était présentée comme une idole parmi les hommes. Elle avait reçu leurs adorations et leurs hommages. Quel sacrilège, et quelle insulte pour Dieu, qui seul a droit au culte de notre âme! quel écueil pour le prochain, qui trouve sa perte où il devait espérer un secours! Mais Marguerite répara ce désodre. Elle qui d'un regard troublait les âmes, et d'un sourire enchaînait les cœurs, se revêtit d'un sac, se mit une corde au cou, couvrit sa tête de cendres, courut tout éplorée sur la voie publique et dans les églises, pleurant amèrement et demandant pardon à ceux qu'elle avait scandalisés. Quel éloquent exemple! qu'il trouve peu d'imitateurs!

Pater, Ave, Gloria.

PRIONS.

O mon Dieu, miroir très-pur de justice et de sainteté, qui vous proposez vous-même aux hommes pour modèle de perfection, en les obligeant à vous imiter! par ce courage héroïque qui vous fut si agréable dans la pénitence de Marguerite, délivrez-nous du funeste aveuglement dans le péché. Remplissez-nous, Seigneur, d'une sainte haine pour ce corps que nous avons trop aimé, d'un saint amour

pour notre âme que nous avons haïe, et d'un saint respect pour le prochain que nous avons offensé.

O Marguerite pénitente, etc., page 275.

TROISIÈME JOUR.

Mon Dieu, etc. page 273.

La pénitence de sainte Marguerite fut persévérante.

I. Marguerite commença sa pénitence à la fleur de ses plus beaux jours. Ceux qui en étaient témoins, disaient certainement : cela ne durera pas. La fleur de jeunesse qui brillait sur sa figure, son tempérament délicat, son imagination peu accoutumée aux idées tristes, sa mémoire fraîche qui lui rappelait à tout instant ses délices passées, pouvaient avec raison faire douter de sa constance. Cependant Marguerite persévéra. Elle se disait à elle-même : la jeunesse s'enfuit avec la rapidité de l'éclair, les agréments de la vie passent comme une eau courante, les jours s'écoulent comme une ombre ! comparée à mes péchés, la plus longue pénitence sera encore très-courte.

Pater, Ave.

II. Marguerite prolongea sa pénitence jusqu'aux années de la réflexion et de la maturité. Alors tout autre se serait livré aux espérances et aux projets, tout autre se serait occupé de trafics et d'affaires, ou aurait recherché les relations de société, les richesses, les honneurs. Marguerite n'employa ce

temps précieux qu'à faire pénitence. A quoi me servira, disait-elle, de gagner le monde entier, à quoi me servira la conquête de toutes les créatures ensemble, si je perds mon âme, si le paradis est fermé pour moi, si je n'arrive pas à la possession de Dieu?

Pater, Ave.

III. Marguerite ne termina sa pénitence qu'avec la vie. Déjà elle était inondée de la sueur froide de la mort, une pâleur livide obscurcissait déjà ses traits, elle avait déjà un pied dans le tombeau ; et le ciel, par des révélations multipliées, et sa conscience par des témoignages indubitables, lui donnaient à la fois la douce assurance du pardon de ses fautes. Cependant Marguerite n'abandonna ni la pénitence, ni la croix. Jusqu'à ses derniers moments, elle mêlait ses larmes à son breuvage, et ses yeux, comme deux sources de larmes, humectaient le lit de sa douleur. Je sais, disait-elle, que j'ai péché, cela suffit pour que je doive pleurer.

Pater, Ave, Gloria.

PRIONS.

O mon Dieu, source éternelle de la sagesse et de la vertu, qui par votre grâce victorieuse conduisez selon votre bon plaisir les cœurs même les plus rebelles, et couronnez vos dons en récompensant les mérites : par cette rare persévérance qui vous fut si agréable dans la pénitence de Marguerite, délivrez-nous des rechutes dans le péché. Excitez, Seigneur, un repentir efficace dans les jeunes cœurs, con-

servez-le dans les personnes d'un âge mûr, réveillez-le dans les agonisants, et couronnez-le dans votre royaume. Ainsi soit-il.

O Marguerite pénitente, etc., page 275.

SECOND TRIDUO

Charité de sainte Marguerite.

—

PREMIER JOUR

Ou quatrième jour de la neuvaine.

Mon Dieu, etc., page 273.

La charité de sainte Marguerite fut active.

I. Marguerite n'épargna ni les peines, ni les fatigues, ni même les miracles en faveur des malheureux. Ah! il faut avoir un cœur de pierre pour n'être pas touché des misères des hommes en proie à la faim, à la douleur, à la mort. Mais notre compassion est souvent un mouvement de la nature plutôt qu'un effet de la vertu; aussi est-elle stérile et s'évanouit-elle presque au même instant qui la voit naître. Ames indolentes, considérez Marguerite, elle donne son pain aux pauvres, ses vêtements à ceux qui sont nus, son temps aux malades; aussi la grâce de Dieu seconde-t-elle sa charité.

Pater, Ave.

II. Marguerite ne se contenta pas de s'attendrir sur le sort des infortunés qu'elle voyait autour d'elle. Elle s'occupait de ceux qui étaient au loin. O mon Dieu ! nous sommes unis à nos frères absents par la conformité de nature, de condition, de religion et d'espérance ; leurs nouvelles nous servent de passe-temps, notre cœur ne pousse jamais un soupir chrétien pour tant de prisonniers, tant de voyageurs qui sont en péril sur mer, tant de victimes qui périssent à la guerre. Ames insensibles, comparez-vous à Marguerite ; le monde entier l'intéresse, tous les hommes lui sont présents, et, quoique de loin, elle éteint le feu de la discorde et procure la paix aux affligés.

Pater, Ave.

III. La charité de Marguerite était prévoyante : elle pensait à l'avenir. Hélas ! elles sont peu en usage aujourd'hui, ces belles œuvres de piété si communes dans les temps anciens. On prévoit peu les besoins de tant d'infortunés qui viendront après nous, on emploie peu les richesses au bien des âmes, on pense peu à se faire des amis de ces pauvres qui nous ouvriraient un jour les portes du ciel. Ames négligentes, prenez Marguerite pour modèle. Elle n'a sur la terre qu'une misérable cellule, et elle en fait un hôpital. On voit encore à Cortone les monuments de son amour pour les pauvres, et il y a bientôt six siècles qu'elle est la mère des malheureux.

Pater, Ave, Gloria.

PRIONS.

O mon Dieu, admirable auteur de toutes les choses visibles, qui formâtes de votre doigt tout-puissant le corps de l'homme et lui donnâtes l'esprit et la vie ; par cette tendre sollicitude qui vous fut si agréable dans la charité de Marguerite, inspirez-nous un vif désir de pourvoir aux besoins du prochain, de le soulager nous-mêmes quand il est à notre portée, d'assister les absents par nos prières, et de préparer par nos largesses des secours pour les malheureux qui viendront après nous. Ainsi soit-il.

—

DEUXIÈME JOUR

Ou cinquième jour de la Neuvaine.

Mon Dieu, etc., page 273.

La charité de sainte Marguerite fut éclairée.

I. Marguerite aima saintement l'âme qui est la plus noble partie de l'homme ; elle se serait exposée aux plus cruels supplices pour gagner une âme. La foi lui disait que cet esprit survit à tout ce qui meurt autour de l'homme ; l'espérance lui disait que des biens incompréhensibles lui sont réservés dans le ciel ; la charité lui disait que le sauver, c'était augmenter la gloire infinie du Créateur. De là le zèle de Marguerite à instruire les ignorants, à donner

de bons conseils à ceux qui hésitaient à se convertir, à raffermir ceux qui étaient revenus à Dieu, à menacer les endurcis. Oh ! que nous sommes misérables ! Marguerite envoyait les âmes à Dieu, et souvent nous leur donnons le dernier coup pour les pousser au démon !

Pater, Ave.

II. Marguerite obtint de Dieu des grâces merveilleuses pour gagner les âmes et les ramener à la voie du salut. Elle savait qu'on bâtit en vain, si le Seigneur n'édifie lui-même ; qu'on fait inutilement la garde, si le Seigneur ne veille avec nous; qu'on sème et qu'on arrose sans fruit, si le Seigneur ne bénit nos efforts. Une lumière supérieure lui fait pénétrer le secret des cœurs, sonder le fond des consciences, connaître les évènements lointains, et prévoir l'avenir; elle emploie tous ces dons à gagner les cœurs à Jésus-Christ. O aveuglement de notre orgueil ! Marguerite était une sainte, et elle ne croyait pas pouvoir travailler au salut des âmes sans le secours de Dieu : nous sommes pécheurs, et nous voulons conduire les autres sans vocation et sans grâce !

Pater, Ave.

III. Marguerite versait des larmes amères et faisait les plus ferventes prières quand elle trouvait des obstacles invincibles à la conversion des pécheurs. L'Italie en feu et couverte de carnage, les villes remplies d'abominations et de sacrilèges, quel-

ques ministres des autels sans respect pour leur caractère, offraient à son esprit l'image d'un torrent qui entraînait les âmes à grands flots dans l'abîme éternel. Elle se prosterne devant Dieu, elle pleure les péchés publics comme les siens propres, elle s'offre comme une victime à la justice de Dieu irritée. O impiété et dureté de notre cœur ! Marguerite gémissait sur les désordres de son siècle, et nous rions de ceux du nôtre : quoique le siècle actuel soit moins barbare que celui de Marguerite, les péchés ne sont pas moins nombreux ni moins révoltants, et l'enfer se peuple aujourd'hui peut-être encore davantage qu'alors.

Pater, Ave, Gloria.

PRIONS.

O mon Dieu, créateur tout-puissant des choses invisibles, qui, au prix de votre sang, avez racheté les hommes de l'horrible esclavage du péché, et avez élevé les âmes à la suprême dignité de vos épouses; par cette pénétration miraculeuse qui vous fut si agréable dans la charité de Marguerite, inspirez-nous un amour sage des âmes. Éclairez-nous, Seigneur, pour que nous puissions les secourir; enrichissez-nous de vos dons, afin que nous les ramenions à vous; attendrissez-nous sur leur perte pour que nous fassions, par votre bonté, tous nos efforts pour les en retirer. Ainsi soit-il.

—

TROISIÈME JOUR

Ou sixième jour de la Neuvaine.

La charité de sainte Marguerite fut brûlante.

I. Marguerite ne perdait pas un seul instant la présence de Dieu; elle le voyait partout; les créatures l'élevaient à lui; les cieux, les éléments lui racontaient sa gloire; Dieu était le principe de ses actions, le prix de ses travaux, la lumière de ses yeux, le sujet de ses paroles, l'objet de ses pensées, le centre de ses désirs. Quelle honte pour nous, en nous comparant à ce modèle ! Le monde nous éloigne de Dieu, le saint nom de Dieu nous épouvante, les discours sur les choses de Dieu nous ennuient, et l'exemple de Marguerite ne réussit pas à nous faire aimer cette bonté infinie !

Pater, Ave.

II. Marguerite passait les jours sans nourriture et les nuits sans sommeil, pour s'entretenir avec Dieu. Elle ne cherchait pas en lui le Dieu des consolations, mais elle voulait trouver l'homme de douleur; elle renonçait souvent aux doux colloques, aux sublimes extases, et obtenait de lui la faveur de voir ses plaies, ses épines cruelles, sa croix, ses clous et sa mort, jusqu'au point de demeurer pâle et évanouie sur la terre, et comme morte pendant plusieurs heures. Quel contraste effrayant avec nous ! La fervente compassion de Marguerite tendait à consoler Jésus dans ses souffrances, et notre perver-

sité ne va à rien moins qu'à augmenter ses douleurs et à le crucifier de nouveau.

Pater, Ave.

III. Marguerite ne vivait que pour Dieu, et il lui semblait que cinquante ans de vie prolongeaient trop son exil loin de lui. Elle ne goûtait ni les plaisirs, elle y avait renoncé ; ni les honneurs, elle les avait en abomination ; ni les richesses, elle n'en avait point amassé. Affranchie de tout lien terrestre, levant au ciel ses mains innocentes, elle demandait amoureusement de voir enfin la bienheureuse face de son divin Maître. O terrible vérité ! Marguerite voulait s'unir à Dieu pour jamais, donc elle l'aimait ; nous voudrions être éternellement sur la terre, donc nous ne nous soucions point de lui.

Pater, Ave, Gloria.

PRIONS.

O mon Dieu, toujours heureux en vous aimant vous-même, vous n'avez nul besoin des hommes; et cependant vous paraissez ne pas pouvoir être content sans eux. Par cet amour immense pour vous, qui vous fut si agréable dans la charité de Marguerite, inspirez-nous une résolution immuable de vous aimer. Enflammez-nous, Seigneur, du feu de votre Saint-Esprit : alors nous nous appliquerons à contempler vos grandeurs, à partager vos peines et à soupirer après votre gloire éternelle. Ainsi soit-il.

O Marguerite pénitente, etc., page 275.

—

TROISIÈME TRIDUO

Protection de sainte Marguerite.

PREMIER JOUR

Ou septième jour de la Neuvaine.

Mon Dieu, etc., page 273.

La protection de sainte Marguerite éloigne le fléau de Dieu.

I. Marguerite ne cesse, du haut du ciel, de favoriser ceux qui l'invoquent, comme elle le faisait sur la terre. Le bras de Dieu s'appesantit quelquefois pour punir en nous ce corps qui sert d'instrument aux passions, qui devient l'asile du vice, et qui s'avilit dans les plaisirs. Les douleurs, la maladie, la mort sont les ministres de la justice divine pour venger les péchés. Marguerite en conjure les effets, elle unit ses prières à nos gémissements, elle détourne la punition, ou du moins en diminue le poids. O aveuglement de nos âmes ! nous cherchons à nous affranchir de la pénitence ! ah ! quelle erreur ! tout péché doit être puni, et si Dieu laisse tomber le fouet de sa main, c'est à nous de le ramasser et de nous punir nous-mêmes.

Pater, *Ave*.

II. Marguerite connaît les besoins des hommes et demande pour eux les secours de chaque jour. Nos fautes crient vers le ciel contre nous et provoquent

les pluies qui inondent les campagnes, les orages qui ruinent les moissons, les incendies, les naufrages, les guerres qui nous arrachent ce qui nous est le plus nécessaire au monde. Mais Marguerite prie pour nous, et son puissant crédit auprès de Dieu écarte les nuages, ramène la sérénité, éteint les flammes, commande aux tempêtes, et rétablit la paix. Malheur à nous, si nous abusions de ces grâces! Dieu est l'ennemi du péché, et les saints ne lui demandent pas un bienfait pour en faire entre nos mains un sujet d'offenser sa divine majesté.

Pater, Ave.

III. Marguerite préserve ceux qui l'invoquent des maux de l'esprit, et ce ne sont pas les moindres qui nous désolent. Cette noire tristesse qui nous abat si souvent, ce dégoût universel qui nous rend odieux et insupportables à nous-mêmes, cet horrible désespoir qui nous aveugle jusqu'au délire, sont très souvent un châtiment secret des vaines joies, des fragiles plaisirs et des espérances mondaines auxquels nous avons la folie de nous livrer. Mais Marguerite peut nous obtenir le remède à ces maux, et par le mérite de sa confiance et de son amour pour Dieu, nous faire recouvrer la paix de l'âme.

Malheur à nous si, comblés de ses dons, nous conservions un cœur endurci et obstinément rebelle à la grâce. Aucun saint du ciel ne peut nous sauver de ce trésor de colère que Dieu réserve à quiconque ose se moquer de lui.

Pater, Ave, Gloria.

PRIONS.

O mon Dieu, notre Père, dont la bonté est sans mesure, et dont les miséricordes n'ont point de bornes, ne permettez pas que nous nous endormions jamais sur nos péchés, par une confiance téméraire en l'admirable protection de Marguerite. Si jamais nuso pensions à en abuser, Seigneur, châtiez-nous sur cette terre, affligez nos corps, affligez-nous dans notre esprit, pourvu que vous nous pardonniez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME JOUR

Ou huitième jour de la Neuvaine.

Mon Dieu, etc., page 273.

La protection de sainte Marguerite réprime les ennemis de l'homme.

I. Du haut de sa gloire, Marguerite voit les nombreux ennemis qui nous assiègent de toutes parts, et nous obtient de Dieu la force d'en triompher. Quel redoutable ennemi nous avons dans ce monde qui nous environne ! Ses lois les plus suivies nous entraînent à violer les promesses de notre baptême, ses maximes les plus constantes nous conduisent à renoncer à Jésus-Christ, ses voies les plus riantes courent au bord de l'enfer. Oh ! combien de ceux qui crucifièrent le monde en eux-mêmes, sont redevables à Marguerite d'une si belle victoire ! Si nous ne les

imitons pas, il est évident que nous n'avons pas une vraie dévotion à cette sainte, ou que notre cœur est impénétrable à ses faveurs.

Pater, Ave.

II. Marguerite nous inspire un courage chrétien contre nous-mêmes, et nous aide à triompher de la chair. Le corps est un ennemi domestique qui, entretenant avec l'âme une intelligence nécessaire, nous attaque sans que nous nous y attendions, nous tente avec une importunité continuelle et nous trahit avec plus de succès. Oh! combien de pécheurs obtinrent par la médiation de Marguerite, les plus puissants secours pour châtier cette chair, pour la soumettre à la raison et pour en faire un digne temple du Saint-Esprit! Mais nous, idolâtres de notre corps, nous n'entreprenons rien contre lui, nous ne pensons pas même à demander du secours contre ses attaques, nous le croyons innocent, et nous nous ferions un crime de demander à Dieu la grâce de le maltraiter.

Pater, Ave.

III. Marguerite nous fournit des armes invincibles pour combattre l'enfer, et pour triompher des attaques de Satan. Ce lion furieux qui rôde autour de nous pour nous dévorer, cet esprit jaloux qui introduisit le péché dans le monde, ce bourreau cruel qui tourmente éternellement les âmes, invente sans cesse de nouveaux artifices pour nous entraîner dans son ténébreux royaume, et nous faire partager ses supplices éternels. Oh! combien de fidèles par le

secours de Marguerite le contraignirent à une fuite honteuse dans l'abîme de sa prison! Mais nous, loin de le combattre, nous l'appelons sans remords par son nom, nous l'aimons dans ses mensonges, dans son orgueil, dans ses discordes, en un mot, nous nous donnons à lui chaque fois que nous abandonnons JÉSUS-CHRIST.

Pater, Ave, Gloria.

PRIONS

O mon Dieu, unique appui de la faiblesse de l'homme, qui prenez le nom de Dieu des armées, et d'ennemi de nos ennemis, ne permettez pas que nous devenions leur proie, puisque nous avons la ressource de la protection de Marguerite. Déchirez, Seigneur, ce voile épais qui nous cache la malice du monde, dissipez cet aveuglement stupide qui ne nous laisse pas réfléchir sur l'insolence de la chair, détruisez ces vices qui nous font tomber dans les pièges dudémon. Ainsi soit-il.

—

TROISIÈME JOUR

Ou le neuvième jour de la Neuvaine

Mon Dieu, etc., page 273.

La protection de sainte Marguerite encourage à imiter sa pénitence.

I. Marguerite dans le ciel se rappelle sa pénitence et nous excite à l'imiter. Que risquons-nous à fuir

les abominations du siècle, et à nous détacher de la société des pécheurs ? Les mondains en riront, mais ils se moquèrent aussi de Marguerite. Ils nous traiteront de menteurs, mais ils la traitèrent aussi de menteuse et d'hypocrite ; ils nous haïront, ils nous persécuteront, ils nous noirciront, mais Marguerite eut aussi une large part à la haine, à la persécution, aux mépris. Disons donc avec fermeté : adieu, monde ; adieu, espérances du monde ; adieu, joies du monde ; je renonce à vous, et je vous quitte pour toujours. J'ai imité Marguerite dans ses péchés, je veux commencer dès ce moment à l'imiter dans sa pénitence.

Pater, *Ave.*

II. Marguerite nous voit engagés dans mille habitudes vicieuses, elle nous encourage à les déraciner. Pourquoi ne pourrions-nous pas faire ce qu'elle a fait ? la main de Dieu est-elle raccourcie pour nous ? Il est vrai, nos plaies sont profondes, mais les siennes ne l'étaient pas moins. Nos passions sont vives, mais celles de Marguerite étaient bouillantes. Nos vices sont invétérés, mais ceux de Marguerite étaient devenus en elle une seconde nature. Par conséquent, loin de moi, inclinations tyranniques qui m'avez dominé jusqu'à ce moment. Votre joug m'est insupportable, et je choisis avec Marguerite le joug de Jésus-Christ. Dussé-je me déchirer le cœur, il faut que je recouvre ma liberté.

Pater, Ave.

III. Marguerite nous manifeste les douceurs de la

pénitence, et nous invite à les goûter. Pourquoi s'imaginer qu'il est horrible et à la fois pénible de briser les chaînes de notre esclavage et de retourner à notre bon Père ? Il est vrai qu'il faut gémir et soupirer, mais Marguerite trouvait ses délices dans ses larmes ; il faut jeûner, porter le cilice, mais Marguerite était inondée de délices ineffables sous les coups de discipline ; il faut méditer, prier, mais Marguerite trouvait le bonheur à s'entretenir avec Dieu. Loin de moi, tristes plaisirs de la terre ; je ne veux à l'avenir que des consolations de Marguerite. Le calice qui fut si doux pour elle, ne peut être amer pour moi.

Pater, Ave, Gloria

PRIONS

O mon Dieu, doux pasteur des brebis égarées, qui êtes venu sur la terre pour appeler les pécheurs et qui faites une fête solennelle dans le ciel quand il s'en convertit quelqu'un, ne permettez pas que l'admirable protection de Marguerite soit stérile pour nous. Séparez-nous, Seigneur, du commerce des pécheurs, purifiez notre esprit des penchants vicieux, adoucissez-nous la pénitence par votre grâce. Ainsi soit-il.

CONCLUSION

Jésus-Christ ayant promis de récompenser ceux qui feraient aimer et honorer sainte Marguerite de Cortone, pieux lecteurs, allez avec confiance à elle pour lui demander des faveurs.

Un grand nombre de grâces ont été obtenues en suivant cette méthode :

1° Prier sainte Marguerite de Cortone, soit en lui faisant une neuvaine, soit en l'invoquant tous les jours.

2° Porter ou avoir près de soi une image ou une statue de la Sainte, ou, si on peut se la procurer, sa relique.

3° Promettre si l'on obtient la grâce demandée, de faire dire une neuvaine de messes, ou au moins une messe pour les âmes du purgatoire qui ont été dévouées à la Sainte, ainsi que de donner une offrande pour les frères de sainte Marguerite employés dans les missions franciscaines des pays infidèles.

On peut adresser les offrandes au père Marie, de Brest, chargé de l'Œuvre des missions franciscaines, à Paris, rue des Fourneaux, 83.

Nous ne pouvons mieux terminer la vie de sainte Marguerite de Cortone, qu'en y ajoutant la Constitution donnée par Léon XIII sur le tiers-ordre séculier de saint François, dans lequel s'est si bien sanctifiée cette illustre pénitente. Sa lecture engagera un grand nombre de personnes à en faire partie. C'est ainsi qu'elles auront un droit de plus à la protection de la Sainte, puisque, par leur entrée dans l'ordre de la pénitence, elles seront comme elle de la grande famille franciscaine si riche en héros célestes et elles pourront appeler la Sainte du doux nom de sœur.

CONSTITUTION

SUR LA

RÈGLE DU TIERS-ORDRE SÉCULIER

DE SAINT FRANÇOIS

DONNÉE PAR

NOTRE SAINT-PÈRE LÉON XIII

Pape par la divine Providence

LÉON, ÉVÊQUE

SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU

Ad perpetuam rei memoriam.

Misericors Dei Filius.... Le miséricordieux Fils de Dieu, qui, imposant aux hommes un joug suave et un fardeau léger, pourvoit à la vie et au salut de tous, a laissé l'Église fondée par lui héritière non seulement de son pouvoir, mais aussi de sa miséricorde, afin que les bienfaits acquis par lui soient perpétués dans tous les siècles avec la même charité. C'est pourquoi, de même que dans les actes et les préceptes de N.-S. J.-C. et dans toute sa vie mortelle, ont brillé cette douce sagesse et cette grandeur d'invincible bonté, de même aussi dans toutes les institutions de la république chrétienne on

remarque une admirable indulgence et douceur, de sorte qu'en cela même l'Église paraît reproduire exactement la ressemblance de Dieu, qui *est charité.* (I Joan., IV, 16.)

Le caractère de cette bonté maternelle est d'accommoder sagement, autant que possible, les lois aux temps, aux mœurs, et de garder toujours une souveraine équité dans les préceptes et dans les obligations. Cette charité constante unie à la sagesse permet à l'Église d'allier l'immutabilité absolue et éternelle de la doctrine avec des changements prudents dans la discipline.

Réglant Notre esprit et Notre âme sur ces principes, dans l'exercice du pontificat, Nous regardons comme de Notre devoir de porter un jugement droit sur la nature des temps, de peser toutes les circonstances, afin que personne ne soit détourné par les difficultés de la pratique des vertus utiles. Il Nous a plu, aujourd'hui, de soumettre à cette loi l'association des Franciscains du Tiers-Ordre séculier, et de décider avec soin s'il fallait en adoucir les prescriptions, à cause de la différence des temps.

Nous avons chaleureusement recommandé cet illustre institut du Patriarche François dans la lettre Encyclique *Auspicato*, donnée le 17 septembre de l'année dernière. Nous l'avons écrite dans le désir et l'unique intention d'appeler à

propos, par Notre invitation, le plus d'âmes possible à l'acquisition de la sainteté chrétienne. En effet, la source principale des maux qui nous accablent et des périls qui nous menacent est la négligence des vertus chrétiennes; les hommes ne sauraient porter remède aux uns, et détourner les autres, qu'à la condition de hâter le retour des individus et de la société vers Jésus-Christ, *qui peut toujours sauver ceux qui ont recours à Dieu par lui.* (Hebr., chap. VII, 25.)

Toutes les règles franciscaines visent précisément à l'observance des préceptes de Jésus-Christ, car leur saint Instituteur s'est uniquement proposé de faire de ce genre de vie une école où l'on s'exercerait avec soin à la pratique des vertus chrétiennes. Assurément, les deux premiers Ordres Franciscains, voués à la pratique des grandes vertus, poursuivent un but plus parfait et plus divin : mais ces deux Ordres sont accessibles au petit nombre de ceux à qui la grâce de Dieu a permis de tendre à la sainteté des prescriptions évangéliques avec une spéciale ardeur. Le Tiers-Ordre, au contraire, a été institué et disposé pour la multitude. Les monuments du passé et l'expérience du présent témoignent de sa puissance pour rendre les mœurs pures, intègres et religieuses.

Nous devons rendre grâce à Dieu, auteur et soutien des bons conseils, de ce que les oreilles du peuple chrétien ne se sont pas fermées à Nos exhortations. Bien plus, de nombreux pays on Nous informe du progrès de la piété envers François d'Assise, et de l'accroissement du nombre de ceux qui demandent à entrer dans le Tiers-Ordre. C'est donc pour exciter encore ce mouvement que Nous avons décidé de diriger Notre pensée vers les motifs qui pourraient empêcher ou retarder ce salutaire élan des âmes. Tout d'abord, Nous avons considéré que la Règle du Tiers-Ordre, approuvée et confirmée par Notre prédécesseur Nicolas IV, dans la Constitution Apostolique *Supra Montem* du 18 août 1289, ne répond plus tout à fait aux mœurs et aux temps présents. Aussi, comme on n'en peut accomplir les prescriptions sans peine et sans difficulté, a-t-il fallu jusqu'ici, sur la demande des Tertiaires, dispenser de la plupart des règles les plus importantes; ce qui, on le comprend sans peine, ne peut se faire qu'au détriment de la discipline commune.

Il y avait encore, relativement à cette Société, une autre question qui réclamait Notre sollicitude. Nos prédécesseurs les Pontifes romains, dans la souveraine bienveillance avec laquelle ils avaient accueilli le Tiers-Ordre dès son ori-

gine, ont accordé à ses membres de grandes et nombreuses Indulgences pour l'expiation de leurs péchés. Dans le cours des années, le caractère et le motif de ces Indulgences donnèrent lieu à des questions perplexes, et l'on discutait souvent si, dans tel cas, l'indult pontifical était certain et dans quel temps et dans quelle mesure il était permis d'en user. Ce n'est pas, certes, que la prévoyance du Siège apostolique ait laissé à désirer dans ces circonstances et le Pape Benoît XIV notamment, dans sa Constitution *Ad Romanum Pontificem* du 15 mars 1751, mit fin aux doutes antérieurs ; mais, depuis, d'autres sont survenus en grand nombre.

Aussi la pensée de ces inconvénients Nous a conduit à désigner dans la Congrégation des Indulgences et saintes Reliques, quelques Emes Cardinaux, pour vérifier avec soin l'ancienne législation des Tertiaires, pour examiner aussi les Indulgences et privilèges et Nous en faire un rapport motivé, et pour nous signaler ensuite, après un mûr examen, les points à conserver et à modifier, eu égard à la différence des temps. Après avoir exécuté Nos ordres, ces Cardinaux Nous proposèrent de faire fléchir les lois anciennes, de les adapter aux habitudes de la vie actuelle, en modifiant quelques chapitres. Au sujet des Indulgences, afin qu'il n'y ait plus de

de doute possible, et pour éviter le danger de rien faire d'irrégulier, ils ont pensé qu'à l'exemple de Benoît XIV, Nous ferions sagement et utilement de rapporter et d'abroger toutes les Indulgences, jusqu'ici accordées, et d'en décréter d'autres par une concession nouvelle pour les membres de cette Société.

Donc, pour le bien et l'avantage de l'avenir, pour l'accroissement de la gloire de Dieu, l'encouragement de la piété et du zèle pour toutes les vertus, par les présentes Lettres, en vertu de Notre autorité apostolique, Nous renouvelons et sanctionnons, comme il a été dit plus haut, la Règle du Tiers-Ordre franciscain séculier. Qu'on ne croie pas cependant que rien soit enlevé à la nature intime de l'Ordre, que Nous voulons garder en son intégrité et sans altération. Nous voulons en outre, et ordonnons que tous les Tertiaires jouissent des Indulgences et des privilèges qui sont énumérés dans le catalogue ci-après, en supprimant toutes les Indulgences et privilèges que le Siège apostolique, en tout temps, sous quelque nom et quelque forme que ce soit, avaient accordés jusqu'ici à cette Société.

RÈGLE

DU

TIERS-ORDRE SÉCULIER DE SAINT-FRANÇOIS

CHAPITRE PREMIER

DE L'ADMISSION, DU NOVICIAT, DE LA PROFESSION.

§ 1. Il est interdit d'admettre au Tiers-Ordre un membre qui n'aurait pas quatorze ans accomplis, qui ne serait pas de bonne vie et mœurs, ami de la concorde, et ne se ferait pas remarquer par l'exacte pratique de la foi catholique et une soumission éprouvée envers l'Église romaine et le Siège apostolique.

§ 2. Les femmes mariées ne peuvent être reçues à l'insu du mari et sans son consentement; excepté le cas où leur confesseur jugerait à propos d'agir autrement.

§ 3. Les membres du Tiers-Ordre porteront, suivant l'habitude, le petit *scapulaire* ainsi que le cordon; sinon ils seront privés des privilèges et droits accordés.

§ 4. Ceux ou celles qui entreront dans le Tiers-Ordre, feront une année de noviciat; puis admis à la profession, suivant l'usage, ils promettront d'observer les commandements de Dieu, d'obéir à l'Eglise et s'ils manquent à quelque point de leur profession, d'accomplir la satisfaction requise.

CHAPITRE II

DE LA MANIÈRE DE VIVRE.

§ 1. Les membres du Tiers-Ordre s'abstiendront de tout ce qui ressent le luxe et les recherches de l'élégance et observeront, chacun suivant sa condition, les règles de la modestie.

§ 2. Ils devront fuir avec la plus grande vigilance les bals, les spectacles dangereux et les repas licencieux.

§ 3. Ils observeront la frugalité dans les aliments et la boisson ; avant et après le repas, ils invoqueront Dieu avec piété et reconnaissance.

§ 4. Ils jeûneront la veille de la fête de l'Immaculée-Conception et de la fête du Patriarche saint François ; ils seront très louables si, en outre, suivant l'ancienne discipline des Tertiaires, ils jeûnent le vendredi et font maigre le mercredi.

§ 5. Ils confesseront leurs péchés chaque mois et aussi s'approcheront chaque mois de la sainte table.

§ 6. Les Tertiaires clercs, qui récitent l'office divin chaque jour, n'ont d'autre obligation à ce titre. Les laïques, qui ne disent ni l'office canonial ni le petit office de la Sainte-Vierge, devront dire chaque jour douze *Pater, Ave, Gloria,* à moins qu'ils ne soient empêchés par la maladie.

§ 7. Ceux qui peuvent faire leur testament doivent le faire en temps utile.

§ 8. Dans leur famille, les Tertiaires s'appliqueront à donner le bon exemple, à se livrer aux exercices de piété et aux bonnes œuvres. Ils ne laisseront

pas entrer dans leur maison les livres et les journaux qui peuvent porter quelque atteinte à la vertu, et ils en interdiront la lecture à leurs subordonnés.

§ 9. Ils auront soin de maintenir entre eux et avec les autres la charité et la bienveillance. Ils s'appliqueront à apaiser les discordes partout où ils pourront.

§ 10. Ils ne prêteront jamais de serment, sinon en cas de nécessité. Ils éviteront les paroles déshonnêtes, les plaisanteries bouffonnes. Ils feront l'examen de conscience le soir, pour voir s'ils ont commis quelque faute de ce genre ; s'ils se trouvent coupables, qu'ils se corrigent par le repentir.

§ 11. Ils assisteront chaque jour à la messe, s'ils le peuvent facilement. Ils se rendront aux assemblées mensuelles que le Supérieur leur aura indiquées.

§ 12. Ils mettront en commun, chacun suivant ses ressources, une somme d'argent, pour venir en aide aux plus pauvres des Confrères, surtout en cas de maladie, ou pour le service et la dignité du culte.

§ 13. Les Ministres (1) iront visiter le membre malade, ou ils enverront quelqu'un auprès de lui pour accomplir ce devoir de charité. En cas de maladie grave, ils donneront les avertissements et conseils nécessaires pour que le malade reçoive à temps les derniers sacrements.

§ 14. Les Tertiaires de la localité et les étrangers présents assisteront aux obsèques des confrères défunts et réciteront pour le soulagement de son âme le tiers du Rosaire institué par le Patriarche saint Dominique. Les prêtres, pendant la messe, et

(1) Voir les diverses éditions de la séraphique Règle par le T. R. P. Léon. Chap. XV *(Note du traducteur.)*

les laïques aussi, dans la sainte communion qu'ils feront s'ils le peuvent, prieront pour le repos éternel du Confrère défunt.

CHAPITRE III

DES OFFICES, DE LA VISITE ET DE LA RÈGLE ELLE-MÊME

§ 1. Les diverses charges seront conférées dans l'assemblée des Tertiaires. Elles dureront trois ans. Nul ne devra les refuser sans juste motif, ni les exercer négligemment.

§ 2. Le Visiteur doit s'informer soigneusement si la Règle est bien observée. Il doit donc visiter, suivant son pouvoir, le siège des associations chaque année, et plus souvent s'il en est besoin; il convoquera en assemblée générale les ministres et les confrères qui tous seront tenus d'y assister. Si le *Visiteur* rappelle un membre à son devoir par voie de monition ou d'injonction, ou bien s'il lui inflige une peine salutaire, le coupable devra se soumettre avec modestie et ne pas refuser la pénitence.

§ 3. Les *Visiteurs* seront choisis dans le Premier Ordre des Franciscains ou dans le Tiers-Ordre Régulier, et désignés par les *Gardiens* qui en seront priés. L'office de Visiteur est interdit aux laïques.

§ 4. Les Tertiaires insubordonnés et qui donneraient mauvais exemple recevront trois avertissements, et, s'ils ne se soumettent pas, ils seront exclus de l'Ordre.

§ 5. Qu'on sache bien que les fautes contre les prescriptions de cette Règle ne sont pas à ce titre des péchés, pourvu que les manquements ne trans-

gressent pas les commandements de Dieu et de l'Église.

§ 6. Si une cause grave et légitime empêche un Tertiaire d'observer quelque disposition de cette Règle, la dispense ou la commutation prudente de ces préceptes lui sera accordée. — Les Supérieurs ordinaires des Franciscains, du Premier et du Troisième Ordre, et les Visiteurs ci-dessus mentionnés auront plein pouvoir pour accorder ces dispenses.

CATALOGUE DES INDULGENCES ET DES PRIVILÈGES

CHAPITRE PREMIER

DES INDULGENCES PLÉNIÈRES

Tous les Tertiaires de l'un et de l'autre sexe, après s'être confessés et avoir communié, pourront gagner l'Indulgence plénière aux conditions et aux jours ci-dessous indiqués :

I. Le jour de leur réception ;

II. Le jour de leur profession dans l'Ordre ;

III. Le jour où les Tertiaires assistent à la réunion ou conférence mensuelle, pourvu qu'ils visitent une église ou un sanctuaire public et y prient suivant l'usage, pour les besoins de l'Église ;

IV. Le 4 octobre, fête de leur fondateur saint François ; le 12 août, fête de sainte Claire, fondatrice du second Ordre; le 2 août, fête de Notre-Dame des Anges; et, de même, le jour où se célèbre

la fête du Saint titulaire de l'église où est érigée une association de Tertiaires, pourvu qu'ils visitent cette église et y prient pour les besoins de l'Église ;

V. Une fois par mois, au choix de chacun, à la condition de visiter avec piété une église ou un sanctuaire public et d'y prier quelque temps aux intentions du Souverain Pontife;

VI. Toutes les fois que, dans un but de perfection, ils feront une retraite de huit jours consécutifs;

VII. A l'article de la mort, s'ils invoquent des lèvres le saint nom de Jésus, ou si, ne pouvant parler, ils l'implorent de cœur. Ils bénéficieront de la même faveur si, ne pouvant se confesser ni communier, ils ont un sincère regret de leurs fautes ;

VIII. Deux fois par an, ils pourront gagner l'Indulgence plénière, en recevant la *Bénédiction Papale,* pourvu qu'ils prient aux intentions du Souverain Pontife. A la même condition, cette Indulgence leur sera encore accordée, lorsqu'ils recevront l'*Absolution,* c'est-à-dire la *Bénédiction,* aux jours ci-après désignés : I, à la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ; II, le jour de Pâques ; III, de la Pentecôte; IV, de la fête du Sacré-Cœur de Jésus ; V, de l'Immaculée-Conception ; VI, le 19 mars, fête de saint Joseph, époux de Marie; VII, le 17 septembre, fête des Sacrés Stigmates du B. Père saint François; VIII, le 25 août, fête de saint Louis, roi de France, patron des confrères du Tiers-Ordre; IX, le 19 novembre, fête de sainte Élisabeth de Hongrie ;

IX. De même, une fois par mois, s'ils récitent cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri,* pour les besoins de l'Église et un autre *Pater, Ave* et *Gloria* aux

intentions du Souverain Pontife, ils gagneront les mêmes indulgences que ceux qui font les stations de Rome et qui visitent avec piété la Portioncule, les Lieux-Saints de Jérusalem et le sanctuaire de l'apôtre saint Jacques à Compostelle ;

X. Aux jours où les Stations sont indiquées dans le Missel romain, s'ils visitent une église ou un sanctuaire dans lequel est établie l'association et qu'ils y prient, selon l'usage, pour les besoins de la sainte Église, ils jouiront, à ces jours et dans ces mêmes temples ou sanctuaires, de privilèges aussi étendus que ceux dont jouissent à Rome et les étrangers et les Romains.

CHAPITRE II

DES INDULGENCES PARTIELLES

I. Tous les Tertiaires de l'un et de l'autre sexe qui auront visité une église ou un sanctuaire où est établie une association du Tiers-Ordre et y auront prié pour les besoins de l'Église, gagneront une indulgence de sept ans et sept quarantaines, le jour de la fête des Sacrés Stigmates du bienheureux saint François; le jour de la fête de saint Louis, roi de France; de sainte Élisabeth reine de Portugal; de sainte Élisabeth de Hongrie ; de sainte Marguerite de Cortone; et douze autres jours à leur choix avec l'approbation du Supérieur de l'Ordre.

II. Toutes les fois qu'ils assisteront à la messe, aux autres offices divins, à des assemblées publiques ou privées de confrères, qu'ils donneront l'hospitalité à un pauvre, qu'ils apaiseront des querelles ou

aideront à les apaiser, qu'ils assisteront à une procession, qu'ils accompagneront le Très Saint Sacrement, ou s'ils ne peuvent l'accompagner, qu'ils réciteront, au son de la cloche, un *Pater* et un *Ave Maria;* toutes les fois qu'ils réciteront cinq *Pater* et *Ave* pour les besoins de l'Église ou pour les âmes des confrères défunts, qu'ils assisteront à un enterrement, qu'ils ramèneront à son devoir celui qui s'en était écarté, qu'ils enseigneront à quelqu'un les préceptes divins et les autres choses nécessaires au salut, ou qu'ils feront quelque autre œuvre de charité de ce genre ; pour chacune de ces choses, ils gagneront une indulgence de trois cents jours.

Les Tertiaires, s'ils le veulent, pourront appliquer aux âmes du Purgatoire ces indulgences, soit plénières, soit partielles.

CHAPITRE III

DES PRIVILÈGES

I. Les prêtres Tertiaires, célébrant à n'importe quel autel, jouissent personnellement de l'autel privilégié trois jours de chaque semaine, pourvu qu'ils n'aient pas obtenu le droit d'user un autre jour de ce même privilège.

II. Quand ces mêmes prêtres célèbrent à l'intention des Tertiaires défunts, ils jouissent toujours et partout de l'autel privilégié.

Et Nous voulons que toutes et chacune de ces choses, telles qu'elles sont ci-dessus décrétées, restent à perpétuité établies, confirmées et rati-

fiées, nonobstant toutes constitutions, lettres apostoliques, statuts, coutumes, privilèges et autres règles tant de Nous que de la chancellerie apostolique et toutes autres choses contraires. Qu'il ne soit donc permis à personne de violer en aucune façon ou en aucune partie Nos Lettres apostoliques. Mais si quelqu'un osait les attaquer en quelque manière, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu Tout-Puissant et de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation du Seigneur mil huit cent quatre-vingt-trois, le troisième jour des calendes de juin (1), la sixième année de Notre pontificat.

C. Card. SACCONI, prodataire.
Th. Card. MERTEL.

Visa de la curie :
I. Vicomte D'AQUILA.

Lieu du ✝ sceau.

Enregistré à la secrétairerie des Brefs.
I. CUGNONI.

O âmes de bonne volonté, qui désirez votre salut, enrôlez-vous dans la milice de saint François, et si vous y persévérez, ayez tout lieu d'espérer pour vous la récompense céleste.

(1) Le 30 mai.

TABLE

LIVRE SECOND

LIVRE TROISIÈME

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. de l'Œuvre de Saint-Paul, L. Philipona, 51, rue de Lille.

